LECTURE

À

HAUTE VOIX

LECTURE A HAUTE VOIX

LECTURES ET RÉCITATIONS

PRÉCÉDÉES D'UNE

ÉTUDE THÉORIQUE ET PRATIQUE DE LA PRONONCIATION FRANÇAISE

D'APRÈS LA MÉTHODE DE

M. V. DELAHAYE, professeur de diction.

COURS SUPÉRIEUR.

De l'art de prononcer, faites-vous une étude,
La voix est un ressort qui cède à l'habitude ;
C'est la route du cœur, sachez vous la frayer.

DORAT.



MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue Saint-Paul

1898

INTRODUCTION

I

La leçon de lecture au Cours supérieur a pour but de perfectionner celle du Cours moyen, d'étendre l'instruction des élèves et leur donner le goût des lectures sérieuses.

Les exemples de ce Cours sont empruntés aux meilleurs auteurs. Outre leur mérite intrinsèque, ils ont celui de familiariser l'élève avec les maîtres dans toutes les littératures, et de lui faire admirer l'étendue, la richesse et la beauté de la littérature nationale. En prose ou en vers, ces sujets sont attrayants et d'un débit facile, ils ne peuvent qu'éveiller dans l'esprit des enfants le désir de les rendre en perfection. Ils y remarqueront une grande variété d'idées, de sentiments, de style, qui leur en facilitera la lecture et enrichira leur mémoire d'une foule de connaissances historiques et littéraires fort utiles dans la conversation.

Peu de notes ont été ajoutées aux *Questions* qui suivent chaque leçon ; nous laissons au professeur le

soin de s'assurer que l'exemple a été compris, et que l'élève en peut faire une analyse complète : une *lecture expressive* dépend absolument de l'intelligence du morceau, et ceci doit être exigé plus sévèrement à mesure que l'élève avance dans les classes supérieures, où il ne doit se servir que de termes qu'il comprend bien.

Une voix pure et claire, une articulation distincte, une intonation naturelle, juste, expressive, une ponctuation intelligente, selon les besoins de la respiration, sont les conditions d'une lecture parfaite. Ces qualités s'acquièrent par l'étude du morceau, par de fréquents exercices de lecture à haute voix, et même à voix basse, qui rendent l'esprit prompt à saisir l'idée, la nuance du sentiment, et la voix souple et propre à rendre les intonations les plus difficiles.

II

La leçon de lecture s'enseigne comme toutes les autres matières.

Étude de la leçon. — Le premier devoir du professeur est d'expliquer la leçon ; il ne le peut que s'il la comprend bien lui-même. Il doit l'étudier dans toutes ses parties : impossible d'enseigner avec méthode et clarté, s'il n'est pas maître de son sujet, s'il n'a pas un plan bien défini et approprié à l'intelligence et à

l'âge de ses élèves. Sans cette étude préparatoire ses explications resteront toujours vagues, incomplètes, incolores et sans intérêt pour les enfants.

Explication de la leçon. — Maître de sa matière, le professeur attirera d'abord l'attention de ses élèves sur l'importance du sujet et le but qu'il doit atteindre. Il en expliquera tous les termes obscurs et difficiles qu'ils ne peuvent comprendre, ou, par quelques interrogations, les amènera à les expliquer eux-mêmes.

Il en exposera l'idée principale, les idées secondaires, le style, les passages les plus beaux, en leur en donnant la raison : en toute chose, il faut chercher le *pourquoi*. Enfin il lira le morceau avec le ton naturel et les intonations convenables à la nature du sujet : gaies ou tristes, douces ou vives, pathétiques et violentes au besoin, mais toujours sans emphase.

A toutes ces données, doivent se joindre les notions historiques et littéraires réclamées par les *questions* ajoutées à l'exercice.

Enseignement de la leçon. — Le temps venu pour les élèves de répéter la leçon, le professeur, avant la lecture, leur demandera toutes les explications données dans la classe précédente. Il s'assure alors de l'impression qu'ils en ont reçue ; corrige les idées

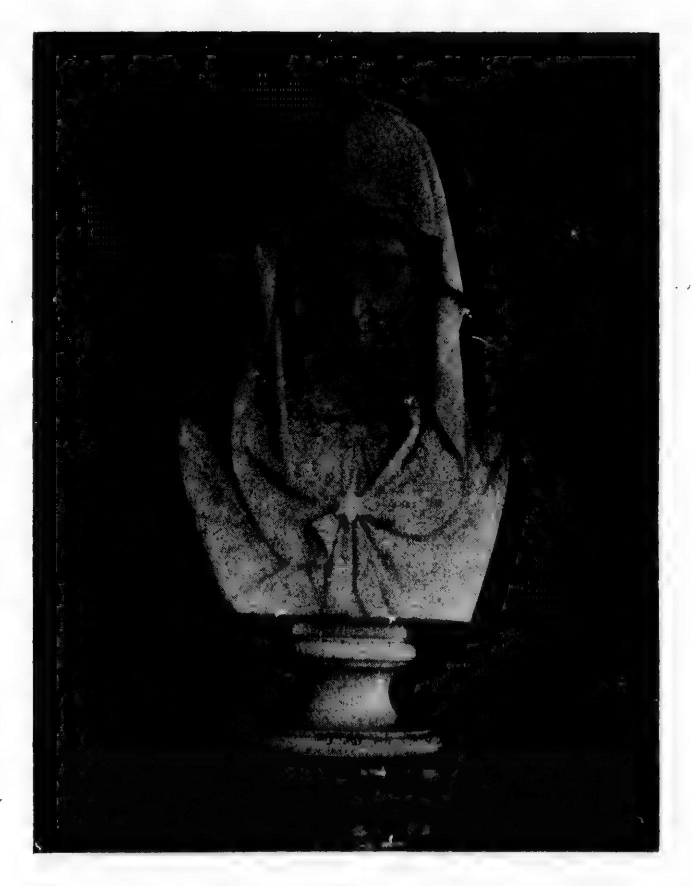
erronées, examine minutieusement les beautés littéraires, phrase par phrase, ou mouvement par mouvement, cause avec eux, questionne, explique, ou leur fait expliquer ce qui est obscur, répond à leurs interrogations, avec douceur et patience, jusqu'à ce qu'enfin tout soit éclairci, compris et bien dit, — sans incorrection et avec toute la perfection possible, — sans recherche et sans affectation.

Il serait à propos de faire apprendre par cœur, aux élèves, les plus beaux morceaux de littérature, pour meubler leur mémoire tout en les formant à la diction.



é-
u-
ur
er-
in
or-
ns

ux
ur
n.



Buste de la Sainte Vierge inspiré de l'époque de la Renaissance Italienne.

ÉTUDE

THÉORIQUE ET PRATIQUE

DE LA

PRONONCIATION FRANÇAISE

Manière de former les voyelles.

La voix A se forme en ouvrant fortement la bouche.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut.

La voix I en rapprochant davantage les mâchoires l'une de l'autre et en écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles.

La voix O se forme en ouvrant les mâchoires et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un o.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait. Les deux lèvres s'allongent comme si on faisait la moue.

EXERCICES SUR LES SONS [1].

Voyelles simples.

à, è, o : à, aa, è, èè, o, oo ; (*a* aigu, *è* ouvert, *o* aigu.)
â, é, i, ô, e, ou, u, (*â* grave, *ô* grave.)

Voyelles nasales.

Le son *an* peut être figuré de quatre manières :
an, am, en, em.
Le son *in* de huit manières :
in, im, yn, ym, ain, aim, en, ein.
Le son *on* de deux manières :
on, om.
Le son *un* de trois manières :
un, um, eun.

Manière de former les consonnes.

Trois consonnes *p, b, m,* dépendent du rapprochement et de la séparation des lèvres. Ensuite nous pouvons grouper, d'après l'articulation produite entre le bout de la

---

1. Un exercice vocal de prononciation ou d'articulation doit toujours précéder la lecture. Le professeur donne d'abord le son de *la voyelle*, ou l'articulation de *la consonne* indiquée, faisant observer aux élèves les positions que les muscles de la bouche doivent avoir pour émettre parfaitement le son ou l'articulation.
Les élèves répètent simultanément, puis individuellement, quelques-uns, à tour de rôle, chaque jour.

langue et l'angle formé par le palais et les incisives supérieures, quatre nouvelles consonnes, *t*, *d*, *n*, *l*. Enfin, si l'articulation se produit plus profondément, entre le milieu de la langue et le milieu de la voûte palatine, nous obtenons le troisième groupe *k*, *g*, *gn*, *lle*.

Pour les *consonnes non soutenues*, la lettre n'est prononcée qu'au moment de la séparation des organes juxtaposés ; mais, au contraire, les organes qui concourent à la formation de la *consonne soutenue* se rapprochent de manière à circonscrire un passage plus ou moins étroit où la voix, précédée ou non d'un sifflement, produit : entre le bord des incisives moyennes supérieures et le bord médian de la lèvre inférieure, *f*, *v* ; entre le bout de la langue et la partie antérieure de la voûte palatine, *s*, *z* ; et si la pointe de la langue se porte en arrière, contre le milieu du palais, on produit *ch* et *j*.

Cette énumération se termine par le *r*, qui résulte d'une série de battements exécutés par le bout de la langue contre la voûte palatine.

Exercices.

Consonnes non soutenues :	*p*, *b*, *m*. *t*, *d*, *n*, *l*. *k*, *g*, *gn*, *ll*.
Consonnes soutenues :	*f*, *v*. *s*, *z*. *ch*, *j*.
Vibrante :	*r*.

SYLLABES.

Une syllabe est un son simple ou modifié : *a mi*. Pour la bien prononcer, il faut tenir compte de sa *nature*, de son *accent prosodique* et de sa *quantité prosodique*.

Accent prosodique.

La prononciation grave ou aiguë d'une syllabe se nomme *accent prosodique.*

Il y a deux sortes d'accents : l'accent grave et l'accent aigu. Le son *grave* est un son relativement *bas ;* le son *aigu* est un son relativement *élevé.*

Grave s'emploie souvent dans le sens de long, et *aigu*, dans le sens de bref, parce que le son *grave* est généralement long, et le son *aigu* généralement bref.

Mais le plus souvent, on appelle *accent*, en général, une modification de voix qui a lieu dans la durée ainsi que dans le ton des syllabes et des mots. Dans ce cas, on réunit l'*accent* et la *quantité*, qui vont en effet presque toujours ensemble.

L'*accent prosodique* ne se remarque que sur les voyelles *a* et *o ;* la *quantité prosodique* comprend toutes les voyelles.

A, avec un accent grave, est toujours *aigu : à*, l*à*, déj*à*. *A*, avec un accent circonflexe, est toujours *grave : câble, pâte ;* excepté dans les deux personnes du pluriel du passé défini et dans la troisième personne du singulier de l'imparfait du subjonctif des verbes de la première conjugaison : nous aim*â*mes, vous aim*â*tes, qu'il aim*â*t.

Dans nous nous f*â*ch*â*mes, vous vous f*â*ch*â*tes, qu'il se f*â*ch*â*t, le premier *a* est *grave* et le second est aigu.

A, sans accent, est tantôt *aigu* et tantôt *grave*, mais plus souvent *aigu* que *grave* en raison de son euphonie. Les deux accents sont réunis dans *a*m*a*s. Il est toujours *aigu* au commencement et au milieu des mots : *a*mi, *a*voir, chev*a*lier, médic*a*ment.

Il est généralement plus ou moins *aigu* dans les terminaisons suivantes (ces nuances sont parfois si délicates qu'elles ne peuvent être bien indiquées que par la voix d'un professeur) :

ab	nabad	*anne*	Suzanne
abe	syllabe	*am*	Cham
ac	tac	*amme*	gamme
ace	audace	*ap*	cap
ache	cravache	*ape*	étape
act	exact	*aque*	baraque
acte	cataracte	*arbe*	barbe
ud	Joad	*arc*	parc
ade	cascade	*argue*	nargue
afe	carafe	*arme*	charme
age	adage	*arne*	lucarne
agne	campagne	*arpe*	écharpe
ague	vague	*arque*	remarque
ail	corail	*at*	achat
al	local	*ate*	agate
ale	amygdale	*atre*	quatre
aque	claque	*ax*	thorax
alte	basalte	*axe*	syntaxe

A sans accent est toujours plus ou moins *grave*, quand il termine un mot, autre que la troisième personne d'un verbe : *Cuba*, il *cuba*.

ca	arnica	*na*	Etna
da	agenda	*pa*	papa
fa	sofa	*ra*	opéra
ga	seringa	*sa*	Odessa
ia	acacia	*ta*	nota
la	Attila	*va*	Java
ma	Alma	*za*	colza

Il est généralement plus ou moins *grave* dans les terminaisons suivantes :

able	abordable	*arde*	poularde
abre	sabre	*are*	gare
acle	oracle	*arge*	charge
acre	fiacre	*ars*	épars
adre	cadre	*arte*	carte
aille	bataille	*artre*	martre
ar	bazar	*assion*	compassion
arce	farce	*asion*	occasion
arche	marche	*asme*	spasme
ard	buvard	*asque*	casque
aste	caste	*ave*	rave
astre	cadastre	*aze*	gaze

O avec un accent circonflexe est toujours *grave* : *apôtre*, *côte* ; excepté dans *hôpital*, *hôtel*, *rôti*.

Sans accent, il est tantôt *aigu* et tantôt *grave*, mais plus souvent *aigu* que *grave*.

O sans accent est toujours *aigu* au commencement et au milieu des mots : *opérer*, *ordinairement*, *économe*, *féodal* ; excepté : *obus*, *odieux*, *oser*, *oseille*, *osier*.

Il est généralement plus ou moins *aigu* dans les terminaisons suivantes :

ob	job	*old*	Arnold	*otte*	carotte
obe	robe	*ole*	boussole	*orde*	corde
oble	vignoble	*olte*	révolte	*ordre*	désordre
oc	choc	*omme*	gomme	*orge*	forge
oche	cloche	*onne*	personne	*orgne*	borgne
ocle	monocle	*op*	sirop	*orgue*	morgue
ocre	médiocre	*ope*	myope	*orme*	forme
ode	antipode	*oque*	loque	*orne*	corne
offe	étoffe	*or*	castor	*orque*	remorque
offre	coffre	*ore*	store	*ors*	alors
oge	loge	*orbe*	sorbe	*ort*	support
ogne	besogne	*orce*	force	*orte*	porte
ogue	dogue	*orche*	porche	*osse*	brosse
ol	licol	*ord*	abord	*oxe*	boxe

O, sans accent circonflexe, est toujours plus ou moins *grave* à la fin des mots :

ao	cacao	*lo*	kilo	*so*	verso
do	credo	*mo*	primo	*to*	incognito
go	indigo	*no*	casino	*vo*	bravo
co	écho	*ro*	numéro	*zo*	scherzo

Il est généralement plus ou moins *grave* dans les mots :

os	albinos	*ose*	alose	*osion*	explosion
os	repos	*osité*	curiosité	*otion*	émotion

Le son *O* figuré par *au*, *eau*, est toujours *grave : faute*, *troupeau*.

A et *O* sont les seules voyelles dont le son varie sous le rapport de l'*accent prosodique*, selon les mots où elles se trouvent : *e*, *i*, sont toujours *aigus ; u* est toujours *grave*.

Quantité prosodique.

Le temps qu'on met à prononcer une syllabe s'appelle *quantité prosodique*. Sous le rapport de la quantité, les syllabes se divisent en *syllabes longues*, *syllabes moyennes*, *syllabes brèves : a* dans *mâle*, *mal*, *malheureux*, offre l'exemple de trois *quantités prosodiques* différentes.

Le plus souvent les syllabes changent de quantité en changeant de place dans l'arrangement d'un mot ou d'une phrase. Ainsi *a*, *ê* sont longs dans cad*a*vre, arr*ê*t, et brefs dans cad*a*vérique, arr*ê*ter. Le son est généralement long :

1° Dans la dernière syllabe sonore des mots : *aime*, *nid*, *flot*, *reçu*, *feu*, *joue*, *grande*, *fidèle*, *homme ;*

2° Dans les syllabes non finales qui ont un accent circonflexe : *ânon*, *côté*, *brûlé ;* excepté pour les voyelles *ê* et *î ; fêté*, *abîmé*.

Le son est généralement moyen dans les syllabes nasales non finales : *antique*, *longueur*, *emprunté*. Le son est généralement *bref* dans toutes les syllabes qui ne sont pas comprises dans les règles ci-dessus.

La quantité répand une agréable variété dans la prononciation, en même temps qu'elle la rend plus intelligible ; mais il faut bien se garder des exagérations qui gâtent tout.

Beaucoup de mots changent de signification en changeant d'accent et de quantité. Exemples :

Syllabes plus ou moins longues.	**Syllabes plus ou moins brèves.**
Liqueur *âcre*.	L'*acre*, mesure ancienne.
L'*aire* du laboureur.	L'*air* à respirer.
La *hauteur* du Sancy.	L'*auteur* du Cid.
L'*alêne* du cordonnier.	L'*haleine* des animaux.
Le *bât* de l'âne.	Il *bat* son blé.
La *beauté* des fleurs.	Le chat *botté*.
La *chaire* chrétienne.	La *chair* du poulet.
La *châsse* de S. Hubert.	La *chasse* à la perdrix.
La *clause* du traité.	La porte *close*.
Le *corps* humain.	Le *cor* de chasse.
Le *cours* du professeur.	La *cour* de la maison.
Gravir la *côte*.	*Cote* d'une valeur.
La *crainte* du mal.	Le *crin* du cheval.
Faire *cuire* la soupe.	Le *cuir* des souliers.
La bague au *doigt*.	Le *doit* et avoir.
Le *faîte* de la maison.	La chose *faite*.
Le teint *hâlé*.	Le bateau *halé*.
L'*hôte* de ces bois.	La *hotte* du chiffonnier.
Le *vain* orgueil.	Le *vin* du vigneron.
La *ville* de Paris.	La *vile* canaille.
La *forêt* de sapin.	Le *foret* du tonnelier.
Faire son devoir.	Le *fer* à forger.

File le lin.	Le *fil* à coudre.
Un collier de *jais*.	Un *jet* d'eau.
Un *jeûne* austère.	Un *jeune* homme.
Le *maître* d'école.	A *mettre* au net.

Syllabes plus ou moins longues.	**Syllabes plus ou moins brèves.**
Le *mâtin* aboie.	L'étoile du *matin*.
Le *mois* de mai.	Parlez pour *moi*.
Le fruit *mûr*.	Le *mur* du jardin.
Le *mâle* et la femelle.	Le *mal* de tête.
La *pâte* du boulanger.	La *patte* du chien.
Le jeu de *paume*.	La *pomme* rose.
La *plaine* déserte.	La poche *pleine*.
Un *saut* d'acrobate	Un *sot* orgueilleux.
Le *saint* vénéré.	Le *sein* de sa mère.
La *tâche* de l'ouvrier.	La *tache* d'huile.
La *tante* de la famille.	La *tente* du soldat.
La *toux* du malade.	Le *tout* total.
Le *verre* à vitre.	Le *ver* de terre.
La *voix* du chanteur.	La *voie* publique.

Mots.

Un mot est un tout syllabique devenu par convention le signe d'une idée.

Pour bien prononcer un mot, il faut bien prononcer toutes les syllabes qui le composent, mettre l'accent tonique à sa place, faire les aspirations et les liaisons.

Quantité syllabique.

On appelle *quantité syllabique* d'un mot le nombre de syllabes que contient ce mot.

On commettrait une faute contre la *quantité* syllabique, si on prononçait *ia* de la même manière dans f*ia*cre que dans pa*tri ar*che ; dans le premier cas, *ia* ne forme qu'une syllabe : il y a diphtongue ; dans le second, il en forme deux : il y a diérèse.

Il faut remarquer que la *quantité prosodique* a trait à la durée des voyelles, et que la *quantité syllabique* s'occupe du nombre des syllabes que contient le mot.

Accent tonique.

1° Les tons qui composent le langage sont si nombreux que rarement deux syllabes de suite se prononcent sur un ton exactement semblable.

2° Dans un mot, il y a toujours une syllabe dominante qui commande aux autres ; c'est la *syllabe tonique*, c'est-à-dire qui porte l'*accent tonique*.

3° On appelle *accent tonique* une petite élévation de voix que l'on fait sentir sur la dernière syllabe sonore d'un mot : Pa*ris*, Mar*seille*.

4° On l'appelle *tonique* parce qu'il consiste dans un ton plus dominant que les autres, mais cependant peu sensible.

5° Il faut donc prononcer doucement le commencement du mot et plus fortement la fin, en y faisant une tenue qui l'allonge, pour éviter l'uniformité dans le langage.

6° Dans dor*mir*, on fait sentir une intonation douce et naturelle sur *o*, et on raffermit sur *i*, qui porte l'*accent tonique*.

Les étrangers font généralement le contraire quand ils prononcent notre langue ; ils disent *dor*mir pour dor*mir*.

Remarques sur les diphtongues et les diérèses.

On donne le nom de *voyelle diphtongue* à une réunion de deux voyelles qui se prononcent dans une seule émission de voix : *Dieu, joaillier, bivouac.*

Dans une *diphtongue*, la voix glisse naturellement sur la première voyelle et se repose plus ou moins sur la seconde.

Les *voyelles diphtongues* commencent toujours par *i, o, u, ou.*

On donne le nom de diérèse à deux voyelles qui se rencontrent dans un mot, et qui se prononcent séparément : *inqui-et, sci-ence, cli-ent.*

Quand la lettre *i* est précédée de deux consonnes dont la seconde est une liquide *l* ou *r*, la *diphtongue* disparaît : *boucli-er, cri-a, pri-er.*

Une voyelle surmontée d'un tréma ne fait jamais partie d'une diphtongue : *Moï-se, ï-ambe ;* excepté *faïence, baïonnette, aïeul.*

Y entre deux voyelles forme toujours *diphtongue* avec la dernière : *pai-ya, écui-yer, doi-yen, crai-yon,* excepté lorsqu'il est suivi d'un *e* muet qui ne se prononce pas : *La Haye, payement.*

O commençant une diphtongue fait toujours entendre le son de *ou* très bref : *loi, loin, Godefroy.*

Les poètes n'admettent pas un aussi grand nombre de *diphtongues* que les prosateurs et pratiquent assez largement la *diérèse.*

Ils font, par exemple, disparaître la *diphtongue* dans : *lien, niais, diamant, écuelle, miauler*, etc. ; ils prononcent : *li-en, ni-ais, di-amant, écu-elle, mi-auler*, etc.

DIPHTONGUES ET DIÉRÈSES.

	Est diphtongue :		**Est diérèse :**
ia	Seulement dans dia, diable, ses dérivés et composés ; diantre et ses composés, fiacre, liard et ses dérivés, piaffe et ses dérivés, piastre, pléiade, piano, liasse, bestial, milliard, galimatias, ratafia, familiarité.	*ia*	Dans patriarche, alliage, spéciale, enthousiasme, déviation, médial, etc., etc.
ié	Dans amitié, pitié, fiévreux, siéger, piétiner, maniérer, attiédir, etc.	*ié*	Dans les participes des verbes dont l'infinitif est en *ier :* avarié, oublié, prié ; dans anxiété, propriété, piété, inquiétude, satiété, société, diérèse.
ied	Dans sied, messied, rassied, pied, et leurs composés, seuls mots de cette désinence.	*ied*	

	Est diphtongue :		Est diérèse :
ier	Dans abricotier, cerisier, entier, marinier, barbier, fusilier.	*ier*	Dans les verbes en ier : mendier, nier ; dans calendrier, ouvrier, hier, etc.
iez	Dans tous les verbes : vous portiez, vous finissiez, vous receviez, vous rendiez, etc.	*iez*	Dans les verbes en ier, plus les verbes rire et sourire, à l'indicatif et au présent du subjonctif : vous priiez, que vous bénéficiiez, vous riiez, que vous souriiez.
iè	Dans ils dépiècent, vous empièterez, fière, altière, pièce, siècle.	*iè*	Dans elles sacrifièrent, elles publièrent, briève, hygiène.
iai	Dans biais, niais, liaison.	*iai*	Dans les verbes en ier : j'étudiais, etc., bréviaire, auxiliaire, incendiaire.
ief	Dans bief, relief, fief, et leurs composés.	*ief*	Dans brief, grief.
ienne	Dans les temps des verbes en enir : que je tienne, que je vienne, et dans chrétienne, ancienne, chienne, Vienne, Étienne, Caspienne.	*ienne*	
iet	Dans assiette, miette, serviette.	*iet*	Dans l'adjectif inquiet et ses composés.

	Est diphtongue :		**Est diérèse :**
io	Seulement dans fiole, pioche et ses dérivés.	*io*	Dans bibliothèque, agioter, médiocre, etc.
iau	Dans bestiaux, matériaux, miauler, piauler.	*iau*	Dans spéciaux, domaniaux, nuptiaux.
iu	Jamais diphtongue.	*iu*	Dans sciure, reliure, etc.
ian	Seulement dans viande, diantre et banian.	*ian*	Dans Florian, Ossian, étudiant, fiancé, riant, alliance.
ient	Jamais diphtongue.	*ient*	Dans client, inconvénient, patient, orient, expédient.
ien	Presque toujours diphtongue : chien, maintien, viens, tiens, bien, combien, ancien, chrétien, plébéien, tien, mien, sien, faubourien.	*ien*	Dans lien, historien, Adrien, grammairien, Octavien, Galien, Sicilien, Arien.
ieu	Dans Dieu, Mathieu, Chaulieu, essieu, lieu, pieu, milieu, cieux, dans vieux et mieux.	*ieu*	Dans les adjectifs odieux, prétentieux, oublieux, etc., dans les noms propres Andrieux, Condrieux.
ion		*ion*	Généralement dans tous les noms : Albion, union, nation.
ions	Dans nous aimions, nous recevions, nous rendions, excepté lorsque ions est précédé	*ions*	Dans les verbes en ier, plus les verbes rire et sourire à l'imparfait de l'indicatif et au sub-

	Est diphtongue :		Est diérèse :
ions	de deux consonnes dont la seconde est liquide : nous bouclions, nous voudrions.	*ions*	jonctif : que nous étudiions, nous riions, nous souriions.
iou	Dans Collioure, Ollioule, la Sioule.	*ion*	Dans Brioude, la Frioule, chiourme.
oa	Seulement dans Roanne, Roannais, joaillier.	*oa*	Dans oasis, boa, Goa, Joas, Joad, coasser, croasser, cloaque, rétroactif.
oé	Jamais diphtongue.	*oé*	Dans poésie, poétique, Noé, Zoé.
oi	Dans loi, froid, doigt, roi, moelle, poêle.	*oi*	Jamais diérèse.
oin	Dans coin, foin, loin, coing, groin, témoin, point, adjoint, poindre.	*oin*	Jamais diérèse.
ua	N'est diphtongue que dans les mots suivants, où elle se prononce oua : aquarelle, linguale, équateur, quadruple, quarto, etc.	*ua*	Dans ruade, contribuable, nuageux, casualité, suave, dissuader, muable, nous diminuâmes, que vous contribuassiez.
ué	Dans liquéfaction.	*ué*	Dans habitué, tué, Josué, hué, puérilité, suédois.
uè	Dans écuelle, questeur, questure, quinquennat.	*uè*	Dans muet, spirituel, etc.
ui	Dans aiguille, aiguiser, équitation, équilatéral, Puy, Dupuy.	*ui*	Presque toujours quand u est précédé de g ou de q : acuité, ambiguïté, exiguïté.

	Est diphtongue :		**Est diérèse :**
uan		*uan*	Dans truand, gluant, chat-huant, atténuant, insinuant, buanderie.
ueux		*ueux*	Dans insinueux, respectueux, affectueux.
uin	Dans juin, Quintilien, quintette, suintement, suinter.	*uin*	Jamais diérèse, il se prononce IN après gue ou que : quintal, quinconce, sanguin.
oua	Seulement dans bivouac, couac, gouache, ouate, zouave et l'interjection pouah !	*oua*	Nous louâmes, que vous louassiez, qu'il déjouât, Édouard, Souabe, escouade, rouage, douane, tatouage.
ouenne	Couenne, couenneux, couennerie, seuls mots de cette désinence.	*ouenne*	
oué	Jamais diphtongue.	*oué*	Loué, troué.
ouelle	Jamais diphtongue.	*ouel*	Rouelle, écrouelles.
ouest	Dans ouest et ses composés.	*ouest*	
ouet	Seulement dans fouet, couette, mouette, girouette, pirouette, silhouette.	*ouet*	Rouet, jouet, alouette, chouette, brouette.
oui	Oui, oui-da, ouistiti, cambouis, Louis, Louisiane, Louisbourg.	*oui*	Dans je me réjouis, tu éblouis, il s'évanouit.
ouin	Dans babouin (singe), marsouin, baragouin.	*ouin*	Jamais diérèse.

PRONONCIATION EXPRESSIVE.

DICTION.

Proposition, phrase, discours.

Une *proposition* est l'énonciation d'un jugement.

La *phrase* est la réunion de plusieurs propositions, formant un sens complet.

Le *discours* est la réunion de plusieurs phrases.

Pour bien prononcer une *proposition*, il faut bien prononcer tous les mots qui la composent et lui donner l'expression que comportent l'idée et le sentiment qu'elle renferme.

Pour donner de l'expression à la *phrase*, il faut respirer à propos, grouper les mots selon leurs rapports d'union ou de séparation, observer les inflexions de voix, les tons, les intonations et mettre à leur place l'*accent tonique*, l'*accent logique* et l'*accent oratoire*.

Dans cette proposition :

Le hérisson fait la chasse aux animaux nuisibles, il faut observer :

La *ponctuation orale* ou coupures de la phrase par la respiration et par de légères inflexions de voix ;

L'*accent prosodique*, qui distingue les syllabes graves des syllabes aiguës. Dites *chasse* et non *châsse* ;

La *quantité prosodique*, qui distingue les syllabes longues des syllabes brèves : *cha*, dans chasse, est une syllabe brève ;

La *quantité syllabique*, qui a rapport au nombre des syllabes et qui enseigne que *ui* dans *nuisible* est une diphtongue ;

L'*accent tonique*, qui consiste à faire longue la dernière syllabe des mots : hériss*on*, etc. ;

La *liaison* dans : *aux animaux ;*

L'*aspiration* dans : *le hérisson ;*

L'*accent logique*, qui consiste à faire ressortir le mot dominant : *nuisibles ;*

L'*accent oratoire*, qui exprime le sentiment calme de la phrase.

Le hérisson fait la chasse...... aux animaux *nuisibles*.

Pour bien dire une *phrase*, il faut bien prononcer chaque proposition qui la compose, en ayant soin de faire ressortir le sens particulier de chacune d'elles et le sens général qui les rattache les unes aux autres.

Pour bien prononcer le *discours*, qui est simplement la réunion de plusieurs phrases formant un sens complet, il faut bien prononcer chaque phrase en particulier, en s'appliquant à mettre en relief l'idée générale du sujet. [1]

---

1. Il est impossible de donner des règles nettes et précises au sujet de l'*expression*. Une intelligence parfaite de ce qu'on lit, une étude attentive de la nature, et surtout l'enseignement qu'on recueillera de l'audition d'une lecture faite par un professeur, en apprendront plus que tous les préceptes que nous trouvons dans les livres.

Respiration.

La *respiration* est un phénomène essentiel de la parole et de la vie elle-même.

Elle se compose de deux actes contraires qu'on appelle, l'un, l'*inspiration*, l'autre l'*expiration*.

L'inspiration remplit la poitrine d'air, l'expiration la vide.

L'inspiration se fait rapide, mais sans bruit et sans efforts ; l'expiration a lieu lentement et graduellement, au fur et à mesure que le besoin s'en fait sentir.

Pour prendre l'inspiration, en vue de la parole, il faut ouvrir entièrement la bouche, mais sans exagération.

L'air forme la voix pendant l'expiration en faisant vibrer les cordes vocales placées dans le larynx.

La voix peut se prolonger aussi longtemps que dure l'expiration qui la produit.

Les qualités de la voix dépendent des qualités de la respiration : une bonne respiration est nécessaire à une bonne prononciation.

La respiration coupe la proposition orale ; il ne faut donc respirer que dans les endroits où cette proposition est déjà coupée par le sens.

On doit respirer toutes les fois qu'on en a légèrement besoin, et que le sens de la proposition le permet.

On ne peut parler que lorsque la poitrine est pleine d'air ; par conséquent, plus l'air se renouvellera souvent et à propos, plus on parlera avec facilité.

Ponctuation orale, repos et coupures de la phrase.

La ponctuation orale est l'art de couper les phrases d'après les rapports d'union ou de séparation que les mots ont entre eux.

Elle a pour but d'éclairer le sens de la phrase en mettant plus ou moins en relief les parties essentielles qui la composent.

Elle a aussi pour but de mettre à l'aise l'esprit, l'oreille et la respiration de celui qui lit ou qui parle.

En changeant la ponctuation, on peut changer complètement le sens de la phrase.

Cependant les coupures varient avec l'allure du débit.

Ainsi, en parlant d'une allure excessivement lente, on dira, en allant graduellement plus vite :

1° Tout flatteur
vit
aux dépens
de celui
qui l'écoute ;

2° Tout flatteur
vit aux dépens
de celui qui l'écoute ;

3° Tout flatteur
vit aux dépens de celui qui l'écoute ;

4° Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute.

Pour couper une phrase, il faut toujours suivre cette règle : unir dans la prononciation les mots qui sont unis par le sens ; séparer dans la prononciation les mots qui sont séparés par le sens.

Les coupures sont faites par de petits repos.

Il y a des repos indiqués par la ponctuation graphique, et des repos non indiqués que sait trouver le lecteur habile.

Les repos indiqués sont obligatoires, la voix est complètement suspendue ; elle fléchit simplement pour les repos facultatifs les plus ordinaires.

Les signes de la ponctuation graphique sont : la virgule, le point-virgule, les deux points, le point ordinaire, le point interrogatif, le point exclamatif et les points suspensifs.

Les repos qui ponctuent la phrase sont plus ou moins longs et nécessitent des inflexions de voix différentes : la virgule interrompt légèrement le ton général, le point-virgule et les deux points l'interrompent un peu plus, le point l'interrompt tout à fait.

Les différents points sont accompagnés d'inflexions différentes ; le point interrogatif aura l'accent de l'interrogation, le point exclamatif aura l'accent de l'exclamation. Les points de suspension seront accompagnés d'une vive inflexion de voix qui indiquera que le sens de la phrase est resté volontairement suspendu, interrompu, pour être achevé par l'esprit de celui qui écoute.

Les guillemets, la parenthèse, le tiret, les caractères italiques, sont des signes qui désignent plus qu'une in-

flexion de voix : ils demandent un changement de ton ; un ton plus élevé pour les guillemets, un ton plus bas pour la parenthèse, un ton approprié à chaque personnage après le tiret, et enfin un ton un peu parlé pour les italiques.

Voix.

La *voix* est le résultat des vibrations sonores produites dans des conditions déterminées, par le passage de l'air à travers le larynx.

Une voix harmonieuse a un charme puissant, indéfinissable.

La voix se développe et s'embellit par l'étude et le travail. La voix subit des modifications analogues à celles de la pensée. Ainsi, les sentiments doux, tendres et enjoués sont exprimés par une voix douce, tendre et enjouée, comme les sentiments durs et sévères sont exprimés par une voix dure et sévère.

La voix doit tenir l'oreille au courant de la marche de la phrase.

Elle doit continuellement s'abaisser et se relever pour varier agréablement la prononciation.

Le *medium* étant la voix ordinaire, c'est de lui que part l'expression des sentiments les plus naturels et les plus vrais. Les notes basses ont souvent une grande puissance, les notes hautes, un grand éclat ; mais il ne faut s'en servir qu'à propos, presque exceptionnellement.

La voix est soutenue tout le temps que dure la phrase pour tenir l'auditoire en éveil, et tombe avec la dernière syllabe sonore, pour indiquer que la phrase est terminée.

Inflexions.

On appelle inflexion de voix la petite cadence produite par le passage d'un ton dans un autre.

Une inflexion de voix accompagne chaque coupure de la phrase.

Les cadences finales des coupures se font ordinairement sur les deux dernières syllabes sonores du mot.

Il y a deux sortes de cadences finales : celles qui se terminent par une note aiguë et qui se placent à la fin des coupures où le sens est suspendu ; celles qui se terminent par une note grave et qui se placent à la fin des phrases ou quand le sens est à peu près complet. Exemple : *Soyez fidèle...... à votre parole.* Dans *fidèle*, la voix s'abaisse sur *fi* et se relève sur *dèle ;* dans *parole*, elle s'élève sur *pa* et s'abaisse sur *role.*

Les inflexions de voix doivent être peu élevées, mais très variées, et leur durée doit être proportionnée à la durée de chaque repos.

Accent tonique.

Les tons qui composent le langage sont si nombreux, que rarement deux syllabes de suite se prononcent sur un ton exactement semblable.

En général, il faut appuyer sur la fin des mots, des groupes de mots et des phrases, et non sur le commencement. Exemple :

*A*MIS......, *soyez fi*DÈLES...... *à votre pa*ROLE.

Dans les mots composés, il y a autant d'accents toniques que de mots pouvant rendre l'accent, mais le dernier est beaucoup plus marqué que les autres : ar*rière*-pe*tit*-ne*veu*. On appuie un peu sur *riè*, *tit*, et davantage sur *veu*.

Les locutions suivantes sont considérées comme des touts syllabiques et suivent la règle des mots composés quant à l'accentuation : ce*lui-ci*, ar*rive-t-il ?* préve*nez-la* ; que *suis-je ?*

Les groupes de mots inséparablement liés par le sens sont aussi considérés comme des touts syllabiques.

Dans la phrase suivante, il y a cinq groupes de syllabes inséparables ou cinq groupes de mots, de sorte que pour l'oreille il n'y a réellement que cinq mots, et par conséquent que cinq accents toniques :

Tout flat*teur*
vit
aux dé*pens*
de ce*lui*
qui l'é*coute*.

On peut aussi n'y voir que trois groupes de mots et trois accents toniques, parce que *vit* et *aux dépens* ont une grande affinité qui les unit et les confond pour ainsi

dire en un seul groupe. Il en est de même *de celui* et *qui l'écoute*. Alors la phrase se coupe ainsi :

Tout flat*teur*
vit aux dé*pens*
de celui qui l'*écoute*.

Enfin, en vertu du principe de groupement, on peut considérer cette proposition comme formée de deux groupes et n'avoir que deux accents toniques. Alors on lira ainsi :

Tout flat*teur*
vit aux dépens de celui qui l'*écoute*.

Dans une proposition, il faut distinguer les mots d'idée et les mots de rapport.

Les mots d'idée, qui expriment des idées, sont le *substantif*, l'*adjectif qualificatif*, le *verbe* et l'*adverbe*.

Les mots de rapport, qui expriment les rapports que les mots ont entre eux, sont : les *adjectifs déterminatifs*, les *prépositions* et les *conjonctions*.

Dans cette phrase : Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, il y a cinq idées exprimées par : *flatteur*, *vit*, *dépens*, *celui*, *écoute*. Les mots : *tout*, *aux*, *de*, *qui*, *l'* ne font qu'un avec les mots qu'ils accompagnent.

L'accent tonique se place généralement sur les mots d'idée.

Des syllabes qui s'écrivent de même diffèrent de quantité, uniquement parce que les unes reçoivent l'accent tonique et que les autres ne le reçoivent pas : ainsi *aux* est bref

dans *dès chevaux fougueux*, et longs dans *voici des chevaux*.

Deux syllabes muettes de suite ne peuvent pas terminer un mot français, parce qu'elles ne pourraient ni l'une ni l'autre fournir un appui à l'accent tonique.

Avec *mener* on n'a pas formé je *mene*, mais je *mène*.

Il faut reconnaître l'accent et la quantité, mais accorder beaucoup plus d'importance à l'accent qu'à la quantité, car c'est l'accent qui gouverne la proposition.

L'adjectif qui se lie avec son substantif perd l'accent tonique dans *l'aimable enfant*, *bon ami*, mais non dans les aim*a*bles enf*ants*, le b*on* sol*dat*.



VOCABULAIRE

Liste alphabétique de quelques mots avec leur prononciation la plus usitée.

A

Andaye	*An-dai-e*
Ayen	*A-ien*
Aoste	*Oste*
Aveyron	*A-vé-ron*
Appenzel	*Ap-pin-zel*
Aignan	*Agnan*
Auch	*Au-che*
Aden	*A-den'*
Aisne	*Ai-ne*
Astros	*A-stros'*
Aryas	*A-ri-a*
Ancenis	*An-ce-ni*
Andelys	*An-de-li*
Aix-la-Chapelle	*Aiks'*
Anaximène	*A-na-ksi-mène*
Auxerre	*Os-ser'*
Auxerrois	*Os-ser-rois*
(Saint-Germain	*l'Auk-ser-rois)*
Auxonne	*Os-sonne*
Alvarez	*Al-va-rès'*
Augsbourg	*Au-sbour*
Amiens	*A-mi-in*
Ajax	*A-jaks'*
Alsace	*Al-zas'*
Argens	*Ar-jans'*
Anacharsis	*A-na-kar-sis'*
Agrigente	*A-gri-jant'*
Agen	*A-jin*
Agnadel	*A-gn-a-del*
Agis	*A-jis'*
A-Kempis	*A-kin-pis'*
Amphictyon	*Am-fik-si-on*
Achéron	*a-ché-ron*
Anvers	*An-vers'*
alguazil	*al-gou-a-zil*
alléluia	*al-lé-lu-ia*
Apollon	*A-pol-lon*
appendice	*a-pin-dis'*
agenda	*a-jin-da*
auxiliaire	*ô-ksi-li-er'*
adéquat	*a-dé-kouat*
avril	*a-vrill'*
appellation	*ap-pel-la-sion*
armillaire	*ar-mil-laire*
allégorie	*al-lé-go-rie*
alléguer	*al-lé-guer*
allusion	*al-lu-zion*
allocution	*al-lo-cu-sion*
alléger	*al-lé-ger*
allégresse	*al-lé-gresse*
auteur	*ô-teur*
aconit	*a-ko-nit'*
argutie	*ar-gu-cie*
arguer	*ar-gu-er*
aiguière	*é-ghiè-r'*
aiguillon	*é-gui-llon*
aiguade	*é-ga-d'*
aiguiser	*é-gui-zer*
annales	*an-nales*
Achate	*A-ka-t'*

B

Berg	*Berk*
Billom	*Bi-llon*
Bender	*Bin-der'*
Bengale	*Bin-gal'*
Biscaye	*Bis-cai-e*
Bach	*Bak*
Bianchi	*Bi-an-ki*
Broglie	*Brô-ll'*
Béarn	*Béar*
Basnage	*Bâ-na-g'*
Bernis	*Berni*
Béatrix	*Bé-a triss'*
Badajoz	*Ba-da-ïos'*
Berghem	*Berg-em'*
Bruxelles	*Brus-sel'*
Benguéla	*Bin-ghu-é-la*
Bergen	*Berg-enn'*
Blücher	*Blü-ker'*
Bellone	*Bel-lo-n'*
Billaut	*Bi-llaut*
Barthélemy	*Bar-thèl-mi*
Baia	*Ba-ïa*
Bautzen	*Bau-tsen'*
Beethoven	*Bé-to-fen'*
Brunehaut	*Bru-nô*
beffroi	*bé-froi*
belliqueux	*bel-li-queu*
benjoin	*bin-join*
benzine	*bin-zin'*
bourg	*bour*

C

Condom	*Condon*
Camoëns	*Ca-mo-ins'*
Caen	*Can*
Craon	*Cran*
Ceylan	*Cêlan*
Croy	*Cro-ï*
Chigi	*Kigi*
Chiaramonte	*Ki-a-ra-mon-té*
Cagliari	*Ca-lla-ri*
Cosnac	*Co-nac'*
Cosne	*Cô-n'*
Carpentras	*Car-pan-tra*
Cenis	*Ceni*
César de Bus	*César de Bus'*
Carlos	*Car-lôs'*
Chalus	*Cha-lu*
Cadix	*Ca-diss'*
Coblentz	*Co-blan's*
Calicut	*Ca-li-cut'*
Confolens	*Con-fo-lan*
Chéronée	*Ké-ro-née*
Crespy	*Cré-pi*
Chloris	*Clo-ris'*
cep	*cè*
cellier	*cé-lié*
cellule	*cé-lu-l'*
constellation	*con-stèl-la-sion*
capillaire	*ca-pil-lèr'*
colloque	*col-lô-k'*
collatéral	*col-la-té-ral*
colline	*co-lin'*
collation	*kol-la-sion*
collation (repas)	*co-la-sion*
commotion	*com-mo-sion*
collision	*col-li-zion*
collégial	*col-lé-gi-al'*
chélidoine	*Ké-li-doi-n'*
ciller	*ci-ier*

Carlsruhe	*Carl-srou*	cillement	*ci-llment*
Cavaignac	*Ca-va-gnak'*	calus	*ka-lus'*
Cinq-Mars	*Cin-mar*	cédille	*cé-di-ll'*
Chênedollé	*Chêne-do-llé*	curaçao	*cu-ra-so* [*naise*)
Condillac	*Con-di-llac*	czar	*kzar* (*forme polo-*

D

Deshoulières	*Dé-hou-li-èr'*	Doubs	*Dou*
Daumesnil	*Do-mé-ni*	dolmen	*dol-men'*
Dufresnoy	*Du-fré-noi*	duumvir	*du-om'-vir*
Du Guesclin	*Du Gué-clin*	distiller	*di-sti-ler*
Ducis	*Du-cis'*	dessiller	*dé-si-llé*
Du Ryer	*Du-ri-é*	drachme	*dra-gm'*
Dettingen	*Dé-tin-jen'*	décemvir	*dé-sèm'-vir*
Du Bellay	*Du Bel-lé*	diagnostic	*di-ag-no-stick*

E

Enghien	*En-ghi-in*	empoigner	*am-po-gné*
Eylau	*Élau*	équestre	*é-ku-è-stre*
Écouen	*Écouan* (*diph-*	ellipse	*el-li-ps'*
Euler	*Eulèr'* [*tongue*)	effort	*é-fort*
Essling	*Es-slin-gh'*	échec	*é-chek*
Estaing	*È-stain*	échecs	*é-chè* (*jeu*)
Eschyle	*È-schi-l'*	exarchat	*é-gzar-ka*
Eschine	*È-schi-n'*	exemption	*é-gzan-psion*
Ebroïn	*É-bro-in*	exempter	*é-gzan-té*
Esménard	*É-mé-nar*	étioler	*é-ti-o-ler*
Estrées (d')	*d'Étrée*	estampe	*é-stam-p'*
enivrer	*an-ni-vré*	estompe	*é-stom-p'*
enorgueillir	*an-nor-gheuillir*	estampille	*é-stam-pi-ll'*
encoignure	*an-co-gnu-r'*	exact	*é-gzak-t'*

F

Féroë	*Fé-ro-é*	Fénelon	*Fé-nlon*
Fez	*Fèz'*	faon	*fan*
Flourens	*Flou-rins'*	farniente	*far-ni-in-té*
Fourmus	*Four-mus'*	fuchsia	*fu-ksi-a*
Fleurus	*Fleu-rus'*	fusilier	*fu-si-lié*

G

Guadalquivir	*Gou-a-dal-qui-vir*	Gessler	*Ghes-ler'*
Guadeloupe	*Gou-a-de-lou-p'*	Gessen	*Ghes-sin*
Guatimala	*Gou-a-ti-ma-la*	Guide (Le)	*Le Ghu-i-d'*
Guarini	*Gou-a-ri-ni*	Géruzez	*Gé-ru-zé*
Gers	*Ger'*	Guise (n. p.)	*Ghu-i-s'*
Gœttingue	*Gue-tin-gue*	guise	*ghi-s'*
Gluck	*Glou-ke*	gageure	*ga-ju-r'*
Gœthe	*Gheu-t'*	gallicanisme	*gal-li-ca-ni-sm'*
Gounod	*Gou-no*	gallicisme	*gal-li-ci-sm'*
Gassendi	*Ga-sin-di*	guillotine	*ghi-llo-ti-n'*
Guyane	*[illegible]-n'*	guillemet	*ghi-lle-mè*
Guttenberg	*G[illegible]-tin-ber'*	gril	*gri*
Georges Sand	*Georges San*	gril en fer	*gri-ll'-en fer*

H

Holbein	*Hol-ba-gn'*	hymen	*hi-mè-n'*
Hegel	*Hé-ghel'*	holocauste	*o-lo-co-st'*
hennir	*ha-nir*		

I

Isly	*I-sli*	ignition	*igh-ni-sion*
indemnité	*in-dam'-ni-té*	igné	*igh-né*
indemniser	*in-dam'-ni-sé*	igname	*i-gna-m'*
indemne	*in-dem-n'*	ignare	*i-gna-r'*
in-quarto	*in-kouar-to*	influenza	*in-flu-in-dza*
imbroglio	*in-bro-llo*	in-folio	*in-fo-li-o*
inexpugnable	*i-nèk-spugh-na-bl'*	iguane	*i-goua-n'*
incognito	*in-ko-gni-to*		

J

Japet	*Japè*	jockey	*jo-ké*
Japhet	*Jafè*	jonquille	*jon-ki-ll'*
Jaquemart	*Ja-ke-mar*	joug	*jough'*
Johannisberg	*Jo-a-nni-sbér*	jouir	*jou-ir*
John Bull	*djon'-boul*	jouissance	*jou-i-san-c'*
Josaphat	*Jo-za-fa*	juillet	*jui-llè*

jadis	*ja-di-s'*
jaguar	*ja-gouar*
joaillerie	*joua-lle-rie*
joaillier	*joua-llé*
juin	*juin*
junte	*jon-t'*
jungle	*jon-gl'*
jury	*ju-ri*

K

Képler	*Ké-pler*
Kymris	*Ki-mri*
kirsch-wasser	*kirch-va-sr'*
knout	*knout'*
kakatoès	*ka-ka-toi*
kamichi	*ka-mi-chi*
kanguroo	*kan-gu-rou*
keepsake	*ki-psé-k'*

L

Lassaigne	*La-sa-gn'*
Le Mans	*Le Man*
Lescure	*Le-scu-r'*
Las Casas	*La-scas'*
Lesdiguière	*Lè-sdi-ghi-èr'*
Lessing	*Lè-sin-gh'*
Laurentie	*Lau-ran-ci*
Lutzen	*Lu-tsen'*
Lamennais	*La-me-nais*
lichen	*li-kè-n'*
loquace	*lo-koua-c'*
lis (fleur de)	*li*
lis	*li-s'*
leg	*lè*
lumbago	*lon-ba-go*
liquéfaction	*li-ké-fa-ksion*
liquéfier	*li-ké-fier*
lest	*lè-st'*
lacs (filet)	*la*
laps	*lap-s'*

M

Mons	*Mon-s'*
Menzicoff	*Min-zi-cof'*
Mentor	*Min-tor*
Memphis	*Min-fi-s'*
Montaigne	*Mon-ta-gn'*
Moy	*Mo-ï*
Mun	*Mun*
Michelet	*Mi-ch'-lè*
Montlhéry	*Mon-lé-ri*
Mens	*Man-s'*
Meung	*Mun*
Machaut	*Ma-ko*
Maistre	*Mai-stre*
Mézeray	*Mé-ze-rè*
Metz	*Mess'*
Machiavel	*Ma-ki-a-vel'*
M. de l'Hospital	*M. de l'Ho-pi-tal*
Malestroit	*Ma-lé-troit*
Mme Tastu	*Mme Ta-stu*
Munich	*Mu-nik*
Madrid	*Ma-dri*
Maëstricht	*Ma-stri-k'*
Malesherbe	*Mal'-zer-b'*
mangeure	*man-ju-r'*
messieurs	*mé-sieu*
monsieur	*me-sieu*
malachite	*ma-la-kit'*
mérinos	*mé-ri-nos'*
magnétisme	*ma-gn-é-tism'*
mat	*mat'*

N

Nuremberg	*Nu-rin-ber*	Niger	*Nigèr'*
Natchez	*Nat-ché*	Némésis	*Né-mé-sis'*
Niémen	*Ni-é-men'*	Neige	*Nè-g'*

O

Œdipe	*E-di-p'*	oignon	*o-gn-on*
orgueilleux	*or-gheu-lléu*	osciller	*o-sci-lé*

P

Penthièvre	*Pin-tiè-vr'*	poignard	*po-gnar*
Pentateuque	*Pan-ta-teu-k'*	poignant	*po-gnan*
Pentapole	*Pin-ta-pol'*	pertuis	*pèr-tui*
Parisis	*Pa-ri-si*	péril	*pé-rill*
pallier	*pal-li-é*	pentamètre	*pin-ta-mè-tr'*
palmarès	*pal-ma-rès'*	pentagone	*pin-ta-go-n'*
pallium	*pa-li-om'*	pensum	*pin-som'*
pétiole	*pé-ci-ol'*	papille	*pa-pi-ll'*
parasite	*Pa-ra-zit'*	pont-levis	*pon-le-vi*
pupille	*pu-pi-l'*	psaume	*psô-m'*
pouding	*pou-dingh'*	psalmodie	*psal-mo-die*
pollen	*pol-lèn'*		

Q

Quintilien	*Kuin-ti-li-in*	Quasimodo	*Ka-zi-mo-do*
Quirinal	*Kui-ri-nal*	quadriennal	*ka-dri-è-nnal*
Quinte-Curce	*Kuin-t'cur-s'*	quadrillé	*ka-dri-llé*
Quinault	*Ki-no*	quadrature	*koua-dra-tu-r'*
quaternaire	*koua-tèr-nè-r'*	Quadragésime	*Koua-dra-jé-zi-m'*
quinconce	*kin-kon-s'*	quadrilatère	*koua-dri-la-tè-r'*
quiproquo	*ki-pro-ko*	quadrinôme	*koua-dri-nô-m'*
quille	*ki-ll'*	quadrumane	*koua-dru-ma-n'*
quiétisme	*kui-ié-ti-sm'*	quartz	*kouarts'*
quiétiste	*kui-ié-ti-st'*	Quinquagésime	*Kuin-koua-jé-zi-m'*
quia	*kui-ia*	quinte	*kin-t'*
quadrillion	*ka-dri-li-on*	quincaillerie	*kin-ka-lle-ri*
quatrain	*ka-trin*	quadrille	*ka-dri-ll'*

R

Richelieu	*Rich'-lieu*
Rubens	*Ru-bin-s'*
Riez	*Ri-ess'*
Rodriguez	*Ro-dri-guess'*
Rodez	*Ro-dess'*
Rohrbacher	*Ror'-ba-ker'*
registre	*re-ji-str'*
rébus	*ré-bus'*
ressaisir	*re-sé-zir*
resserrer	*re-sè-ré*
ressource	*re-sour-s'*

(Ainsi se prononcent tous les mots commençant par la particule réduplicative *re*.)

ressusciter	*rè-su-si-té*
rayon	*rè-ion*
rail	*ra-ll'* ou *rèl'*

S

Staël	*Stal*
Saint-Laon	*Lon*
Sieyès	*Si-é-iès*
Senlis	*Sen-lis'*
Sully	*Sul-li*
Saint-Gaudens	*Gau-din-s'*
solennel	*so-la-nel*
spécimen	*spé-ci-mè-n'*
sanguinaire	*san-ghi-nè-r'*
sanguinolent	*san-ghi-no-lan*
scotie	*sko-cie*
scherzo	*sker-zo*
subsister	*sub-sis-té*
stagnation	*sta-gh'-na-sion*
suspect	*su-spek'-t'*
suggestion	*su-gje-stion*
succinct	*su-ksin*
siller	*si-llé*
signet	*si-nè*

T

transatlantique	*tran-za-tlan-tik*
transalpin	*tran-zal-pin*
tsar	*tzar*

(Mot russe, seule forme exacte.)

tsarovitz	*tza-ro-vits'*

V

Vosges	*Vô-ge*
Van Biervliet	*Ven'-Bier'-vlit'*
Villon	*Vi-lon*
Vertumne	*Ver-tom-n'*
Vanloo	*Van-lô*
Vaughan	*Vân-n'*
vergeure	*ver-ju-r'*
vacillation	*va-sil-la-sion*
vaciller	*va-sil-lé*
vexer	*vè-ksé*
vexation	*vè-ksa-sion*
vivat	*vi-va-t'*

X

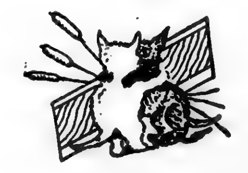
Xavier	*Gza-vier*	Xérès	*Ké-rès*
Xénophon	*Gzé-no-phon*	xérophagie	*ksé-ro-fa-jie*
Xersès	*Gzer-sès*		

Y

yacht	*iak*	yucca	*iou-ka*

Z

zend	*zind'*	zest	*zèst'*
zend-Avesta	*zin-da-vè-sta*	zorille	*zo-ri-ll'*



MORCEAUX CHOISIS.

LA JEUNE FILLE CHRÉTIENNE.

Que c'est beau et bon, un cœur de jeune fille réellement chrétienne ! Quel ordre ! quelle simplicité ! quelle transparence dans son âme ! Tout y est vrai, parce que tout vient d'un fond vraiment angélique ; c'est la vertu qui semble personnifiée, c'est la pureté, la bénignité dans sa plus discrète expression, enfin c'est la plus délicate des créatures, pleine encore de la grâce baptismale, et qui offre cependant la plus virile fermeté. Dès que le mot *devoir* frappe son oreille, docile elle avance, et si un mot impie ou immonde s'échappe devant elle, elle sait opposer la plus invincible résistance. D'un regard, d'un mouvement de sa paupière abaissée ou relevée, elle écrase, elle anéantit. Du fond divin de son âme, ce regard foudroie.

Rien ne montre plus la force d'une éducation chrétienne bien conduite, que l'alliance magnifique de la pudeur et du courage, dans une jeune fille de quinze, seize, dix-sept ans. Elle sait *craindre* et *fuir* comme un petit oiseau ; et elle sait attaquer, résister, soutenir la lutte comme un lion, dès qu'il s'agit d'un bien réel à faire, d'une vertu à défendre. C'est merveilleux ! et quand elles sont plusieurs arrivées ensemble à ce même résultat, très

fréquent dans un pensionnat religieux, c'est un spectacle qui ravit le cœur de Dieu, et qui fait bénir toutes les sollicitudes de l'éducation ! Et tout l'héroïsme de ces maternelles sollicitudes, Dieu seul le connaît, les hommes l'ignoreront toujours ; car si je parle des admirables résultats obtenus, il faut bien dire aussi à quel prix, et après quelles luttes souvent on voit apparaître les vertus solides, et le gage des fruits à venir !

Je sais qu'une modeste et timide jeune fille, profondément pieuse, est vraiment un ange intelligent et pur, plein d'amour et de grâces, qui, dans un pensionnat, fait loi, domine tout, éclaire tout, entraîne toutes ses compagnes vers le bien et vers le saint tabernacle, où réside l'objet de son unique amour. Elle est un reflet vivant de l'état de justice originelle, dont Marie, sa mère et maîtresse, lui révèle au fond de l'âme le secret, en lui enseignant personnellement à diriger chacune de ses actions, conformément aux vertus qu'elle-même a pratiquées sur la terre.

MGR DUPANLOUP. [1]

QUESTIONS.—D'après ce que vous venez de lire, résumez en quelques lignes le portrait de la jeune fille chrétienne.—A quoi est-elle comparée ?—Quel est le ton qui convient à cette lecture, et, en général, à la plupart des sujets ? —Qu'est-ce que vous entendez par une lecture expressive ?—Y a-t-il des règles fixes et déterminées touchant l'expression ?—Y en a-t-il pour la prononciation et les pauses ?—Quelle est la forme de la première phrase ?—Quels sont les mots de valeur dans les phrases qui composent le premier alinéa ?—Indiquez quelques mots où se rencontre une diphtongue, d'autres où se rencontre une diérèse, et faites sentir la différence de prononciation.

---

1. DUPANLOUP (FÉLIX) (1802-1879), évêque d'Orléans en 1850, orateur remarquable, membre de l'Académie française en 1854, polémiste infatigable. Peu de pédagogues ont, dans ce siècle, traité avec une habileté égale les questions d'enseignement.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, était tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor,
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait ;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur et lui dit : " Or, ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an ?—Par an ! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte ; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre ; il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année ;
Chaque jour amène son pain.
—Eh bien ! que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
—Tantôt plus, tantôt moins ; le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. "
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : " Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin
Pour vous en servir au besoin. "

Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis ;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
" Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. "

LA FONTAINE.

QUESTIONS.—Le verbe *ouïr* a-t-il conservé toutes ses formes ?—Que veut dire *passages ?* Quels étaient les sept sages de la Grèce, et pourquoi leur donnait-on ce nom ?—Que signifie cette locution *tout cousu d'or ?*—*Éveiller* et *réveiller* ont-ils la même signification ?—Qu'est-ce qu'un ton de rieur ?—Que signifie *attraper*, au propre et au figuré ?—Quelle figure de grammaire dans : *tantôt plus, tantôt moins ?*—Qu'est-ce que le prône ?—Caractérisez ce dialogue.—Rendez en d'autres termes cette pensée : *je vais vous mettre aujourd'hui sur le trône.*—*Enserrer* est-il bien en usage aujourd'hui ?—Quelle périphrase désigne l'argent ?—Quelle est la signification étymologique, et la signification figurée de *alarme ?*—*S'en courut* est-il usité aujourd'hui ?—Quelle est la moralité de cette fable ?—Que savez-vous de l'auteur ?

LA VOIX.

L'homme a trois sortes de voix, savoir : la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, et la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, et qui anime le chant et la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix ainsi que l'homme, sans les savoir allier de même : il a, comme nous, le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissements, mais il ne sait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfants sont incapables de cette musique-là, et leur chant n'a jamais d'âme. De même, dans la voix parlante, leur langage n'a point d'accent ; ils crient, mais ils n'accentuent pas ; et comme dans leurs discours il y a peu d'accent, il il y a peu d'énergie dans leur voix.

Notre élève aura le parler plus uni, plus simple encore, parce que ses passions, n'étant pas éveillées, ne mêleront point leur langage au sien. N'allez donc pas lui donner à réciter des rôles de tragédie et de comédie, ni vouloir lui apprendre, comme on dit, à déclamer. Il aura trop de sens pour savoir donner un ton à des choses qu'il ne peut entendre, et de l'expression à des sentiments qu'il n'éprouva jamais.

Apprenez-lui à parler uniment, clairement, à bien articuler, à prononcer exactement et sans affectation, à connaître et à suivre l'accent grammatical et la prosodie, à donner toujours assez de voix pour être entendu, mais à

n'en jamais donner plus qu'il ne faut, défaut ordinaire aux enfants élevés dans les collèges; en toute chose rien de superflu.

De même, dans le chant, rendez sa voix juste, égale, flexible, sonore, son oreille sensible à la mesure et à l'harmonie, mais rien de plus. La musique imitative et théâtrale n'est pas de son âge; je ne voudrais pas même qu'il chantât des paroles; s'il en voulait chanter, je tâcherais de lui faire des chansons exprès, intéressantes pour son âge, et aussi simples que ses idées.

Rousseau, *Émile ou de l'Éducation.*

QUESTIONS.— Résumez les conseils qui sont donnés dans cette lecture sur la manière de parler.

Qu'entendez-vous par l'accent grammatical et la prosodie?

Qu'est-ce que la voix accentuée?

Qu'est-ce que déclamer?

Que savez-vous de l'auteur de cette lecture? De quel ouvrage est-elle extraite?

L'ANGÉLUS DE MILLET[1].

C'est la fin d'un beau jour de l'arrière-saison ;
Le soleil, descendu de nuage en nuage,
Dore plus faiblement le riant paysage
Et de ses derniers feux empourpre l'horizon.

Occupés dans un champ, une fille, un garçon,
A l'appel du saint lieu, ont cessé leur ouvrage ;
C'est l'*Angélus* qui tinte au clocher du village,
Et la cloche et leurs cœurs vibrent à l'unisson !

---

1. MILLET (JEAN FRANÇOIS), né à Greville en 1815, mort à Barbizon en 1875. Peintre de la terre et des paysans ; élève de Paul Delaroche.

Elle, joignant les mains, pieusement s'incline ;
Lui, d'un large béret, qu'il tient sur sa poitrine,
A découvert son front par le hâle bruni ;

Et la brise du soir, passant sur la prairie,
S'élève, et va porter à la Vierge Marie
Des humbles travailleurs le cantique béni !

L. J.

QUESTIONS.—Qu'est-ce que l'*Angélus* de Millet ?—A quelle époque remonte la pratique de réciter l'Angélus ?—Que désigne-t-on par arrière-saison ?—Citez une inversion, et quel est l'effet de l'inversion ?—Quelle périphrase désigne l'église ?—Citez les vers qui peignent la piété des deux personnages.—Pourquoi l'auteur nomme-t-il l'Angélus un cantique ?—Quelles réflexions vous inspirent la lecture de ce sonnet et la vue de la gravure qui l'accompagne ?

LES TOURISTES.

Rien de curieux, quand on court le monde, comme d'étudier ses compagnons de voyage ; rien d'amusant comme de crayonner sur son calepin les différents types de touristes qui vous passent devant les yeux.

Il y en a de toute couleur, sur toutes les mesures ; on en trouve d'amusants, de charmants, d'ennuyeux et de maussades.

*
* *

C'est toute une collection à photographier...

Le touriste poseur, d'abord, qui annonce avec fracas l'excursion qu'il compte faire le lendemain. Il s'agit égale-

ment de quelque excursion périlleuse, de quelque course de longue haleine ; son costume est à la hauteur des circonstances : vareuse en flanelle blanche, pantalon *idem*, béret rouge, molletière en grosse toile, souliers ferrés, bâton ferré, voile vert, pince-nez à verres noircis, boîte à herboriser sur le dos, petit revolver dans la ceinture,— de quoi se défendre contre les ours ou contre les brigands.

Le guide à été minutieusement choisi ; c'est le meilleur de l'endroit. Avant de monter, on examine non moins minutieusement le cheval. A-t-il le pied sûr, le jarret solide ? Est-il bien sanglé ?

On part enfin et, à moitié chemin, sous prétexte que le soleil est trop ardent ou que le brouillard est trop épais, on s'en retourne en maudissant la mauvaise chance et en jurant bien haut qu'on recommencera demain.

⁂

Le touriste blasé...

Celui-là s'en va, la badine à la main, le cigare à la bouche, seul, en se promenant.

Rien ne le frappe.

La neige s'est amassée dans un creux et l'herbe croît à côté : il a vu le Mont-Blanc !

Une cascade bondit de rocher en rocher et son écume voltige, comme une blanche fumée, au-dessus des sapins : il a vu le Mississipi.

Il a tout vu, il connaît tout, on se demande pourquoi il voyage encore. L'habitude peut-être ! ! !

Le touriste pressé...

En une semaine il a vu Cologne, Berlin, Amsterdam, Dresde et Stuttgard. Il court sans relâche ; il roule comme une avalanche, de train express en train express.

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne, toujours en route ; il use des guides, des fiacres et des souliers par douzaines. Il n'a qu'une satisfaction, celle de pouvoir dire : "J'ai été là."

Ne voyant rien, transpirant beaucoup et attrapant généralement une fluxion de poitrine par-dessus le marché.

***

Le touriste consultant......

Ne voyage pas sans guide. Son itinéraire est réglé d'après Conty [1] et Joanne.

Joanne dit qu'on jouit à cette hauteur d'un admirable point de vue.

Il s'arrête à la hauteur indiquée par Joanne, et, se tournant vers ses compagnons, s'écrie :

—Ah ! quel point de vue admirable !

Conty affirme que tel vallon est, de tous ceux qu'il a vus, le plus joli.

Il dit comme Conty.

Son guide déclare que telle ascension n'est ni pénible, ni fatigante ; dût-il avoir les pieds en sang, les mains en

---

1. CONTY (ALEXIS-HENRY) (1828), homme de lettres, auteur et créateur de la collection des guides.

JOANNE (ADOLPHE) (1813-1882), géographe français, auteur de Guides très répandus.

lambeaux, le corps brisé, qu'il se déclarerait prêt à recommencer.

Aucune sensation ne lui est personnelle; il ne subit, par lui-même, aucune impression sérieuse; stupide mouton de Panurge, il admire, parce qu'un autre a admiré avant lui.

C'est évidemment le plus bête de tous, mais ce n'est pas le plus rare.

***

Le touriste collectionneur......

Qu'il collectionne des plantes ou des papillons, le paysage n'a de charme pour lui que s'il trouve des échantillons rares manquant à sa collection.

On le voit bondir sur les rochers, pénétrer dans les fourrés les plus épais, se pencher sur un précipice, pour cueillir une fleur ou prendre une phalène.

***

Le touriste à notes......

Généralement un Anglais, ou mieux encore une Anglaise.

Un journal de voyage.

C'est un gros agenda sur lequel il — ou elle — note ses impressions.

" Excursion à Maladetta. Difficile. Temps froid. Brouillard. Pris du thé dans une auberge. Mauvais thé, deux francs, trop cher. Du sucre sale. Nuage cachant une partie de la montagne. Monté sur un beau cheval. Guide

dit qu'il ne coûte que huit cents francs. Pas cher. Descendu avant la nuit. Brouillard augmente. Obligé de faire allumer du feu dans l'auberge, au pied de la montagne. feu, trois francs. Trop cher."

O poésie !

***

Le touriste plaisant......

Se moque de tout et de tous, des " amants de la nature," des champs et des torrents, des pâtres, des paysans, du patois qu'ils parlent, de la coiffure qu'ils mettent, fournit quelquefois le mot de la fin.

J'en ai rencontré un hier.

—Resterez-vous longtemps ici ? lui demandai-je.

—Quelques jours seulement...... Vous comprenez, je ne veux pas inquiéter mes créanciers.

***

Le touriste, enfin, qui voyage avec des enfants.

Celui-là est occupé à les contempler, à leur rattacher leurs marmottes et à vous faire partager son admiration pour eux.

—Monsieur, me disait un de ces braves touristes, ce garçon-là, qui n'a que cinq ans, possède une intelligence et une vivacité qui me confondent...... Le croiriez-vous ? L'autre jour, je lui fais une remontrance...... Eh bien ! ne m'a-t-il pas répondu en me donnant un soufflet !......

Aimable enfant ! Heureux père ! *Tu Marcellus eris*

CTE G., *Fleurs de Notre-Dame.*

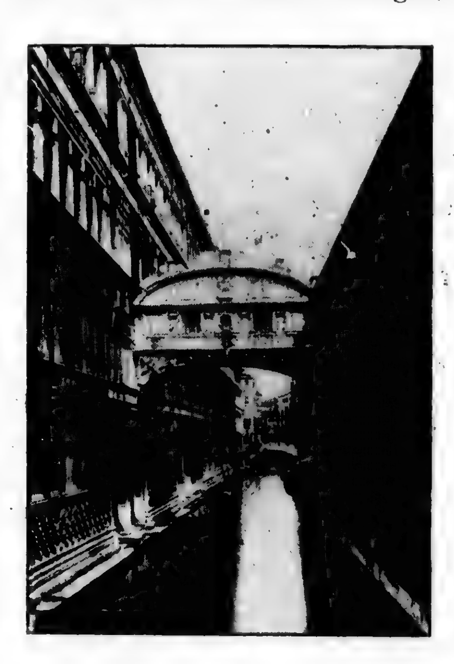
QUESTIONS. — A quel genre appartient le récit que vous venez de lire ?—Qu'est-ce qu'un touriste ?—Quelle différence entre *touriste* et *voyageur ?*—Entre *passager* et *voyageur ?*—Qu'est-ce qu'un *poseur ?*—Donnez l'étymologie de *excursion.*—Qu'est-ce qu'une excursion périlleuse ?—Que veut dire herboriser ?—A quelle classe d'animaux appartiennent les ours ?—Dans quels pays trouve-t-on des ours ?—Que veut dire : *être blasé ?*—Où est le Mont-Blanc ? — Décrivez le cours du Mississipi.—Sur quel fleuve se trouve Cologne ? Par quoi cette ville est-elle célèbre ? —Où se trouvent Berlin, Amsterdam, Dresde, Stuttgard ?—Qu'est-ce qu'un train express ?—Qu'est-ce qu'une avalanche ?—Expliquez cette locution proverbiale : *Mouton de Panurge.*—Qu'est-ce que le Maladetta ? — Citez deux ironies badines, et définissez l'ironie.

VENISE.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise,[1] et des deux côtés du canal on voit les palais vénitiens, grands et un peu délabrés comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient ; c'est un mélange du goût moresque et gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination. Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif, qui contraste avec le vert éclatant de la campagne ; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées, que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt ; et l'on n'y trouve

1. Venise est bâtie dans les *lagunes* ou bas-fonds de la mer Adriatique, à près d'une lieue de la terre ferme. On y arrive aujourd'hui par un pont, où passe le chemin de fer.

point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie. L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable ; on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux.



Le palais des Doges.—Le pont des Soupirs.—La prison.

Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer, mais, Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation ; on ne voit pas même une mouche en ce séjour : tous les animaux en sont bannis, et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux [1], et le bruit des rames est l'unique inter-

1. Il y a aussi beaucoup de rues solides. La ville est construite sur cent dix-sept îlots, émergeant des lagunes. Ces îlots, que relient plus de trois cent cinquante ponts, sont coupés en tous sens par des rues fort étroites, où la circulation est très active dans la soirée. Grand nombre de maisons ont sur la rue leur entrée principale ou du moins une issue. Aussi sort-on beaucoup plus souvent à pied qu'en gondole.

ruption à ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement ; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison ; car il y a des moments où l'on ne peut ni sortir de la ville, ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple à Venise, qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille.

Ces gondoles[1] noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir, on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles ; car, de nuit, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile.

On entend quelquefois un gondolier qui, placé sur le pont du Rialto, se met à chanter une stance du Tasse, tandis qu'un autre gondolier lui répond par la stance suivante, à l'autre extrémité du canal. La musique très ancienne de ces stances ressemble au chant d'église, et de près on s'aperçoit de sa monotonie ; mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal, comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse

---

1. Cette embarcation, particulière à Venise, est une sorte de longue et basse péniche (canot léger), dont le centre supporte un petit pavillon fermé de jalousies, qui abrite un divan commode.

prêtent aussi leurs beautés de sentiment à tout cet ensemble d'images et d'harmonie, il est impossible que ces chants n'inspirent pas une douce mélancolie.

MME DE STAEL[1], *Corinne.*

QUESTIONS.—Dans quelle partie de l'Europe se trouve Venise?—Quel est l'aspect de cette ville? est-il agréable?—Comme situation, Venise est-elle semblable à Naples?—De quel sentiment se sent-on pénétré en entrant dans Venise? Et pourquoi?—Comment l'auteur définit-il Venise?—Citez deux comparaisons prises dans le sujet.—Ces expressions: "la dernière et la première demeure de l'homme" ne sont-elles pas une répétition inutile?—Que savez-vous du Tasse?—Quelle est la nature de ce sujet?—Quel en est l'auteur?

---

1. MME DE STAEL (GERMAINE NECKER, BARONNE DE STAEL-HOLSTEIN), Paris, 1766-1817.—Se poser en adversaire vis-à-vis de Napoléon Ier tout-puissant, faire obstacle par des livres à ses desseins et à sa politique, une femme l'a osé, Mme de Staël. Animée d'un génie ardent, qui se manifesta dans son livre de l'*Allemagne*, elle a aidé Chateaubriand à ouvrir, pour la littérature française, des horizons nouveaux.

Sa naissance même la prédestinait à devenir une femme auteur: car elle était fille de Necker, le ministre des finances de Louis XVI, qui recevait chez lui de nombreux écrivains.

Dès sa jeunesse, elle agit sur l'opinion publique avec l'énergie d'un homme, plaidant pour la douceur en 1793, pour la paix en 1795, pour la liberté en 1810.

Exilée par Napoléon Ier, elle tint, soit à Coppet, soit à Genève, soit à Weimar, une sorte de petite cour, puis fut obligée d'aller de capitale en capitale. Quand il lui fut donné de revenir en France, elle n'y rentra que pour y mourir bientôt.

Corinne ou l'Italie est un roman où Mme de Staël se peint elle-même comme poète, peintre, cantatrice, comédienne, etc., douée de tous les dons et de toutes les perfections, mais, en réalité, affectée, prétentieuse, dénuée de la simplicité et de la modestie qui font le principal charme des femmes.

Ce roman présente un ensemble assez imposant, des morceaux assez éloquents, quelques descriptions brillantes. Au point de vue de l'art, c'est de la composition et du style soignés.

DANDOLO.

Venise aux Byzantins demandait un traité.
Auprès de l'empereur part comme député
Un des plus nobles fils de Venise la belle,
Dandolo ! . . . Le traité l'attendait tout écrit.
" Lisez, lui dit le prince, et puis signez . . . " Il lit.
Mais soudain, pâlissant de colère, il s'écrie :
" Ce traité flétrirait mon nom et ma patrie,
" Je ne signerai pas ! " L'impétueux césar
Se lève ! Dandolo l'écrase d'un regard.
Le prince veut parler de présents, il s'indigne !
De bourreaux, il sourit ; de prêtres, il se signe !
Alors, tout écumant de honte et de fureur :
" Si tu ne consens pas, traître, dit l'empereur,
" J'appelle ici soudain quatre esclaves fidèles,
" Je te fais garrotter, et là, dans tes prunelles,
" Un fer rouge éteindra le feu évanoui ;
" Ainsi, hâte-toi donc, et réponds enfin . . . oui ! "
Il se tait ! . . . On apporte une lame brûlante ;
Il se tait ! . . . De ses yeux, où le fer s'enfonçait,
Le sang coule ; il se tait ! . . . La chair fume ; il se tait !
Et quand de ses bourreaux l'œuvre fut achevée,
Tranquille et ferme il dit : " La patrie est sauvée ! "
Eh bien ! ce front d'airain, inflexible aux douleurs,
Ces yeux qui torturés n'ont que du sang pour pleurs,
Cet immobile front où pas un pli ne bouge,
Qui ne sourcille pas sous le feu d'un fer rouge,
Ces yeux, ce front, ce cœur avaient quatre-vingts ans.
Jeune, aurait-il mieux fait ? Vit-on ses faibles sens

Le trahir, et son corps manqua-t-il à son âme?
Va, va, fouille l'histoire avec des yeux de flamme,
Jeune homme, et trouve un trait plus beau que ce trait-là.
Auprès de Dandolo, qu'est-ce que Scévola[1] ?

E. LEGOUVÉ[2].

QUESTIONS.—Qu'est-ce que les Byzantins?—Sous quel autre nom désignait-on l'Empire byzantin?—Quand cet empire a-t-il changé de nom?—A quelle époque vivait Dandolo?—Vers quel empereur fut-il député?—A quelle croisade prit-il part?—Quelle est la qualité dominante de style dans ce sujet?

LETTRE DE RACINE A SON FILS.

AU CAMP DEVANT NAMUR[3], le 31 mai 1692.

Vous aurez pu voir, mon cher enfant, par les lettres que j'écris à votre mère, combien je suis touché de votre maladie[4], et la peine extrême que je ressens de n'être pas auprès de vous pour vous consoler. Je vois que vous prenez avec beaucoup de patience le mal que Dieu vous

---

1. *Scévola*, Romain qui voulut tuer Porsenna, roi des Étrusques, et frappa par erreur son secrétaire. Conduit devant le roi, au lieu de se repentir, il plaça sa main sur un brasier ardent et la laissa se consumer, comme pour la punir de s'être trompée.

2. LEGOUVÉ (ERNEST WILFRID) 1807, membre de l'Académie française, conférencier, doit surtout sa réputation à ses ouvrages dramatiques: *Adrienne Lecouvreur*, *Médée*, *Bataille de Dames*, etc. Lecteur éminent, il a publié en 1878 l'*Art de la lecture*, et, en 1887, *Soixante ans de souvenirs*.

3. Racine et Boileau accompagnaient le roi en qualité d'historiographes.

4. Le jeune Racine, âgé de 14 ans, avait alors la petite vérole.

envoie et que vous êtes fort exact à faire tout ce qu'on vous dit : il est extrêmement important pour vous de ne vous point impatienter. J'espère qu'avec la grâce de Dieu il ne vous arrivera aucun accident. C'est une maladie dont peu de personnes sont exemptes, et il vaut mieux en être attaqué à votre âge qu'à un âge plus avancé. J'aurai une sensible joie de recevoir de vos lettres ; mais ne m'écrivez que quand vous serez entièrement hors de danger, parce que vous ne pourriez écrire sans mettre votre bras à l'air et vous refroidir. Quand je ne serai plus en inquiétude de votre mal, je vous écrirai des nouvelles du siège de Namur. Il y a lieu d'espérer que la place se rendra bientôt, et je m'en réjouis d'autant plus que cela pourra me mettre en état de vous revoir bientôt après. M. de Cavoie [1] prend un grand intérêt à votre mal et voudrait bien vous soulager. Je suis bien obligé à M. Chapelin [2] de tout le soin qu'il prend de vous. Adieu, mon cher fils, offrez bien au bon Dieu tout le mal que vous souffrez et remettez-vous entièrement à sa sainte volonté. Assurez-vous qu'on ne peut vous aimer plus que je vous aime et que j'ai une fort grande impatience de vous embrasser.

RACINE.

Ton de la lecture. — Simple, grave, encourageant et affectueux. — Soutenu sans monotonie ; — faire une pause à chaque point, sans laisser tomber la voix. Animer un peu pour la phrase du siège de Namur.

---

1. Officier, ami et protecteur de Racine.
2. Précepteur du jeune Racine.

Examen de cette lettre. — Qu'est-ce qu'une lettre ?... On doit écrire dans une lettre ce que l'on dirait à son correspondant si on le voyait. Il faut donc écrire le plus naturellement possible.— Comme on a pour écrire plus de facilité à réfléchir que pour parler, il faut avoir soin de mettre beaucoup d'ordre dans ses idées, de bien les enchaîner, et de parler correctement.— Le correspondant n'étant pas présent ne peut demander d'explications, s'il n'a pas compris ; il faut donc écrire avec un grande clarté. Naturel, ordre et enchaînement des idées, correction, clarté, voilà toutes les qualités d'une lettre, qui peut, comme la conversation, traiter de toute espèce de choses.

Trouvez-vous toutes ces qualités dans cette lettre ?— Est-il naturel qu'un père, un bon père écrive ainsi à son fils malade ? prouvez-le en rappelant ce qu'il dit.— Ces idées sont-elles en ordre et bien enchaînées ?— Le style a-t-il toute la correction, toute la clarté requises ?

Le style des lettres de Racine est un des meilleurs qu'on puisse étudier, car il n'a ni emphase, ni raideur, ni négligence ; d'autre part il est tellement clair que nous n'avons aucun mot à expliquer.

Racine écrivant à son fils peut mettre " mon cher enfant ", après les premiers mots de la lettre ; si le fils écrivait à son père, où mettrait-il : " mon cher père ? "

Trouvez ce que l'on écrirait en vedette si on s'adressait à un oncle,— à une tante,— à un ami,— à un monsieur, — à une dame qu'on connaît beaucoup,— qu'on connait peu,— à un commerçant,— à un fonctionnaire,— à un prêtre,— à un curé,— à un supérieur.

Trouvez quelques formules servant à terminer une lettre.

(On parle de respect ou de profond respect à ses supérieurs ; de dévouement aux personnes qui ont une certaine supériorité de situation, mais non d'âge sur nous ; de sympathie, ou de meilleurs sentiments, quand il y a égalité ou un peu de supériorité chez ceux qui écrivent ; d'estime ou de profonde et parfaite estime à un homme ; aux personnes de l'intimité on exprime comme on les pense, le plus simplement possible, les sentiments d'affection.)

FORMULES REQUISES POUR LES GRANDS PERSONNAGES.

On dit

Au président de la République	en tête de la lettre, dans le corps ou à la fin :	Monsieur le Président.
“ pape	Très Saint Père	Votre Sainteté.
A un cardinal	Monseigneur	Votre Éminence.
“ un archevêque	“	Votre Grandeur.
“ un évêque	“	“ “
“ un souverain	Sire	“ Majesté.
“ une souveraine	Madame	“ “
“ un prince royal	Monseigneur	“ Altesse royale.
“ “ “ impérial	“	“ “ impériale.
“ “ “	“	“ Altesse.
“ une princesse	Madame	“ “
“ “ “ royale	“	“ “ royale.
“ “ “ impériale	“	“ “ impériale.
“ un ambassadeur	Monsieur l'Ambassadeur	“ Excellence.
“ “ juge	Monsieur le Juge, ou Honorable Monsieur	Honorable Monsieur.
“ “ ministre étranger	Monsieur le Ministre	“ Excellence.
“ “ ministre de la province	“ “ “	“ Monsieur.

A la fin de la lettre.

Au pape : — J'ose supplier Votre Sainteté de daigner bénir (ou encourager par sa bénédiction paternelle) celle qui se dit, avec les sentiments de la plus profonde vénération et du dévoûment le plus absolu,

Très Saint Père,

De Votre Sainteté,

la fille la plus respectueuse et la plus soumise.

Pour les princes, cardinaux, archevêques, évêques, on emploie la formule :

Daignez agréer, Monseigneur, l'expression des sentiments profondément respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

De Votre Éminence,

la très humble et très obéissante servante.

COMPAGNE D'EXIL.

Ta première fleur est venue,
O ma chère plante, et ta vue
Console un peu mon pauvre cœur.
Sur un fond de fraîche verdure,
Détachant ta rouge parure,
Je te contemple avec bonheur.

Un jour, exilé de Bretagne,
Avec toi seule pour compagne,
Je vins ici fixer mes pas.
Malgré la longueur de la route,
Malgré ta faiblesse, et, sans doute,
Par pitié, tu ne mourus pas.

Tu savais combien ta présence
M'était nécessaire, en l'absence
Des amis qu'elle rappelait ;
Tu voulus vivre pour me plaire,
Pour me consoler et distraire
La tristesse qui me rongeait.

Mais ta jeune tige épuisée,
Malgré tes efforts, inclinée,
Vers le sol penchait tristement.
On eût dit que, veuve toi-même,
Des chers absents que mon cœur aime,
Tu pleurais leur éloignement.

La plante a-t-elle donc une âme
Qui sent, aime, et de nous réclame
Sa part de tendresse et d'amour ?
Ou, sous sa robe de verdure,
Est-ce l'Ange de la nature
Qui pleure et sourit tour à tour ?

Cependant tu repris courage
Plus tôt que moi, car ton feuillage
Se redressa pour dire : Allons !
Allons ! c'est assez de tristesse,
Plus longtemps ce serait faiblesse.
Debout ! Dieu l'ordonne : marchons !

J'ai compris ton muet langage,
Ton exemple m'a rendu sage,
Je me suis remis au chemin.
Je marche lentement, sans doute,
Mais si Dieu veut bénir ma route,
Peut-être courrai-je demain.

Dès maintenant, plante bénie,
Pour toi la tristesse est finie,
Tu ne connais plus la douleur ;
Et cette fleur étincelante
Du feu de la pourpre éclatante,
Est l'aurore d'un long bonheur.

A mon tour, si je persévère
Dans le travail et la prière,
Je verrai la fin de mes pleurs ;
Mes efforts, j'en ai l'espérance,
Auront aussi leur récompense
Dans une ample moisson de fleurs.

C.-L. GUILLEMET.[1]

QUESTIONS.—A qui l'auteur s'adresse-t-il dans ces vers ?—Savez-vous le nom de cette plante ?—Quelles sont les parties d'une plante ? et définissez chacune de ces parties.—Qu'est-ce que l'exil ?—Que veut dire l'auteur par ces mots " exilé de Bretagne "?—Où est la Bretagne ?—Rappelez quelques souvenirs historiques se rattachant à la Bretagne.—Qu'est-ce que la Grande-Bretagne ?—la Nouvelle-Bretagne ?—Comment l'auteur considère-t-il sa plante ?—Citez quelques apostrophes pleines de fraîcheur et de sentiment.—Citez deux réflexions de l'auteur sous la forme interrogative.—Quelle leçon énergique la plante donne-t-elle à l'auteur?—Expliquez ces deux vers :

Mais si Dieu veut bénir ma route,
Peut-être courrai-je demain.

Et ces autres :

Mes efforts..................
Auront aussi leur récompense
Dans une ample moisson de fleurs.

---

1. M. L'ABBÉ GUILLEMET est professeur des sciences naturelles, à Paris. En 1895, il était à Montréal, et il a donné des conférences au Cercle Ville-Marie et dans les différentes maisons d'éducation.

LE SACRIFICE.

Êtes-vous de ceux que le bon saint Antoine n'écoute pas, qui s'attristent de ses lenteurs et lui disent : " Nous vous avons promis du pain pour vos pauvres, nous vous prions avec ferveur et avec confiance, pourquoi, bon saint, ne nous exaucez-vous pas ?

Si vous êtes de ces âmes délaissées, ou qui se croient telles, rassurez-vous : il se peut que saint Antoine ne paraisse vous oublier, que parce qu'il attend de vous quelque chose de plus et de mieux que l'aumône matérielle.

Depuis que vous mettez à l'épreuve sa bonté, il serait étrange que vous n'ayez pas compris le but qu'il s'est proposé en créant la chère petite œuvre.

Ne croyez pas qu'il ait uniquement voulu procurer du pain aux pauvres. L'aumône, pour lui, était surtout un moyen.

***

Avez-vous remarqué avec quelle facilité il exauce ceux qui sembleraient, parfois, les moins dignes de son attention ?

Il veut ouvrir ainsi les yeux aux incrédules par une première faveur, leur montrer que le ciel n'est pas vide, comme ils le disent, et préparer, pour plus tard, leur retour à Dieu.

Si l'impie n'était pas écouté tout de suite, il ne persévérerait pas. Il invoque notre Saint comme par surprise, et c'est par surprise aussi qu'il en est exaucé, afin que cette faveur inopinée le touche d'autant plus et le fasse rentrer en lui-même.

Ne doutez pas que ce ne soit aussi dans des vues miséricordieuses, et pour procurer, avant tout, la gloire de Dieu, que saint Antoine reste quelquefois sourd à vos plaintes.

*
* *

Ce qui importe le plus à notre époque de sensualisme et de lâcheté, ce ne sont pas tant des cœurs intéressés qui croient aux saints et les invoquent, que des âmes généreuses qui les imitent.

Si vos promesses de pain ne vous réussissent plus comme auparavant, c'est que saint Antoine, par ses retards, souhaite que vous deveniez une de ces âmes, et qu'à l'aumône vous ajoutiez le sacrifice.

Donner de l'or, pour beaucoup de clients du bon Saint, est souvent ce qui coûte le moins. Mais donner un peu de soi-même, voilà ce qui est plus rare, d'un autre prix et qui réussit merveilleusement.

*
* *

Mais, me direz-vous, qu'appelez-vous sacrifice ?

Ah ! les clients du bon Saint qui, déjà, ont expérimenté ce moyen presque infaillible, pourraient vous dire qu'il n'y a rien qui s'offre plus fréquemment au cours de nos

journées que les occasions d'accomplir des actes de renoncement, de détachement, de pénitence, de mortification. C'est cela le sacrifice.

Promettez à saint Antoine un lever plus matinal, la privation d'un plaisir, moins de recherche dans la nourriture, un quart d'heure de méditation chaque matin, cela vous semble peu de chose ! Essayez-en.

Désespérée de l'insuccès de ses prières, une jeune femme eut l'idée de s'engager envers notre Saint à ne plus lire de romans ; elle fut exaucée tout de suite. Un jeune homme promit de ne plus fumer ; un vieillard, de supprimer la tabatière.

Que n'obtiendrez-vous pas en cherchant les occasions de vous humilier, de captiver votre volonté, de réprimer votre impatience ou votre humeur ; en vous efforçant par de la condescendance, de la douceur, l'oubli des offenses, de maintenir la paix et l'union autour de vous ; en vous réconciliant avec vos ennemis !

S'abstenir de la raillerie, de la médisance, supprimer les visites inutiles, fuir les spectacles dangereux, modérer les excès du luxe dans la toilette, dans les ameublements, voilà encore des sacrifices possibles...... et combien d'autres, que nous ne pouvons énumérer.

***

Quel progrès ne ferez-vous pas dans cette voie si, toutes les fois que vous avez obtenu une faveur de saint Antoine, vous vous souvenez qu'il ne s'est proposé d'autre but que de vous gagner toujours davantage à Dieu !

Ah ! ne vous croyez pas quitte envers lui, lorsque vous aurez donné le pain qui vous assure la prière toute-puissante du pauvre. Il vous reste encore à devenir meilleur, plus pieux, plus mortifié, et, à ses yeux, c'est l'essentiel.

Vous seriez un ingrat si vous négligiez de le faire ; vous ne comprendriez rien aux desseins de Dieu sur vous et à ses bontés, et vous mériteriez de n'être plus écouté par saint Antoine.

***

Vous vous êtes servi avec succès du premier moyen qu'il vous offrait ; osez employer le second, et vous aurez retrouvé le secret de le toucher encore et de vous assurer sa protection.

QUESTIONS.—Qu'était saint Antoine de Padoue ?—Où est-il né ?—A quelle époque vivait-il ?—Quel est le fondateur de l'ordre auquel il appartenait ?—Pourquoi le nom de Padoue ajouté à son nom ?—Pourquoi est-il représenté tenant l'Enfant-Jésus ?—Connaissez-vous quelques faits merveilleux de la vie de saint Antoine ?—Nommez quelques saints remarquables de l'ordre des Franciscains.

QUE FERONS-NOUS DE NOS FILLES?

Un journal américain avait ouvert un concours parmi ses lecteurs sur la question: " Que ferons-nous de nos filles ?"

Le prix fut donné à la réponse suivante, qui peut servir d'indication à plus d'une mère de famille:

" Que faire de nos filles ? — D'abord des chrétiennes, puis donnez-leur à préparer un repas convenable, à laver, repasser, raccommoder des bas, coudre des boutons, à faire une chemise, et à tailler tous leurs habits.

" Qu'elles sachent cuire leur pain et se rappellent qu'une bonne cuisine épargne bien des dépenses de pharmacie.

" Dites-leur qu'un dollar se compose de cent cents ; que pour épargner il faut dépenser moins qu'on ne gagne, et qu'on doit s'attendre à la misère lorsqu'on dépense plus que ses revenus.

" Enseignez-leur qu'une robe de coton payée habille mieux qu'un vêtement de soie sur lequel on doit de l'argent.

" Qu'elles sachent de bonne heure acheter et faire le compte de leurs dépenses.

" Répétez-leur qu'un honnête ouvrier en tablier, en bras de chemise, est cent fois plus estimable, n'eût-il pas un sou, qu'une douzaine de jeunes élégants vaniteux et imbéciles.

" Apprenez-leur à aimer les fleurs et en général toutes les œuvres de Dieu.

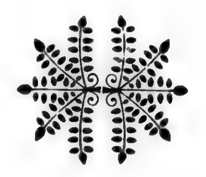
" Qu'elles apprennent encore à mépriser les vaines apparences et que leur *oui* soit *oui* et leur *non* soit *non.*

" Quand viendra le moment de les marier, persuadez-les que le bonheur dans leur ménage ne viendra pas de la fortune, ou de la situation que possède leur mari, mais de ses qualités morales et de son caractère.

" Si vous avez posé tout ceci, et si elles vous ont compris, tenez pour certain que vos filles seront heureuses et trouveront leur voie.

" Pour le reste, laissez faire à Dieu. "

QUESTIONS.— Qui demande " Que ferons-nous de nos filles " ? — Et à qui la question est-elle adressée ? — Qu'est-ce qu'un concours ?— Où ce journal était-il publié ?— Comparez ce sujet avec " La jeune fille chrétienne " de Mgr Dupanloup, et dites ce que vous pensez de l'un et de l'autre.





VILLA MARIA.

Sur celui des versants de notre Mont-Royal
Qui, le soir, du soleil a le dernier sourire,
Il est une maison d'aspect seigneurial.
La Vierge au sceptre d'or, y bénit son empire,
De sa niche en bois peint installée au fronton ;
Le porche, surmonté d'un élégant balcon,
Se cache tout entier sous l'épaisse ramure :
La vigne et le sorbier mariant leur verdure,
Y mêlent leurs bouquets de fruits rouges et bleus.
L'édifice lui-même est en pierre, et très vieux ;
Riant petit vieillard flanqué de vastes ailes,
Il se moque de l'âge, et frais comme à vingt ans,
Aux sonores échos jetant des ritournelles,
Il emprunte au bonheur son éternel printemps.

Pourtant, lorsque la nuit en silence est venue,
Que la brise d'été, dans la longue avenue,
Des complaintes d'antan berce les nids d'oiseaux ;
Il passe des soupirs dans les hautes futaies,
Et l'on croit voir, glissant le long des brunes haies,
Les spectres évoqués sous l'ombre des arceaux.
Alors le vieux manoir comme autrefois s'agite ;
Le Monklands de jadis s'illumine et palpite ;
Des larges vérandas le vitrage éclatant
Laisse voir les salons où les morts vont, dansant,
Compagne au bras, au son de sinistres fanfares.



Des seigneurs de tout âge, en costumes bizarres ;
Blonds fantômes d'Anglais, en habits galonnés,
Devant quelque lady galamment inclinés ;
Reines des anciens bals, beautés au teint d'ivoire,
C'est la fleur d'Albion : ton orgueil et ta gloire,
O château de Monklands ! tressaille de plaisir !
Vois ceux qui du pays préparaient l'avenir,
Dans tes vastes salons aux antiques tentures :
Gouverneurs, magistrats, imposantes figures
Qu'on bénit ou réprouve, avec l'histoire et Dieu :
Elgin, Metcalfe, Monk viennent hanter ce lieu.



Elgin, de ses sujets le protecteur, le père,
Fit justice au malheur, et désira prospère
Le jeune peuple issu du plus pur sang français.
Cet homme était né juste et fut, toute sa vie,
Sans reproche, sans peur, l'honneur de sa patrie.
Louange à ta mémoire, Elgin, repose en paix !
Derrière vient au pas, le sabre à la ceinture,
Cathcart, le général de militaire allure ;

Puis Metcalfe l'ardent ; indomptable et fougueux,
Il voulut régner seul, gouverner à sa guise ;
Tout Monklands tremble encor sous l'éclair de ses yeux.
Il avait, néanmoins, un grand cœur, quoi qu'on dise ;
N'a-t-il pas rappelé de leur cruel exil,
Nos ancêtres proscrits pour avoir,—le grand crime !—
Aimé leur liberté,—religion sublime !—
Et l'avoir défendue à leur propre péril ?
Metcalfe, oh ! sois béni ! ton action fut grande.
S'il est dans l'autre monde un exil où le sort
Enchaîne ta pauvre âme et la tient loin du port,
Rappelle ton bienfait et que Dieu te le rende !



Toujours les trépassés défilent devant moi,
Macabre farandole ou solennel convoi.
Quel est ce personnage à la démarche altière,
Dont l'ombre garde encore un reflet de grandeur ?
Des feux follets tremblants la blafarde lumière
Ajoute, en l'éclairant, à sa mate pâleur ;
Noble et digne est son port ; sa tête est grave et belle
Et, sur son front serein, une flamme immortelle
Semble indiquer chez lui l'esprit et le savoir.
C'est sir Monk, le vieux juge, en sa toge romaine,
Ton premier châtelain, ô mon pensif manoir !
Près de lui, grave aussi, tu vois ta châtelaine,
En robe de brocart, les cheveux en bandeaux.
Nièces et neveux ont pris part à la fête ;
Ainsi qu'aux anciens jours, des pieds jusqu'à la tête,
Ils sont, comme des rois, tout couverts de joyaux.
Des couples de valseurs s'isolent sous les arbres,
Plus muets que leur tertre, et plus blancs que leurs marbres.
Au tendre souvenir d'un amour déjà loin,
Ils semblent se livrer à cette rêverie
Où les vit se plonger, tant de fois en leur vie,
Le castel de Monklands, sûr et discret témoin !

Cependant le sommeil, léger comme les ombres,
Dès qu'un premier rayon chasse les feux follets,
S'envole et disparaît sous les bois encor sombres ;
Déjà se sont enfuis spectres et farfadets.
La madone sourit, tout au fond de sa niche ;
La rose tend sa lèvre aux baisers du soleil ;
S'élançant de son nid qui pend à la corniche,
L'hirondelle, aussitôt, dit l'hymne du réveil :
Alors chaque rideau, persienne et croisée
S'entr'ouvre doucement, dans un accord passif ;
Et des minois rieurs, d'un mouvement furtif,
Y montrent à moitié leur tête ébouriffée.
Le jeune et le vieux monde y sont représentés :
Anglaise aux doux yeux bleus, à la blonde auréole,
Française à l'œil de feu, noble et brune Espagnole,
Fière enfant de l'Union,—terre des libertés !—
Ici, le col bronzé, c'est une Péruvienne ;
Là, rêve une Allemande, au galbe frêle et pur,
De son regard profond sondant le ciel d'azur.
Et, brunette au cœur d'or, l'accorte Canadienne,
Avec ces mille oiseaux, prie, aime et chante là.
La gaîté, dans leurs yeux, vous rit par les fenêtres ;
Monklands n'est plus lui-même : il a changé de maîtres,
Plus que le vieux château, c'est la jeune villa.



Dans la chambre jolie où vont les jeunes filles
Apprendre les hauts faits des grands hommes d'antan,
Un vice-roi saxon naquit à l'Hindoustan :
A lord Elgin, un fils.
Là-bas, sous les charmilles,
Près de l'étang qui dort sur son lit de cailloux,
Sur des tombes sans noms, croît la fleur favorite
Des pieuses enfants : la pure marguerite,
Au nom cher et sacré, que l'on cueille à genoux.

" Marguerite, " oh ! ton nom c'est toute notre histoire ;
Car, depuis deux cents ans, tu donnes au pays
Des femmes de vertu qui font toute sa gloire.
Cet immense bienfait, Dieu seul en sait le prix !
Monklands, Villa Maria, le titre et la manière
De servir le pays sont seuls changés en toi :
A notre Canada, dans ta longue carrière,
Tu donnas des héros ; tu lui gardes sa foi ;
Tu n'es plus le désert : tu restes la retraite.
L'abondante feuillée offre à l'âme distraite
Des asiles charmants tapissés de gazons :
Terrasses et bosquets, vergers, serres, moissons ;
Tout en face l'église ; à droite un cloître austère ;
Plus près, veillant sur nous, c'est le grand monastère ;
Aux pieds, Ville-Marie et le fleuve enchanteur :
Voilà pour le regard . . . et voilà pour le cœur.

MARIE BEAUPRÉ.

Montréal, août 1892.

LE PALAIS ET LE JARDIN D'ALCINOUS.

Cependant Ulysse se dirigeait vers la splendide demeure d'Alcinoüs. Il s'arrêta au moment de franchir la porte d'airain, et mille pensées agitèrent son esprit. Comme brille la lumière du soleil ou de la lune, ainsi resplendit le palais élevé du magnanime Alcinoüs. Des murs d'airain apparaissent partout, depuis le seuil jusqu'à l'appartement le plus reculé. Une corniche de la couleur de l'azur en faisait le tour ; des portes d'or fermaient solidement l'intérieur de la maison. Sur le seuil d'airain, se dressaient des montants d'argent ; le linteau des portes

était d'argent et l'anneau, d'or. Aux deux côtés, des chiens d'or et d'argent, œuvre du savant génie de Vulcain, gardaient la maison du magnanime Alcinoüs. Ils étaient immortels et à jamais exempts de vieillesse. A l'intérieur, de place en place, depuis le seuil jusqu'à l'appartement le plus reculé, des sièges étaient fixés à la muraille. Ils étaient recouverts de fins tissus artistement fabriqués, ouvrage des femmes. C'est là que s'asseyaient les chefs des Phéaciens pour boire et pour manger, car jamais les provisions ne leur faisaient défaut. Sur des piédestaux admirablement construits, des statues d'or, représentant de jeunes hommes, et tenant dans leurs mains des torches allumées, éclairaient pendant la nuit les convives dans l'intérieur du palais.

Il y avait dans les appartements cinquante femmes esclaves. Les unes écrasaient sous la meule le froment doré; les autres tissaient la toile et tournaient les fuseaux. Quoique toutes assises, elles s'agitaient comme les feuilles du haut peuplier. Les tissus de lin semblaient avoir le lustre de l'huile. Autant les Phéaciens dépassent les autres hommes dans l'art de diriger un léger navire sur l'étendue des mers, autant leurs femmes sont habiles à tisser la toile. Minerve les a dotées et du talent de confectionner ces ouvrages merveilleux et d'une profonde intelligence.

Hors de la cour, près des portes, s'étend un grand jardin, de quatre arpents, fermé de toutes parts par une clôture. Là, végètent des arbres grands et vigoureux, des poiriers, des grenadiers, des pommiers aux fruits splendides, des figuiers aux doux fruits, des oliviers verdoyants,

Jamais le fruit n'y dépérit, jamais il n'y manque ni l'hiver ni l'été ; il prospère continuellement. Toujours le souffle du zéphyr fait croître une partie des fruits et mûrir l'autre. La poire vieillit après la poire, la pomme après la pomme, le raisin après le raisin, la figue après la figue. Là fut plantée une vigne féconde dont une partie, exposée au soleil sur un terrain uni, laisse sécher ses grappes ; ailleurs on fait les vendanges ; ailleurs encore on foule les raisins. Sur le devant, il est des grappes qui ne font que fleurir, et d'autres qui commencent à noircir.

Tout au fond du jardin, sont établies des plates-bandes régulières, remplies de toutes sortes de légumes et perpétuellement garnies de fleurs. Deux sources sont à l'intérieur : les eaux de l'une vont se distribuer par tout le jardin ; celles de l'autre, coulant sous le seuil de la cour, longent la haute demeure et désaltèrent les habitants. Tels étaient les dons splendides dont les dieux avaient enrichi la maison d'Alcinoüs.[1]

HOMÈRE, *Odyssée*, chant VII, vers 81 à 132.

QUESTIONS. — Que savez-vous d'Ulysse ?— d'Alcinoüs ?— de Vulcain ?—de Minerve ?—Quelles sont les œuvres attribuées à Homère, et que savez-vous de cet auteur ?—Quels sont les sujets de l'*Iliade* et de l'*Odyssée ?*—Peut-on se faire une idée de la civilisation des temps homériques d'après la description du palais et du jardin d'Alcinoüs ?

1. Cette description montre des hommes vivant dans une abondance un peu grossière, se livrant aux premiers essais de l'art, mais ayant peu de goût et attirés surtout par la richesse, les magnificences, par tout ce qui brille.

Ulysse se dit en grec *Odysseus*.—Homère a chanté dans l'*Odyssée* les voyages et les malheurs d'Ulysse revenant dans sa patrie après la prise de Troie



SAINT VINCENT DE PAUL.

Monsieur Vincent de Paul, aumônier des galères,
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris demeure à l'hôpital
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal.
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille ;
Et l'unique tableau pendu sur la muraille,
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est toujours en course ; il se prodigue
Et revient tous les soirs épuisé de fatigue.
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.
Quand il a visité la mansarde indigente,
Il s'en va demander l'aumône à la Régente.

Il sollicite, il prie, il insiste, emporté
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite.
Pourtant il est malade et vieux ; et son pied boite,
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place.
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom et qui le voit passer
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser
Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve,
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les Visitandines,
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,
Traîne son pied boiteux, d'un air découragé.
Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville.
Certes, on l'a reçu d'une façon civile,
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,
Pour ses enfants trouvés et ses galériens ;
Et plus d'un, poliment, déjà s'en débarrasse.
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : " Je promets,"
Devient en vieillissant plus ladre que jamais.

C'est donc un mauvais jour ; mais enfin le pauvre homme
Revient en se disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, malgré la bruine et le vent ;
Lorsque arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue,
Un garçon, d'environ dix ans ; il le secoue,
L'interroge ; l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.

" Viens ! " dit Vincent, mettant la clef dans la serrure.

Et prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;
Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince,
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du nord,
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.

Alors tout grelottant, et très mal à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise,
Et, devant le tableau pendu contre le mur,
Il pria.
Mais soudain, la Madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles,
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus,
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit l'enfant à saint Vincent de Paule,
Et d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :
" Embrasse-le ; tu l'as bien mérité. "

FRANÇOIS COPPÉE. [1]

QUESTIONS.—A quelle époque parut saint Vincent de Paul ?—Qu'est-ce qu'un aumônier des galères ?—Que veut dire " mœurs populaires" ?—Que savez-vous de Mme de Chantal ?—Pourquoi dit-on : *l'ancien précepteur des enfants de Gondi ?*

Qui était régente à cette époque ?—Nommez les reines de France qui furent régentes du royaume.

Qu'était le Val-de-Grâce ?—Que savez-vous de Mazarin ?—Nommez les principales œuvres de saint Vincent de Paul.

1. FRANÇOIS COPPÉE (1842), auteur de poésies lyriques, dramatiques et intimes; il est le plus parisien, le plus moderne des poètes contemporains. Il a su peindre les *Humbles* et les menus détails de la vie quotidienne ou bourgeoise. Ses grands drames sont: *La guerre de cent ans*, *Madame de Maintenon*, *les Jacobites*, etc. Parmi ses autres ouvrages : *les Poèmes modernes*, *les Humbles*, *des Contes*, etc. M. Coppée n'est pas de ceux qui attaquent la religion de parti pris, mais il ne se fait pas faute de présenter çà et là des images ou des scènes qui choquent le sens chrétien.

A TRAVERS L'IMPOSSIBLE.

L'ASPECT DES MONTAGNES.

C'est fini, plus de plaines ! Nous ne regardons plus au loin, mais en haut. Notre horizon va gagner en hauteur ce qu'il va perdre en étendue. En haut les yeux et les cœurs ! Sursum ! In altissimis !

Nous sommes à 4200 pieds au-dessus du niveau de la mer, et nous ne faisons que franchir la porte ou la brèche, *the gap*, comme l'appellent les Anglais, qui nous ouvre les profondeurs et les élévations des Rocheuses [1].

Voici le mont des *Vents*, qui recèle dans ses flancs, j'imagine, tous les enfants du vieil *Éole.* Les habitants de Calgary se plaignent beaucoup de son voisinage.

Les sommets succèdent aux sommets, toujours plus hardis et plus mouvementés, monstrueux, innombrables. Ils sont devenus multitude, et les plus grands regardent par-dessus la tête des autres, avec une impassibilité qui exclut tout soupçon de curiosité.

Que regardent-ils donc dans leur muette contemplation ? Est-ce le soleil lointain qui passe sur leurs têtes, sans en

---

Montagnes Rocheuses, appelées aussi *monts Chippewa*, chaîne de montagnes qui commence dans le Nouveau-Mexique et se termine à l'ouest de l'embouchure du fleuve Mackenzie ; la plus longue et la plus uniforme chaîne de montagnes du globe.

fondre les neiges et sans y faire pousser un brin d'herbe ? Est-ce, pendant la nuit, les cieux pleins d'étoiles ?—Peut-être ; mais s'ils voient les astres, ils regardent plus haut. Ils contemplent la face lumineuse de Celui que le roi-prophète appelle le *Dieu des Dieux*, Deus Deorum !



Vallée de l'Arc.—Banff.

Comme toutes les grandes choses de la nature, ils célèbrent le Seigneur, aux yeux duquel ils ne sont que des grains de sable, et que l'homme a si bien nommé le *Très-Haut !*

Nous arrivons à *Banff*, [1] qui offre un des sites les plus

1. *Banff* est un poste des montagnes Rocheuses, dans le district d'Alberta, sur la ligne du Pacifique. On y remarque d'étranges formations géologiques, des sources d'eau chaude dont la température s'élève à 105 degrés, le *Bassin* qui déborde d'eau tiède, la *Grotte d'Azur* et le *lac du Diable*, ainsi nommé parce qu'il baigne un sombre donjon de pierre.

pittoresques qu'il y ait dans les Rocheuses, et Dieu sait s'il en est de splendides. Que dire du cadre, qui est plus merveilleux encore que le tableau varié que nous admirons ? Comment décrire ces montagnes qui en forment les moulures, les sculptures, et les ciselures ?

Les unes ressemblent à des palais de glace, et les autres à des châteaux forts avec leurs donjons, leurs créneaux et leurs tourelles.

Celles-ci ont la tête voilée comme les femmes moresques. Celles-là dominent la région des nuages, et lancent leurs têtes resplendissantes dans la limpidité d'un ciel serein.

Quelques-unes ont d'abondantes chevelures d'arbres résineux ; un grand nombre sont chauves. Presque toutes sont inclinées vers l'Est. Lors de leur formation, elles ont évidemment obéi à une force d'impulsion qui les a fait pencher de notre côté. C'est nous qui venons maintenant vers elles.

Je ne puis me défendre d'une vive admiration pour les montagnes, de même que pour les sommités humaines.

Seulement, dans les sommets humains je distingue. Les millionnaires, et même les grands et les puissants me laissent assez froid, s'ils ne sont pas en même temps des esprits cultivés.

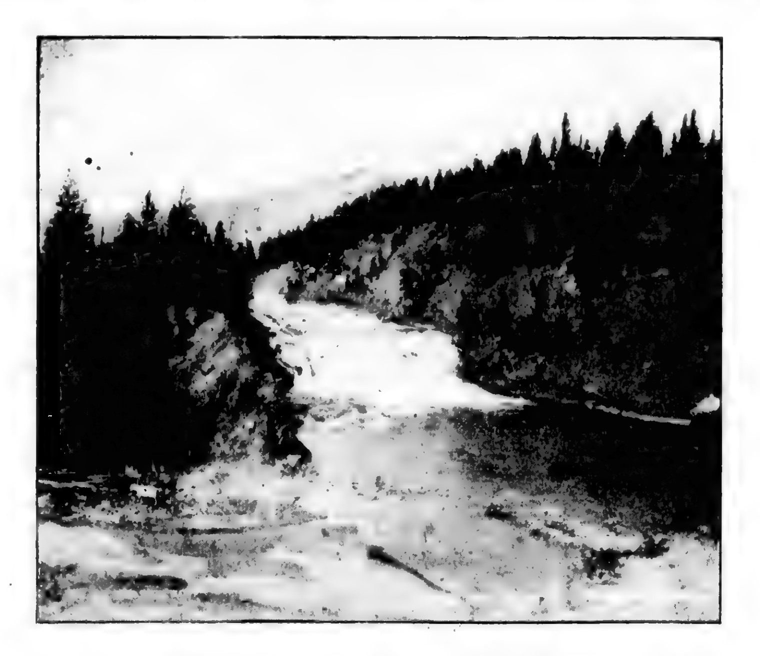
Mais j'admire ceux qui ont gravi les sommets intellectuels de la science, des arts, de la gloire littéraire.

J'admire ceux qui sont parvenus sur les sommets spirituels, la vertu, la perfection, ces Thabors que le ciel illumine. Mais qu'ils sont rares en ce monde !

Il n'y a pas de ces distinctions à faire dans les grandeurs de la nature. Toutes ces cimes vraiment élevées ont une

majesté qui m'impose ; et ce qui me plaît dans les beautés et les hauteurs de la nature, c'est qu'elles prodiguent à tous et tous les jours le déploiement de leurs merveilles.

Il y a ici des glaciers, des cimes majestueuses, des forêts, des lacs, des rivières, des grottes, des cascades, des torrents, des ravins, des feuillages verts, des fleurs



Les chutes de la rivière de l'Arc.—Banff.

épanouies, et toutes ces choses étalent leurs beautés pour tout le monde ; celles qui ont des voix chantent, murmurent, donnent des concerts vraiment populaires, et les autres font écho. Il en est qui poussent des acclamations pour le premier venu, fût-il un simple conseiller municipal.



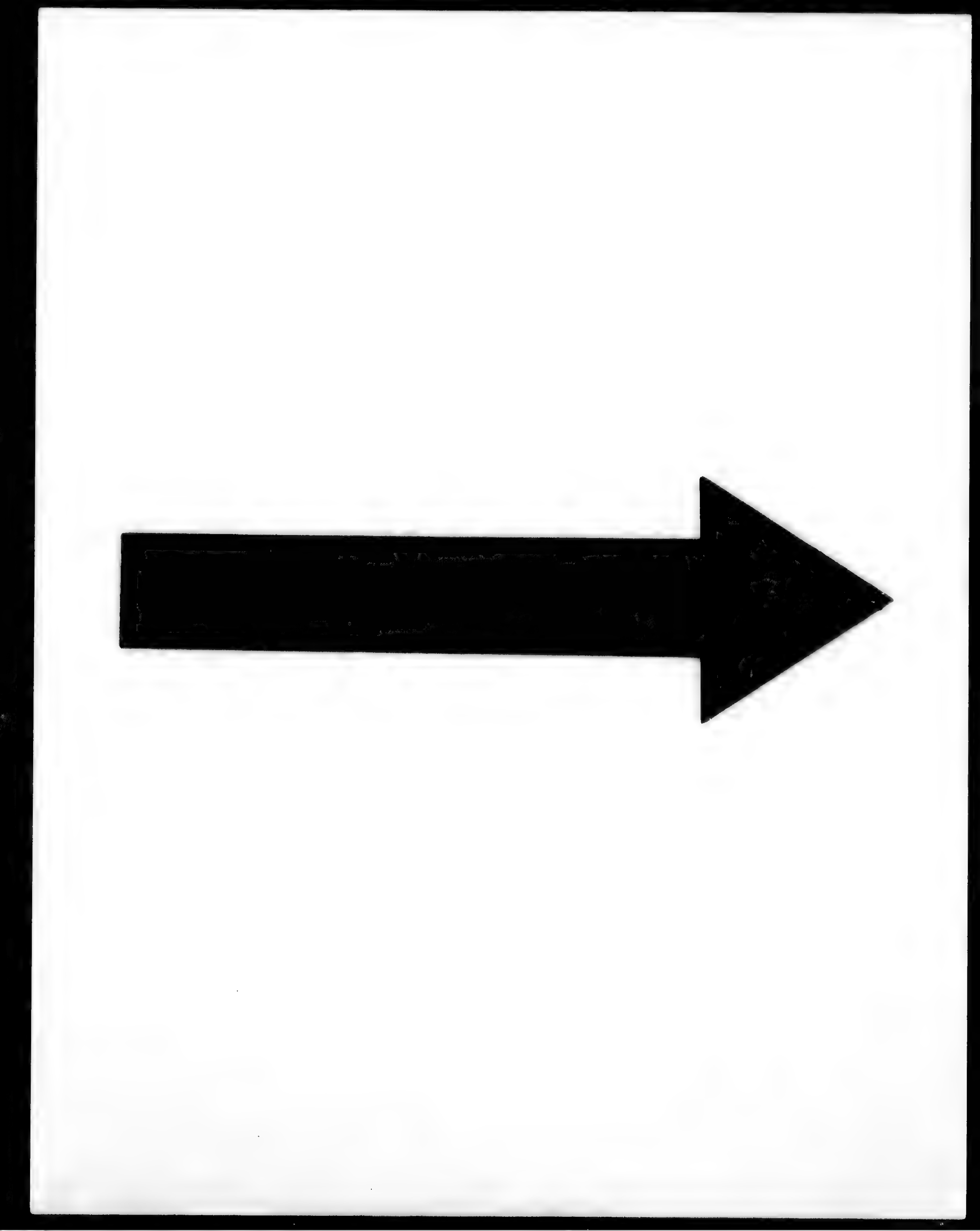
Oh ! qu'elle est belle la nature quand on voit Dieu au delà, comme à travers un voile ! C'est un poème immense et sublime ; et ce n'est pas une fiction, c'est la plus admirable des réalités. Mais pour animer cette réalité il faut une âme, et cette âme n'est autre que Dieu.

Les poètes qui ont cherché cette âme sont ceux qui ont le mieux compris la nature et qui l'ont plus admirablement chantée. Les plus belles inspirations de Chateaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo, de Laprade, sont nées de cette source pure.

Le naturalisme vrai est là, et nul n'a surpassé le prophète-roi en ce genre. Ceux qui croient avoir inventé le naturalisme sont d'orgueilleux ignorants. David, et même Job, sont d'admirables poètes naturalistes, à leur manière,—qui est la bonne.

Les naturalistes du jour en Europe sont incontestablement de remarquables talents ; mais en refusant de voir Dieu dans la nature, ils la dépouillent de son plus grand charme. Ils l'analysent et la dissèquent avec une rare habileté, mais la vie qu'ils lui communiquent dans leurs œuvres n'a d'autre source que les sens, et la nature qu'ils nous peignent est toute sensualité, comme eux-mêmes.

QUESTIONS.—Décrivez les montagnes Rocheuses. Indiquez-en les pics les plus remarquables.—Qu'est-ce qu'une plaine ?—Qu'est-ce qu'Éole ?—Où est Calgary ?—Quelles sont les divisions actuelles du Nord-Ouest ?—Définissez *cime*, *glacier*, *grotte*, *cascade*, *ravin*.



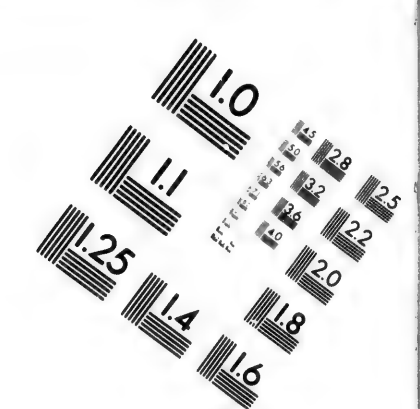
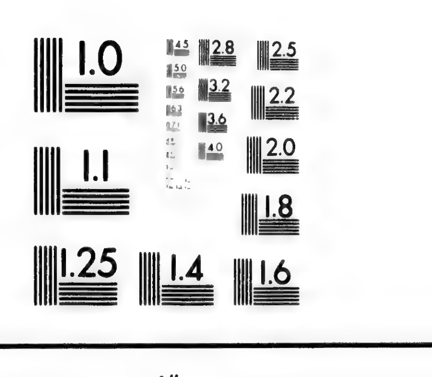
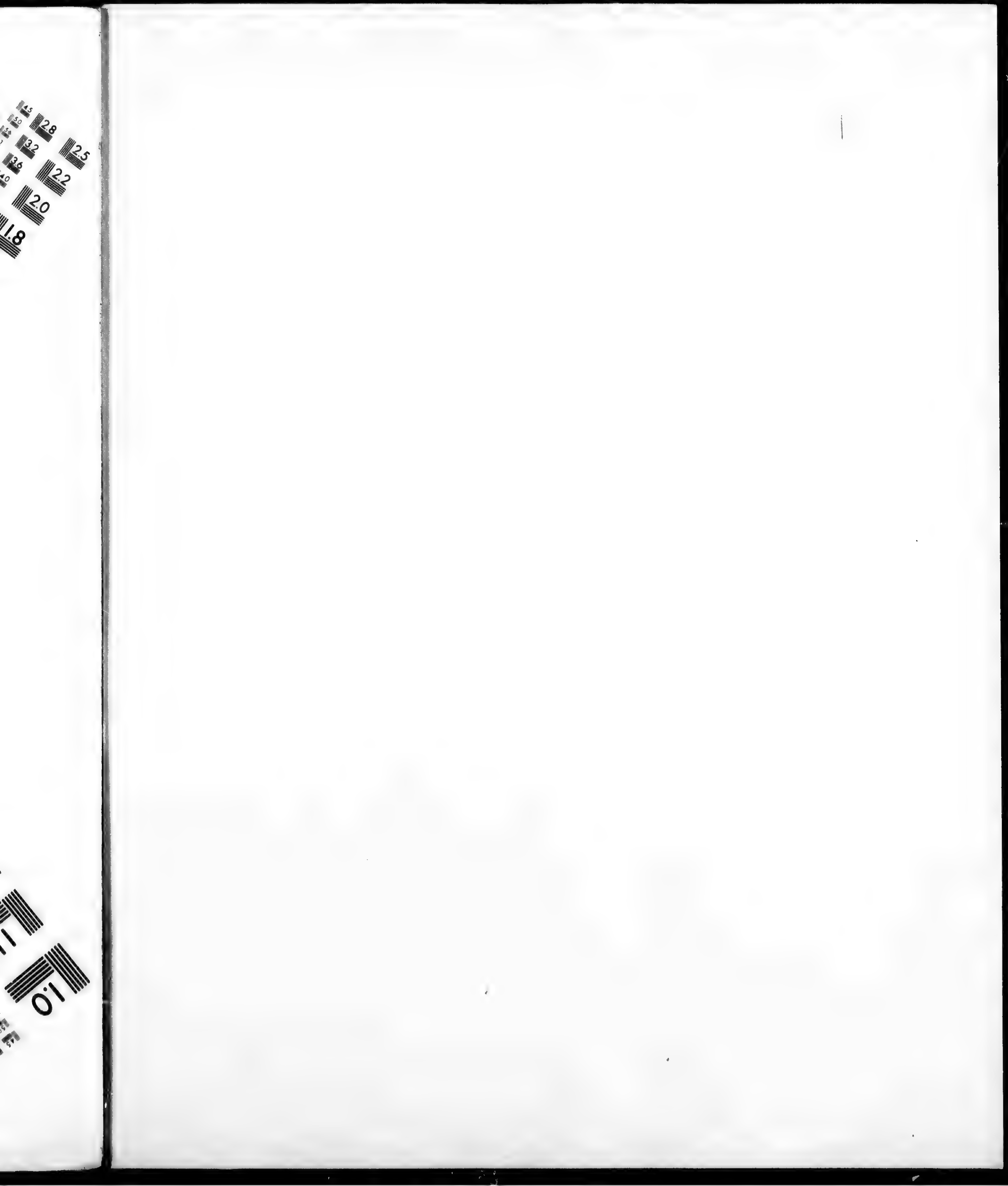


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



LE CHEVAL-QUI-RUE.

Nous atteignons la hauteur des terres; quelques petits lacs se montrent, et semblent indécis de savoir s'ils s'écouleront du côté est ou du côté ouest.



La passe du Cheval-qui-rue.—(Kicking-Horse.)

Mais voici qu'un petit torrent, profondément enfoncé et resserré entre les rochers, s'élance devant nous vers l'occident. Il est évident qu'il souffre d'être emprisonné au milieu de ces donjons qui l'écrasent, car il dégringole en cascades et va se précipiter au galop au fond d'un ravin



boisé. C'est le *Cheval-qui-rue (Kicking-Horse)*, et jamais rivière ne fut mieux nommée.

Des pics immenses défilent à gauche. L'un d'eux, isolé, en basalte rougeâtre, ressemble à un dôme gothique, celui de Burgos, qui est moins élancé, mais plus imposant que celui de Cologne.

A Field, nous admirons le mont *Stephen*, qui a reçu son nom de sir Geoge Stephen et qui l'a redonné à lord *Mount-Stephen.* Auprès se dressent quatre ou cinq autres sommets, également remarquables, qui doivent être ses associés; car ils ressemblent fort à des millionnaires.

L'un d'eux me paraît absorbé par des calculs très compliqués et fronce les sourcils; mais le haut du front est serein, et en pleine lumière. Il doit se nommer Van Horne.

Tantôt les monts se rapprochent et tantôt ils s'éloignent; mais, loin de s'abaisser, on dirait qu'ils grandissent encore. Évidemment, l'humilité est chez eux une vertu inconnue. Dame! ils ont joliment raison d'être orgueilleux. Il ne manque pas d'hommes qui le sont autant qu'eux, et qui ne sont pas si haut placés!

Avec ça qu'ils paraissent avoir beaucoup travaillé du cerveau; car ils ont la tête chauve, comme certains faux jeunes gens que je connais, et qui n'ont pas perdu leurs cheveux dans les veilles scientifiques.

Plusieurs sont très maigres et même décharnés. En voici un qui est un vrai squelette, mais le squelette d'un géant. Je dirais qu'il a grandi à l'ombre, si quelque autre avait pu lui porter ombrage.

Ce qui étonne tous les voyageurs, c'est que nous puissions circuler, avec une facilité relative, au milieu de ces *Pélions* et de ces *Ossas*. Ce dernier nom conviendrait à beaucoup d'entre eux qui sont de véritables épines dorsales desséchées.



Mont Stephen et le pic Cathédrale.

J'ai dit *facilité relative;* car les difficultés sont innombrables et souvent très grandes.

Le *Cheval-qui-rue* est un guide fort incommode, et il nous cause bien des tribulations avec ses incartades et ses détours! Que d'arcs, de demi-cercles, de circonvolutions il nous impose! Mais il faut bien le suivre, puisque lui seul

peut nous indiquer la route au milieu de ce labyrinthe de montagnes, de ravins et de gorges traîtresses.

Nous faisons à sa suite une course vertigineuse. De mon siège, je vois presque constamment la locomotive tantôt à gauche, tantôt à droite, et notre train glisse comme un serpent colossal, au pied des grands monts, sur le bord des abîmes, sous les rocs qui surplombent, en se repliant sur lui-même et en allongeant sa tête en feu, comme un monstre qui cherche sa voie.

Si le serpent de mer est un mythe, le grand serpent des *montagnes Rocheuses* n'en est pas un. Il existe, et tous ceux qui vont à la Colombie Britannique le voient passer deux fois par jour, vomissant le feu et la fumée, sifflant et mugissant, allongeant ses anneaux le long des flancs du *Cheval-qui-rue*, et s'ouvrant un chemin tortueux et fantastique au travers des plus gigantesques obstacles que la nature ait pu jeter sur le passage des êtres vivants.

QUESTIONS. — Décrivez le parcours du Pacifique canadien depuis Manitoba jusqu'à Victoria.—Quelles sont les principales routes à travers les montagnes Rocheuses?—Qu'est-ce qu'un pic? —Expliquez la comparaison qui se trouve dans le troisième alinéa.—Pourquoi faire allusion à *Pélion* et à *Ossa?*—Qu'est-ce qu'un mythe?—Qu'est-ce que l'auteur veut dire par " serpent des montagnes Rocheuses"?

LA CHAINE DES SELKIRK.

Lorsque, en arrivant à *Golden*, nous voyons l'horizon s'élargir, nous croyons tout naturellement que nous en avons fini avec les montagnes. Mais cette illusion ne dure pas longtemps ; car nous voyons se dresser bientôt devant nous la formidable chaîne des Selkirk. Celles qu'on nomme proprement les Rocheuses sont franchies ; mais les Selkirk sont bien plus redoutables ; et parce qu'on ne les a pas appelées Rocheuses, n'allez pas vous imaginer qu'elles sont en cire et que le soleil va les fondre.

Et, tenez, voyez la rivière Colombie. Elle voudrait se rendre à l'océan Pacifique en traversant l'État de Washington. Elle est pressée naturellement, et elle ne demanderait pas mieux que d'abréger sa route ; car elle a plus de 800 milles à parcourir, à partir de Golden. Eh ! bien, elle s'en va au nord, et allonge son chemin d'environ 150 milles.

Pourquoi cela ? Parce qu'elle n'a pas pu trouver une issue pour franchir les *Selkirk*.

Et pendant qu'elle va promener ses ennuis au milieu des cimes tourmentées du Nord, nous allons percer la chaîne des Selkirk, et nous la retrouverons à *Revelstoke*. Seulement, en suivant une ligne plus courte, nous ferons en six heures le trajet qu'elle fera en six jours.

Mais cette voie plus courte, où la trouverons-nous ?

Les montagnes ne sont pas comme les hommes. De loin, beaucoup d'hommes paraissent grands, mais quand vous les voyez de près, ils sont petits. Pour les montagnes,

c'est le contraire: vues de loin, elles ne semblent pas énormes, mais plus vous en approchez plus elles grandissent et deviennent inaccessibles.



Piliers naturels.—Rivière Columbia, C. B.

A travers les hommes on peut toujours se frayer un passage, et si vous savez vous rendre aimable, ils s'écarteront volontiers pour vous laisser passer. Mais les montagnes sont immuables.

Dans notre siècle, on n'admire que le mouvement, le changement, l'évolution. L'on méprise ce qui est immuable, et c'est avec un air de dédain qu'on dit de quelqu'un : il est immuable comme une borne !

Il ne faut pourtant pas trop s'extasier devant ce qui remue et marche. L'immutabilité doit avoir du bon puisque Dieu la possède.

Et même en ce monde, il y a des choses immuables qui sont bien commodes. Un port de mer, un phare sur un écueil sont bien précieux dans les jours de tempête. Et quelle est l'utilité de l'ancre ? C'est de rendre immuable une habitation très mobile. La boussole est aussi une immutabilité au milieu du mouvement. Et si les bornes étaient mobiles, que deviendrait le droit de propriété ?

Tous ces bons côtés des choses immuables n'ont pas dû être bien appréciés par les ingénieurs du Pacifique canadien quand ils se sont trouvés en face des Selkirk. Ce qui complique encore le problème, c'est que, à mesure que nous avançons, en côtoyant la rivière Colombie, les Rocheuses et les Selkirk se rapprochent, et resserrent tellement la rivière qu'elle devient un torrent bouillonnant, rapide, profond et tortueux.

La voie ferrée devient également tortueuse, et s'accroche comme elle peut aux flancs des roches escarpées, suivant toujours la Colombie qui paraît la seule porte ouverte à l'horizon.

Soudain notre locomotive tourne brusquement à gauche, et s'enfonce dans un véritable tunnel, creusé dans le roc par la petite rivière du Castor. O le bon castor ! Il n'y avait que lui capable d'un pareil travail et il est venu au secours des ingénieurs.

Audacieusement, et sans craindre les rochers qui menacent nos têtes, ni le torrent impétueux qui gronde sous nos pieds, nous nous élançons sur ses traces. Mais les états violents, dans la nature comme chez l'homme, ne durent jamais très longtemps ; et bientôt l'étroit tunnel s'élargit en ravin, et le ravin devient une vallée très profonde entre des montagnes très hautes et richement boisées.

Sapins et épinettes, cèdres et pins prennent ici des tailles colossales, et s'échelonnent les uns au-dessus des autres de manière à former des pyramides gothiques merveilleuses. Mais ils ont beau faire, ils n'atteignent pas les plus hauts sommets.

Ces grands monts enveloppés de végétation à la base et dénudés à la cime me semblent une image de la vie humaine, qui à la fin se dépouille des floraisons que l'espérance, l'amour et les rêves avaient fait naître.

La vie naturelle cesse dans les hauteurs, et non seulement les herbes y meurent ou n'y peuvent croître, mais l'homme lui-même y perd l'équilibre. Le sang lui monte à la tête, il a le vertige, et s'il poursuit son ascension, il tombe et meurt.

Mais il en est tout autrement dans la vie surnaturelle. Plus l'âme s'élève, moins elle ressent les influences terrestres, et plus elle se vivifie.

La neige immaculée qui couronne les cimes est l'emblème de la pureté de ceux qui ont atteint les hauteurs de la vie spirituelle. Vainement les végétations terrestres, les passions, les convoitises, toutes les productions de la nature mauvaise s'échelonnent autour de ces hauteurs et tentent de les gravir. Elles n'arrivent pas au sommet.

La voie monte sensiblement, cent seize pieds au mille, et notre course se ralentit.

QUESTIONS.—Décrivez la chaîne des Selkirk, — la rivière Colombie.—Citez quelques comparaisons et allusions qui vous ont frappé.—Définissez *évolution*, *immutabilité*, *ingénieur*, *locomotive*, *gothique*.

LE GRAND GLACIER.

Nous sommes arrivés au sommet des Selkirk ; ici se trouve la passe célèbre nommée *Rogers' Pass*, d'après le nom de l'ingénieur qui l'a découverte, et la passe étroite et profonde s'engouffre entre deux pics altiers, d'une majesté qui épouvante.

L'un se nomme *Macdonald* (d'après sir John) et l'autre *Hermite*. *Macdonald* est plus grand, et n'a qu'une seule flèche gothique, parce qu'il n'y a eu qu'un seul sir John peut-être. L'*Hermite* a plusieurs flèches parce qu'il y a plusieurs hermites en ce monde.

Ils se regardent l'un l'autre et se touchent presque ; mais on ne saurait dire s'ils se querellent ou se font des amitiés. Ce qui est sûr, c'est qu'ils forment contraste ; et comme contraste ces deux noms sont bien trouvés, car il n'y avait rien de moins hermite que sir John, et il n'y a personne qui soit moins sir John qu'un hermite.

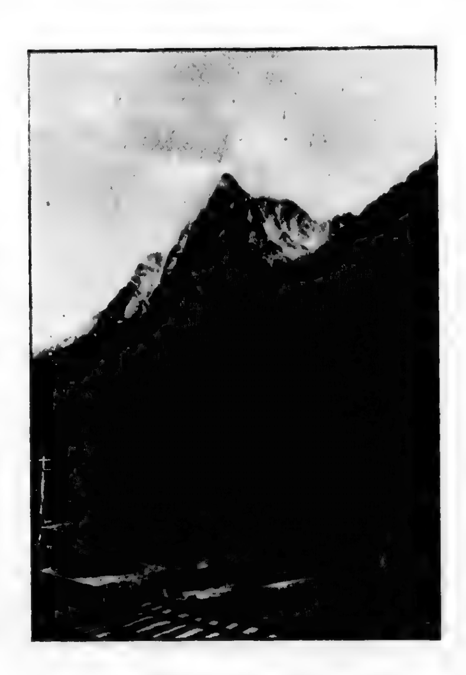
Auprès d'eux se dresse un autre colosse qui n'a pas moins de prétention à l'élévation et à la majesté ; et croyant qu'on ne pouvait pas lui refuser le *sirage*, on l'a nommé *sir Donald*.

Mais ce n'était pas tout pour les ingénieurs de trouver ici un passage. Ce n'était pas tout d'édifier des constructions énormes pour empêcher les voyageurs d'être lapidés par le couple Macdonald-Hermite.

Le défilé périlleux une fois franchi, il fallait faire connexion avec la voie ferrée venant de l'Ouest. Car

dans cette construction gigantesque qui employait des milliers de travailleurs, les uns faisaient l'ascension des Selkirk en partant de l'Ouest et les autres en venant de l'Est.

Or, quand ils arrivèrent au point de jonction, ils découvrirent que la ligne venant de l'Ouest était à quelques cents pieds plus bas que la ligne venant de l'Est, et ce fut un problème difficile de savoir comment on effectuerait le raccordement entre les deux tronçons.



Mont Carrol.—Passe Rogers.

Il n'y avait pas ici un nœud gordien à trancher, — ce qui est toujours facile avec de l'audace. — Il y avait plutôt un nœud gordien à faire, et l'énorme différence de niveau entre les deux lignes était un grand obstacle.

C'est au delà du grand Glacier que le nœud fut fait. Il forme une boucle parfaite, et la ligne de l'Est, en cet endroit, se replie deux fois sur elle-même pour descendre au niveau de la ligne de l'Ouest.

Mais voici le chalet du grand Glacier : allons dîner.

Ah ! qu'il fut gai ce dîner ! Et que nous avons donc ri en dégustant le menu de ce charmant petit hôtel !

Au dehors, il neigeait, quoique nous fussions au premier juin ; mais à l'intérieur, il faisait chaud, et la table était couverte de fleurs et de fruits des climats tropicaux.



Mont Sir Donald et le Glacier.

En mangeant des oranges au nez du grand Glacier, et par ce temps de neige, je me rappelai un *fait divers* raconté quelque part par Aurélien Scholl.

Il se trouvait à Nice, ou à Cannes, ou à Monte-Carlo, dans les premiers jours du mois de janvier ; et, après son dîner, il fut invité par le gérant de l'hôtel à écrire quelques mots dans un grand registre d'autographes.



Il s'y prêta volontiers et ouvrit le registre. La dernière entrée était le quatrain suivant, daté de la veille :

> Écrit le cinq janvier,
> En mangeant une orange,
> A l'ombre d'un palmier,
> Étrange, étrange, étrange !

Scholl prit la plume et écrivit à la suite :

> Écrit le six janvier,
> En mangeant un palmier,
> A l'ombre d'une orange,
> De plus en plus étrange !

Je racontai cette histoire aux convives de notre table, et comme elle les amusait beaucoup, je rééditai les deux quatrains en substituant le Glacier au palmier, de sorte que le second se serait lu comme suit :

> Écrit ce juin premier,
> En mangeant le Glacier,
> A l'ombre d'une orange,
> De plus en plus étrange !

Cette histoire fut la première de toute une série que le lieutenant-gouverneur, mis en verve, nous raconta — et qui se composait de choses de plus en plus étranges.

Le grand Glacier éclipse en grandeur tous les glaciers de la Suisse. On calcule qu'il a une superficie de quarante milles environ ! Quant à sa profondeur, elle est inconnue, mais la conformation des montagnes voisines fait présumer qu'elle doit avoir bien au delà de mille pieds ! A partir du grand Glacier nous descendons rapidement la pente des

Selkirk, au milieu des courbes du nœud gordien, et nous nous aventurons dans l'inconnu à la suite de la capricieuse rivière Illecilliwaët. Mais nous nous en défions, et comme elle menace de rentrer sous terre, nous nous contentons de la regarder de haut.

QUESTIONS. — Nommez quelques pics remarquables des Selkirk.—Expliquez l'allusion qui se trouve dans le huitième alinéa.—Où se trouvent Nice, Cannes, Monte-Carlo ?

LE FLEUVE FRASER.

Nous longeons les rives tourmentées du fleuve Fraser. Oh ! qu'il est pittoresque et beau, avec ses deux corniches de rochers dont l'une porte le chemin de fer, et l'autre un chemin de voitures !

Ce fleuve—qui est une des richesses de la Colombie,—n'a pas l'azur de la Méditerranée, ni la limpidité du lac Supérieur, ni le vert sombre du Saint-Laurent ; il est jaunâtre et terne.

Il ne mire pas la tente blanche du sauvage, ni l'immense tente bleue du ciel, ni les hauts promontoires qui l'encadrent, ni les cimes neigeuses qui l'alimentent pendant les chaleurs de l'été. On dirait que n'ayant traversé que des solitudes inhabitées, il n'a pu emprunter à la civilisation son vernis et son éclat. Il est sauvage, voilé, opaque et sale.

Mais il n'est pas un mondain, il n'est pas non plus un paresseux. Il ne cherche pas à briller, quoiqu'il charrie de l'or, mais à être utile. Il n'est pas seulement une voie de communication et de transport ; il est surtout un vivier, et le plus riche de tous les viviers.



Gorge du Fraser.—Tunnels au-dessus de Spuzzum.

Si ses flots ne sont pas nets, clairs, brillants, c'est qu'ils contiennent des myriades d'êtres vivants. Si, même en temps calme, il n'a pas le poli d'une glace de Venise, c'est qu'il fourmille de poissons énormes qui le troublent, l'agitent et rident sa face.

Aussi quand ses riverains ont faim, ils n'ont qu'à y jeter une ligne, et les saumons s'empressent de venir

alimenter leur table ; et quand c'est une foule qu'il faut nourrir, il lui livre quelqu'un de ses gigantesques esturgeons.

Et puis, ne l'oublions pas, c'est lui qui a ouvert la voie à notre Pacifique, dans la seconde moitié de la chaîne des



Gorge du Fraser près de North Bend.

Selkirk. Sans doute, le chemin qu'il a tracé est un peu difficile et tortueux, mais c'est tout de même un grand point d'avoir supprimé l'impossible en perçant ces amoncellements désordonnés de rocs inaccessibles.

Il y a sur les rivages une multitude d'appentis en perches où les pêcheurs indiens font sécher le saumon.

La voie longe toujours le fleuve qu'elle a quelque peine à dépasser, et qui va nous conduire jusqu'à l'océan Pacifique.

L'air est tiède et embaumé, et des bouquets énormes de roses sauvages émaillent la végétation luxuriante qui borde le chemin.

A.-B. ROUTHIER, *De Québec à Victoria.*

QUESTIONS.—Décrivez le fleuve Fraser.—A quoi le Fraser est-il comparé?—Qu'est-ce qu'un vivier?—Définissez *myriade*, *gorge*, *tunnel*.—A quel genre appartiennent les sujets des différentes lectures " A travers l'impossible ? "

LE SOULIER DE CORNEILLE.

Par une rue étroite, au cœur du vieux Paris,
Au milieu des passants, du tumulte et des cris,
La tête dans le ciel et le pied dans la fange,
Cheminait à pas lent une figure étrange :
C'était un grand vieillard sévèrement drapé,
Noble et sainte misère, en son manteau rapé.
Son œil d'aigle, son front argenté vers les tempes,
Rappelaient les fiertés des plus mâles estampes,
Et l'on eût dit, à voir ce masque souverain,
Une médaille antique à frapper en airain.

Le vieillard s'arrêta dans une pauvre échoppe ;
Le Roi-Soleil alors illuminait l'Europe,
Et les peuples baissaient leurs regards éblouis
Devant cet Apollon qui s'appelait Louis.
A le chanter Boileau passait ses doctes veilles,
Pour le loger, Mansard entassait ses merveilles ;

Cependant, en un bouge, auprès d'un savetier,
Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier !
Louis, ce vil détail, que le bon goût dédaigne,
Ce soulier recousu me gâte tout ton règne.

A ton siècle en perruque et de luxe amoureux,
Je ne pardonne pas Corneille malheureux.
Ton dais fleurdelisé cache mal cette échoppe ;
De la pourpre où ton faste à grands plis s'enveloppe,
Je voudrais prendre un peu pour Corneille vieilli,
S'éteignant pauvre et seul dans l'ombre et dans l'oubli.
Sur le rayonnement de toute ton histoire,
Sur l'or de ton soleil, c'est une tache noire,
O roi, d'avoir laissé, toi qu'ils ont peint si beau,
Corneille sans souliers, Molière sans tombeau !

THÉOPHILE GAUTIER. [1]

REVUE DE LA LECTURE.

Par une rue étroite : quelle rue ?—Que veut dire : *la tête dans le ciel ?—Cheminait une figure étrange :* une figure chemine-t-elle ?—*Son front argenté vers les tempes :* que fait entendre cette périphrase ?—Qu'est-ce qu'une *estampe ?*—Pourquoi en *airain ?*—Qu'est-ce qu'une échoppe?—Pourquoi Louis XIV est-il appelé le *Roi-Soleil ?—Devant cet Apollon :* pourquoi ce nom ?—Comment Louis XIV récompensa-t-il Boileau ?—Quelle espèce de merveilles entassait Mansard ?—*Ce soulier me gâte tout ton règne :* que signifie *me ?*—Le luxe ne fut-il pas pour Louis XIV un moyen politique?—Qu'est-ce qu'un dais de roi ?—*Et Molière sans tombeau :* pourquoi ?

---

1. THÉOPHILE GAUTIER, *Tarbes*, 1811 ; *Neuilly-sur-Seine*, 1872. Critique d'art et de théâtre, auteur des *Émaux et Camées*, a laissé des bijoux poétiques dont on ne saurait trop louer l'exécution fine et brillante.

L'ANGLETERRE.

1837 - 1897

Il serait du plus haut intérêt de jeter un coup d'œil sur les événements qui se sont passés, depuis 1837, dans cet empire qui est, comme l'empire de Charles-Quint, " si vaste, que jamais le soleil ne s'y couche." Que de progrès réalisés ! Quel prodigieux développement a pris l'Angleterre, sous la houlette de cette reine, qui n'a pas été un mannequin sur le trône ! Il n'est pas un des rois actuels qu'elle n'ait éclipsé. On n'est pas loin de croire que les peuples n'en seraient que mieux gouvernés, s'ils échangeaient leurs rois pour des reines.

En 1837, la population du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande était de 26 millions d'habitants.

Elle s'élève actuellement à quarante millions. Mais qu'est cela comparé à l'expansion coloniale ? [1]

Depuis 1837, l'Angleterre a accru son empire indien de 275,000 milles carrés. Dans l'Afrique méridionale, l'Angleterre, qui occupait 100,000 milles carrés en 1837, en possède maintenant 300,000. Les contrées administrées par la Compagnie du Niger et celle de l'Afrique orientale, comprennent une étendue égale à la moitié de la Russie

---

1. Si tous les sujets de la reine se formaient en procession pour venir défiler devant elle, et si elle restait assise pour recevoir leurs hommages, en supposant que chacun ne prît que six secondes, quel temps ne faudrait-il pas à cette procession pour défiler! Il faudrait que la reine restât pour cela quatre-vingts ans assise sur son trône jour et nuit.

d'Europe. Ne parlons que pour mémoire, de Chypre occupée, de l'Égypte administrée, du Soudan, dont la conquête est commencée.

Mais tous ces pays de protectorat sont moins étendus et possèdent moins de ressources que les colonies de l'Amérique du Nord et celles de l'Australie qui, ensemble, couvrent une superfice de 6,500,000 milles carrés.

Notons seulement que le Canada, par la réunion de ses provinces autrefois séparées, est passé de 1 million d'habitants en 1837, à 5 millions en 1897. Quant aux colonies australiennes, elles avaient 2,050 habitants de race blanche en 1837 ; elles en ont maintenant 5 millions.

L'étendue totale de l'empire britannique est aujourd'hui de 10 millions de milles carrés, et sa population s'élève à 350 millions d'habitants, soit un quart de celle du globe. Seul l'empire russe est aussi vaste. Seul l'empire chinois est aussi peuplé.

Cependant l'ambition des hommes d'État anglais n'est pas encore satisfaite. Ils espèrent achever, avant la fin du siècle, la fondation d'un empire anglo-africain s'étendant, sans solution de continuité, d'Alexandrie au Cap, des bouches du Nil à la pointe sud du continent noir.

" Nous créerons,—disait lord Salisbury, répondant ces jours derniers au toast porté aux Parlements de l'Angleterre et des colonies,—nous créerons un empire tel qu'il n'a pas encore été donné au monde d'en voir."

Ce programme est en voie d'exécution, et sera certainement mené à bonne fin. Alors, l'Angleterre sera probablement arrivée à son apogée, et n'aura plus qu'à achever l'œuvre commencée de son retour à la foi catholique.

Nous avons dit plus haut que la reine Victoria n'est pas un mannequin sur le trône, ce qui lui serait pourtant plus permis qu'aux rois, empereurs et présidents, qui ne sont guère autre chose. Il est bien des questions de politique extérieure, même intérieure, où elle donne encore tous les jours le branle et l'impulsion décisive. Pas une dépêche importante ne part du Foreign Office sans avoir été soumise à son contrôle et revêtue de son visa.

Si vous voulez vous faire une idée de l'influence possédée et exercée sans bruit, du fond de son cabinet de Balmoral, ou du salon de Windsor ou d'Osborne, par cette femme d'apparence plutôt bourgeoise, rappelez-vous qu'elle peut dire : "Mon fils régnera un jour sur le Royaume-Uni ; mon petit-fils est empereur d'Allemagne ; une de mes petites-filles est impératrice de toutes les Russies ; j'ai un fils qui règne sur le modeste duché de Saxe-Cobourg-Gotha ; une de mes filles fut impératrice d'Allemagne ; un de mes petits-fils est grand-duc de Hesse ; j'ai des petites-filles qui régneront sur la Roumanie et la Grèce ; le roi de Belgique et le roi de Portugal sont mes cousins ; toute l'Allemagne est pleine de mes rejetons, de leurs alliés et, en dehors des dynasties catholiques d'Autriche-Hongrie, d'Italie, d'Espagne et des Bourbons de France, il n'est pas une maison royale en ce bas monde qui ne lève les yeux vers moi comme vers la vénérable grand'mère et la source de ce flot intarissable de Majestés et d'Altesses."

Au XVIIe siècle, Louis XIV pouvait en dire autant : tous les trônes d'Europe étaient occupés par des Bourbons.

C'est peut-être le plus grand trait de ressemblance entre le règne de Victoria Ire et celui de Louis XIV.

Puisse la franc-maçonnerie, que l'Angleterre réchauffe à son foyer, ne pas faire sauter les membres de cette famille royale, comme elle a fait sauter les Bourbons !

*
* *

Si la reine Victoria peut encore rester sur le trône douze ans et cent neuf jours, son règne aura un second trait de ressemblance avec celui de Louis XIV, qui a été le maître des destinées de la France pendant 72 ans et 109 jours.

A part cela, il n'y a guère de points de ressemblance à établir entre les deux souverains. On dira toujours : " le siècle de Louis XIV," mais on ne dira jamais : " le siècle de Victoria. " Le premier était un monarque absolu, personnifiant l'État, comme il l'avait fait comprendre, dès le début, en disant : " L'État c'est moi." Celle-ci n'est que la souveraine d'une monarchie constitutionnelle. Elle règne, mais elle ne gouverne pas dans toute la plénitude du terme.

Après avoir élevé la France à un haut degré de gloire et de prospérité, la médaille changea de face, et Louis XIV laissa le plus beau pays du monde, humilié et appauvri, lorsque Dieu le rappela à lui. L'étoile de la reine Victoria, au contraire, ne semble pas devoir pâlir. Plus heureuse que Louis XIV, elle laissera probablement le pays sur lequel elle aura si longtemps régné, puissant et prospère, comme il ne l'a jamais été auparavant. Quelles sont donc les principales causes de cette prospérité ?

On peut les résumer comme suit : l'Angleterre est protestante, mais elle n'est pas athée. Rien ne le prouve mieux que les fêtes qui viennent d'avoir lieu. Comment ont-elles été inaugurées ? Par une cérémonie religieuse ; et la procla-

mation de la reine Victoria ne contenait que deux phrases très courtes, dont celle-ci : "Que Dieu protège mon peuple bien-aimé ! "

L'Angleterre a conservé sa constitution séculaire, et si elle fomente trop souvent les révolutions en pays étrangers, elle a bien soin de s'en garder chez elle.

De plus, l'Anglais est au plus haut point l'homme de l'autorité et de la liberté. Le père de famille est roi chez lui, ses enfants obéissent avec respect et s'efforcent de se créer une situation, par leurs efforts personnels, dans l'agriculture, le commerce et l'industrie.

Enfin, le peuple anglais est profondément religieux. Il fut brusquement séparé de l'Église catholique, au XVI[e] siècle, par le roi impie Henri VIII ; mais il a conservé des habitudes chrétiennes, et l'on dit avec raison de lui que c'est le peuple qui a le mieux conservé sinon la foi, du moins les institutions catholiques. Voilà pourquoi Dieu bénit cette nation.

Comme l'empire romain, l'empire britannique, par ses immenses conquêtes sur tous les continents, prépare les voies au règne du Christ sur les nations païennes et infidèles en particulier. Il sert d'instrument aux desseins de Dieu, qui s'accompliront au temps marqué. C'est ainsi que le peuple anglais méritera peut-être son retour en bloc à la foi catholique, qu'il a apostasiée il y a trois siècles. Sa conversion est d'autant plus sûre, qu'il est infiniment moins coupable que le roi débauché qui l'a jeté dans l'hérésie. Puisse ce vœu de tous les catholiques se réaliser bientôt !

Semaine religieuse de Québec.

QUESTIONS.—Où est située l'Angleterre?—Qu'était Charles-Quint, et quelles étaient les limites de son empire?—A qui la reine est-elle comparée dans le premier alinéa?—Qu'est-ce qu'un mannequin?—*Eclipsé* est-il employé au propre ou au figuré?—Quels sont les États gouvernés aujourd'hui par des rois?—Que veut dire *l'expansion coloniale?*—Quelle est la population du globe?—Qu'est-ce qu'un toast?—Définissez *apogée,—contrôle,—visa.*—Qu'est-ce que Balmoral, Windsor, Osborne?—Nommez les membres de la famille royale désignés dans le sujet.—Justifiez cette expression: "*flot intarissable de Majestés et d'Altesses.*"—Nommez les Bourbons qui occupaient les trônes d'Europe au XVII[e] siècle.—Qu'est-ce que la franc-maçonnerie?—Expliquez ces expressions "*la médaille change de face.*"—"*Son étoile ne semble pas pâlir.*"—Définissez *protestant,—athée,—hérétique.*

CHANT DE MORT D'UN HURON.

LÉGENDE CANADIENNE.

Sur la grande montagne aux ombres solitaires,
Un jour il avait fui, comme fuit le chasseur ;
Son œil était de feu, comme l'œil de ses pères ;
Mais son orbe roulait avec plus de fureur !

Où guide-t-il ses pas? quelle rage l'anime?
Le bronze de son front paraît étinceler !
Est-ce un sombre guerrier, ou bien une victime
Qu'aux mânes de son frère il brûle d'immoler?

Il est là près du chêne : une hache sanglante
Soutient ses larges bras l'un dans l'autre enlacés ;
On dit qu'il se calma, que sa lèvre tremblante
Laissa même échapper ces mots qu'il a tracés :

" Chêne de la grande colline,
Arbre chéri de mes aïeux,
Écoute ! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
Je suis venu te faire mes adieux !

" Ils m'avaient dit : tes pieds ont perdu leur vitesse,
A quoi peuvent-ils te servir ?
Ta hache est là qui pleure et maudit ta vieillesse :
Elle sent que tu vas mourir !

" Pourtant je te l'apporte : à mon heure dernière
C'est le seul don que je puisse t'offrir !
Je te la donne, à toi, mais fais que sa paupière
Ne m'aperçoive point mourir !

" Si tu vois l'orignal au pied toujours rapide,
Près de ton feuillage bondir,
Dis pour le consoler, qu'il marche moins timide,
Parce que tu m'as vu mourir.

"Chêne de la grande colline,
Arbre chéri de mes aïeux,
Écoute ! qu'à ma voix ton oreille s'incline,
Je suis venu te faire mes adieux !"



M. JOSEPH LENOIR naquit le 15 septembre 1822, à Saint-Henri, près Montréal; il fut reçu membre du barreau, le 4 octobre 1847; il est décédé le 3 avril 1861.

C'était un de nos bons écrivains, un de nos poètes les plus élégants ; ses gracieuses poésies ont orné les différentes revues périodiques.

Au moment de sa mort, il remplissait, au département de l'instruction publique, les fonctions de clerc de la correspondance française, de bibliothécaire et d'assistant rédacteur du *Journal de l'Instruction publique*.

On dit qu'ayant chanté d'une voix bien sonore,
Le vieillard s'arrêta pour essuyer ses yeux,
Que ses larmes coulaient comme il en coule encore,
Quand on perd un bonheur qui n'a pu rendre heureux !

On dit même qu'après, sur la grande montagne,
L'ombre du vieux guerrier apparut bien souvent,
Qu'on entendit gémir, la nuit, au bruit du vent,
Comme une voix de mort qu'une lyre accompagne !

J. LENOIR.

QUESTIONS.—L'auteur veut-il parler seulement d'un Huron ou s'il veut rappeler toute la tribu ?—Où habitaient les Hurons ?—Quel est le gouverneur français qui fit alliance avec les Hurons ?—Y a-t-il encore des Hurons dans le pays ?—Qu'est-ce qu'une légende ?—Quelle différence entre légende et histoire ?—Savez-vous de quelle montagne parle l'auteur ?—Quelle figure dans cette expression : "Son œil était de feu ?"—Citez les autres métaphores les plus saillantes.—Pourquoi le Huron s'adresse-t-il au chêne plutôt qu'à un autre arbre ?—"*Ils m'avaient dit*", de qui parle le Huron ?—L'orignal se voit-il encore dans nos bois ?—Que savez-vous de l'auteur de cette pièce ?

UN DINER CHEZ BUFFON.

J'ai dîné, ces jours passés, chez M. de Buffon ; il y avait beaucoup de monde, la société était toute composée de savants et de littérateurs. J'étais, dans ce cercle imposant, la seule ignorante ; cependant le ton de la conversation était si naturel, on causait avec tant de bonhomie et si peu de prétention, que je me trouvais là parfaitement à mon aise.

Je dîne tous les quinze jours chez M. de Buffon,

et j'y trouve toujours cette aimable simplicité; c'est le maître de la maison qui l'inspire : il en a tant lui-même! Personne, en sa présence, n'ose montrer de la pédanterie ou prendre un ton dogmatique et tranchant. Il n'aime ni les discussions ni les entretiens scientifiques; il dit que la conversation doit être un délassement et que pour être agréable, il faut qu'elle soit un peu frivole.

Comme je lui disais que j'étais charmée qu'il eût cette opinion qui me convient si bien, il me conta qu'une femme de province, nouvellement arrivée à Paris et voulant voir une assemblée de beaux esprits, vint dîner chez lui, imaginant qu'elle entendrait des choses merveilleuses. Elle écoutait avec la plus grande attention, et s'étonnait de ne rien recueillir de remarquable ; mais elle pensa que l'on réservait les bons mots pour égayer le dîner. On se mit à table ; alors son attention redoubla ; on ne parla que de bonne chère, on ne disserta que sur la bonté des vins de Bourgogne et de Champagne ; et, au second service, la dame étrangère, perdant patience, se pencha vers son voisin en lui disant : "Mais quand donc ces messieurs commenceront-ils ?

MME DE GENLIS.[1]

---

1. GENLIS (*Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de*) (1746-1830). Écrivain, chanoinesse du chapitre d'Alix, près de Lyon, porta jusqu'à son mariage le titre de comtesse de Bourbon-Lancy. Elle épousa le comte de Genlis, puis se fit nommer dame d'honneur de la duchesse de Chartres, et fut chargée de l'éducation des deux filles jumelles de cette princesse; en 1782 elle reçut le titre de gouvernante des enfants du duc d'Orléans (Philippe-Égalité). A la Révolution, elle émigra et ne rentra en France qu'en 1800. L'empereur lui fit une pension de 6000 francs pour qu'elle lui écrivît tous les quinze jours sur les usages et étiquettes de l'ancienne cour. Elle publia des romans, des contes, des pièces de théâtre, des ouvrages sur l'éducation.

QUESTIONS.—A quelle époque parut Buffon ?—Nommez quelques-uns de ses ouvrages.—Quel est le mot fameux de Buffon, relativement au style ?—Quelle appréciation donneriez-vous de son *Histoire naturelle ?*—Nommez quelques-uns de ces savants et de ces littérateurs que Mme de Genlis rencontrait chez M. de Buffon.—Qu'est-ce que causer avec bonhomie ?—Qu'appelez-vous entretien scientifique ?—Qui désigne-t-on sous le nom de beaux esprits ?—Que savez vous de Mme de Genlis ?—Quel est le caractère de ses ouvrages ?

CONSEILS AUX POÈTES.

Ayez pour la cadence une oreille sévère :
Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.
Il est un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais sons le concours odieux :
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée,
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée.
Durant les premiers ans du Parnasse français,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois.
La rime, au bout des mots, assemblés sans mesure,
Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.

. . . .

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain, la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.

Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas ; aimez sa pureté
Et de son tour heureux imitez la clarté.

BOILEAU.

QUESTIONS.—Qu'appelle-t-on vers ?—Qu'est-ce que la césure ? —l'hiatus ?—Quelle est la qualité la plus nécessaire des vers ?—Que veut dire " le Parnasse français " ?—Quelles sont les principales règles à connaître sur la rime ?

Annotations.—L'harmonie naît de la *cadence* ou mouvement du vers. En français, on n'examine pas si les syllabes sont longues ou brèves, on les compte seulement et on termine chaque vers par un son qui doit se retrouver à la fin d'un autre vers. C'est cette similitude de sons qu'on appelle *rime* : dans un morceau, il doit y avoir autant de rimes masculines que de rimes féminines, mais elles peuvent être disposées de différentes manières. Tout ce qui se chante est en rimes croisées.

La *césure* (coupure) est un repos, un accent tonique bien marqué dans l'intérieur du vers ; une césure trop marquée rendrait les vers monotones. Les poètes romantiques ont rompu avec la sévérité du XVII[e] siècle pour la césure. La seule règle conservée est que la sixième syllabe du vers alexandrin soit accentuée.

Boileau proscrit l'*hiatus* : il est évident que l'harmonie est la qualité la plus nécessaire des vers, puisque la versification est une sorte de musique.

Le *Parnasse*, montagne de Grèce, étant, d'après la mythologie, le séjour des Muses, ce mot est devenu synonyme de *poésie*.

Boileau règle bien légèrement le compte d'une époque qu'il n'a pas étudiée en disant : Le caprice tout seul faisait toutes les lois. L'ancienne versification est le fondement de la nôtre. L'usage, comme pour tout ce qui est de la langue, a été le grand maître sans que, généralement, on puisse attribuer à tel ou tel poète l'institution d'une règle.

Dans les premiers temps, il n'y avait même pas de rime, on se bornait à l'*assonance*, ressemblance plus ou moins vague des dernières syllabes.

Malherbe, poète réformateur, formula toutes les règles de versification qu'ont suivies les poètes du XVII[e] siècle et tous les classiques français.

L'ACTION DE LA PROVIDENCE DANS LE CANADA.

De nos jours, l'Église catholique prend, sur le continent américain, une extension telle qu'il est impossible de ne pas reconnaître l'exécution d'un plan divin, tout de miséricorde pour l'immense population qui l'habite.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les progrès merveilleux que, depuis un siècle, le catholicisme a réalisés aux États-Unis.

Plus admirable encore nous apparaît l'action de la divine Providence dans la partie de l'Amérique du Nord qui porte depuis longtemps déjà le nom de Canada, ou *pays des huttes* indiennes.

C'est que, en effet, il n'y a pas encore trois siècles, l'immense territoire du *Dominion* actuel n'était guère qu'un vaste champ de courses et de guerres, où sauvages de nationalités diverses, Montagnais, Algonquins, Abénaquis, Outaouais, Hurons, Sioux, Miamis, Micmacs, Iroquois, etc., se livraient des combats incessants et faisaient la chasse aux hommes aussi bien qu'aux bêtes de la forêt.

Parmi les pionniers de la foi qui vinrent travailler à l'évangélisation de ces farouches indigènes, nous aimons à rendre ici hommage aux premiers *Récollets*, arrivés au Canada en 1615, et aux *Jésuites* qui, dix ans plus tard, vinrent prêter main-forte aux fils de Saint-François.

Toutefois, Récollets et Jésuites furent obligés de repasser en France, en 1629, après la prise de Québec par le huguenot Kertk.

Les Jésuites reparurent au Canada en 1632; tandis que les Récollets ne purent y revenir qu'en 1670.

En 1633, Champlain fit construire la chapelle de *Notre-Dame de Recouvrance*, sur le terrain occupé aujourd'hui en partie par la Basilique de Québec.

En 1634, les Jésuites établirent la résidence de la Conception, à Trois-Rivières, et celle de Saint-Joseph dans le pays des Hurons.

La fin de l'année 1635 fut attristée par un deuil général, la mort du brave Champlain; la colonie était encore bien faible, et tout le pays de la Nouvelle-France ne comptait que dix-sept prêtres, dont quinze étaient religieux et deux étaient séculiers.

Cependant l'année 1637 vit la fondation de l'établissement de *Sillery*, destiné à recevoir les Algonquins et les Montagnais convertis et décidés à renoncer à la vie nomade.

En 1639, l'Hôtel-Dieu de Québec fut fondé, grâce aux libéralités de la duchesse d'Aiguillon, qui en confia la direction aux hospitalières de Dieppe. En même temps, débarquaient à Québec Mme de la Peltrie et la vénérable Marie de l'Incarnation avec deux autres compagnes, venues pour y établir un couvent d'Ursulines.

Pendant ce temps, de grandes choses se préparaient en France, en vue de la fondation d'un nouveau centre de colonisation dans l'île de Montréal.

Québec était trop éloigné pour les sauvages du haut Canada, Trois-Rivières était déjà un lieu de trafic considérable; mais l'île de Montréal, située au pied du saut Saint-Louis, paraissait être le site le plus convenable pour

devenir un centre de missions, un lieu de commerce et une place forte devant servir de barrière aux incursions des sauvages de l'Ouest.

Depuis longtemps, une puissante compagnie, dite *compagnie des Cent Associés,* jouissait du privilège exclusif du commerce des pelleteries et avait la propriété des immenses contrées du nord de l'Amérique.

En 1636, cette compagnie céda l'île de Montréal à M. de Lauzon, avec la charge pour celui-ci d'y établir une colonie : ce qui ne fut jamais exécuté, tant que M. de Lauzon eut la seigneurie de l'île, c'est-à-dire jusqu'au 17 août 1640, jour où fut signé le contrat de cession qui fit passer en bonne forme l'île de Montréal sous le contrôle d'une nouvelle compagnie, dite *Société de Notre-Dame de Montréal;* laquelle société, composée exclusivement de personnes opulentes et de grande piété, avait pour unique ambition de fonder dans cette île une colonie chrétienne, qui reproduirait la vie des fidèles de la premitive Eglise, sous la protection spéciale et irrévocable de la sainte Vierge ; en conséquence, la ville à établir dans cette île porterait le nom de Ville-Marie.

Bulletin Eucharistique.

QUESTIONS.—Qu'est-ce que le Canada ? Où ce pays est-il situé ? Sous quel autre nom est-il désigné ?—Donnez un synonyme du mot église.—Qu'est-ce que l'Église catholique ?—le christianisme ?—Où est le continent américain ?—Que savez-vous des progrès du catholicisme aux États-Unis ?—Quel est l'état de la religion catholique dans le Dominion ?—A quelle occasion Champlain fit-il construire la chapelle de *Notre-Dame de Recouvrance ?*

Les Jésuites sont-ils toujours demeurés au Canada depuis 1632 ?—et les Récollets, depuis 1670 ?—Où se trouvait le pays des

Hurons ?—Où se trouve Sillery ?—Qu'était la duchesse d'Aiguillon ?—Qu'est-ce que Dieppe ?—Que savez-vous de Mme de la Peltrie ?—Quelle partie du pays était désignée par le haut Canada ?—Quelle différence entre *trafic*, *commerce*, *négoce* ?—Où est le saut Saint-Louis ? Sous quels autres noms le désigne-t-on ? Les bateaux peuvent-ils remonter le fleuve à cet endroit ? Où passent-ils ?—Qui a donné à Montréal le nom de Ville-Marie ?



MONTRÉAL ET MONSIEUR OLIER.

L'âme ou plutôt le cœur de la *Société de Notre-Dame de Montréal* fut l'abbé Olier qui, au témoignage du P. Leclerq, "en conçut le premier dessein."

" Je ne puis douter des volontés de Dieu, à écrit M. Olier, et d'un dessein si merveilleux, qui est cette nouvelle Église que la bonté de Dieu veut former en Canada.

"Tous ces jours passés, je voyais devant mes yeux ce qu'il avait plu à Dieu de me montrer autrefois, à savoir :

"Un pilier, qui servait de fondement et d'appui à deux arcades, ou à deux églises, dont l'une était vieille et ancienne, et l'autre était nouvelle.

"Toutes deux venaient se joindre et aboutir sur le pilier, et cette pierre fondamentale qui est moi-même, en tant que rempli de la présence de Jésus-Christ, l'unique fondement de toute la réforme de l'Église présente et de l'établissement de la nouvelle qui doit se faire en Canada.

"Grand Dieu, c'est bien ici que je dois m'abîmer et m'oublier moi-même ; c'est bien ici que je dois m'abandonner et me perdre en votre Fils unique.

"C'est une chose étrange en quel profond anéantissement cette vue me réduit, crainte d'être infidèle, à cause que je suis le plus pauvre et le plus méprisable du monde, un néant inutile."

La vue qui manifesta à M. Olier le rôle que la Providence lui réservait en Canada, n'a rien que de conforme à la conduite de la sagesse divine. Elle rappelle la vision que le pape Innocent III eut au sujet de saint François d'Assise et de saint Dominique. Cette vision de M. Olier nous apparaît aujourd'hui pleinement justifiée par la fondation des séminaires en France, l'établissement de la colonie chrétienne au Canada et sa conservation après la conquête du pays par les Anglais.

M. Olier désira, jusqu'à la fin de sa vie, venir en personne au Canada, et y être le chapelain de la sainte Vierge.

Seule, l'opposition du Père de Condren, [1] et les obstacles qui surgirent toujours à l'encontre de ce vif désir, l'en empêchèrent.

L'œuvre de Ville-Marie n'en fut pas moins l'objet constant de sa sollicitude : il fut toujours l'âme des délibérations de la Compagnie de Montréal, l'ami et le soutien de M. de Maisonneuve, de la sœur Bourgeoys et de Mlle Mance.

Les immenses travaux de la cure de Saint-Sulpice, des mortifications excessives, jointes à des infirmités précoces, ayant beaucoup altéré la santé de M. Olier, Mlle Mance et M. de Maisonneuve ne cessèrent pendant plusieurs années de le supplier d'envoyer à Ville-Marie quelques-uns des prêtres du Séminaire de Paris qui venait d'être fondé.

D'autant plus que les Pères jésuites qui, jusque-là, avaient desservi la colonie de Montréal, demandaient à être déchargés de ce ministère qu'ils ne pouvaient remplir sans préjudice pour leurs missions sauvages.

Enfin, en 1657, après avoir beaucoup prié, et croyant reconnaître que le moment voulu par la divine Providence était arrivé, M. Olier, déjà atteint de la maladie qui devait le mener au trépas, choisit quatre des ecclésiastiques qu'il jugea les plus aptes à fonder le Séminaire de Ville-Marie.

Ce fut comme le *testament* de M. Olier, qui mourut cette même année 1657.

---

1. **Condren (Charles de)** (1588-1641), théologien français, second général de la congrégation de l'Oratoire. Il refusa les archevêchés de Reims et de Lyon, ainsi que le chapeau de cardinal.

Cependant, en 1663, la Société de Notre-Dame de Montréal, n'ayant plus M. Olier à sa tête, réduite à un petit nombre de membres, se reconnaissait incapable de faire plus longtemps les sacrifices énormes qu'elle s'était imposés jusque-là pour la colonie de Ville-Marie.

Ce fut alors que, par respect pour les dernières volontés de M. Olier, *qui avait déclaré, avant sa mort, qu'il ne faudrait jamais abandonner l'œuvre de Montréal, malgré tous les obstacles*, M. de Bretonvilliers, second supérieure du Séminaire de Paris, accepta l'offre très onéreuse que lui firent les Associés de lui céder l'île de Montréal, à condition qu'il se chargerait de toutes les dettes, lesquelles se montaient déjà à 130.000 livres.

Il fallait de plus envoyer continuellement de nouveaux secours en armes et approvisionnements, de sorte que M. de Bretonvilliers seul ne fournit pas moins de 400.000 livres, sans compter les libéralités ignorées de M. de Queylus, de M. du Bois et de plusieurs autres bienfaiteurs. Pour tout dire en un mot, le Séminaire de Saint-Sulpice de Paris, sans rien retirer pour lui-même des revenus de la Seigneurie, envoya au moins neuf cent mille livres de numéraire, durant les cinquante premières années.

Enfin, après plus d'un siècle de sacrifices, le Séminaire de Saint-Sulpice de Paris transféra, *sans aucune restriction*, à la maison de Saint-Sulpice de Montréal, tous ses droits en Canada, droits qui ont été reconnus par la Couronne d'Angleterre, en 1840.

Nous ne pouvons nous empêcher d'admirer la réalisation des grandes vues de M. Olier sur le Canada.

Aujourd'hui la Nouvelle-France ne compte pas seulement quelques centaines, ou quelques milliers de catholiques ; ils sont plus de *deux millions*, faisant rayonner leur influence dans toutes les provinces de l'Ouest du Dominion et dans les États-Unis.

Un clergé saint autant que savant reçoit *une formation véritablement sacerdotale*, principalement dans les séminaires de Québec et de Montréal.

Que de familles religieuses ont pris naissance sur le sol fécond de notre Canada et envoient de tous côtés leurs essaims de frères et de sœurs, dont le zèle s'étend depuis le Nouveau-Brunswick jusqu'à l'Alaska, et depuis le Mackenzie jusqu'au Brésil.

O Canada ! pays prédestiné comme la vieille mère patrie, la fille aînée de l'Église, n'oublie pas ta vocation ! Ne trahis pas ta mission : grand surtout parce que tu es apôtre, tu sers de flambeau aux nations qui t'entourent !

Sois toujours le porte-étendard de la vérité, le phare étincelant de la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, la foi catholique, la véritable foi en Jésus-Christ, la foi à l'Eucharistie !

Bulletin Eucharistique.

L'ÉGALITÉ.

A bas les ormes et les frênes ;
A bas les cèdres et les chênes ;
Et tous ces géants des forêts
Qui font un éternel dommage
A la ronce, à l'épine, aux chardons, aux genêts !
Il faut à tous égal partage
De terre et d'air, de lumière et d'ombrage.
Sous les taillis, le gazon grandirait,
La mousse aussi s'élèverait,
Car devant les lois générales,
Toutes les plantes sont égales.
Valeureux bûcherons, frappez tous à la fois,
Obéissez à Dieu qui parle par ma voix,
Pas de pitié, pas de miséricorde ;
Mettez-moi tout ce bois en corde,
Et même les arbres à fruit ;
Et qu'à la fin de la journée
Tout soit tombé sous la cognée ! . . .
Enfin c'est fait : tout est détruit.

Vous allez voir comme dans cette enceinte,
Va régner l'égalité sainte ;
Comme tout grandira, l'été,
Au soleil de la liberté !
En effet, la saison suivante,
On vit la ronce triomphante
Monter au niveau du chardon ;
Le pas d'âne et le liseron
Se pavaner d'un air superbe,
Au milieu de la mauvaise herbe
Qui dominait le canton ;
Mais leur règne ne fut pas long.
Au bout de la seconde année,
Cette forêt guillotinée

A perdu son égalité,
Et la sève aristocratique
Retrouvé son allure antique,
Présent de la divinité.

Chêne redevient chêne,
Buisson reste buisson,
Frêne redevient frêne,
Chardon reste chardon ;
La mousse reste mousse,
Et tout enfin repousse
Exactement
Comme devant.

Niveleurs et *communistes*,
Radicaux et *prud'hommistes*,
Quand vous aurez tout rasé,
Tout démoli, tout embrasé ;
Quand vous aurez coupé la tête
A tous les grands, à tous les gens d'esprit,
Le sot en sera-t-il moins bête,
Et le nain moins petit ? . . .

JOBARD.

QUESTIONS.—Qu'est-ce que l'égalité ?—N'y a-t-il pas un prince qui a ajouté à son nom " égalité " ? et que savez-vous de ce prince ?—Dans quelle classe de végétaux rangez-vous les ormes ?—les frênes ?—les cèdres ?—les chênes ?—Quel nom donne-t-on à la culture des arbres ?—" Géant " et " éternel " sont-ils employés dans leur sens propre ?—Définissez *ronce, épines, chardon, genêts.*—Quelle nation a le *chardon* dans ses armoiries ?—Quel souvenir historique rappelle le genêt ?—Qu'est-ce qu'un taillis ?—Expliquez ces vers :

Et la sève aristocratique
Retrouvé son allure antique,
Présent de la divinité.

Définissez *niveleurs, communistes, radicaux, prud'hommistes.* Quel a été le but de l'auteur en écrivant ces vers ?—Donnez la réponse à l'interrogation que renferme les derniers vers.

NOTES SUR LA VERENDRYE.

Deux figures se détachent au-dessus de toutes les autres dans la galerie des personnages qui se présentent à nous comme les fondateurs du Canada : Samuel de Champlain et Pierre de La Verendrye.

L'un de ces hommes extraordinaires fut le père des provinces de Québec et d'Ontario ; le second, arrivé sur la scène un siècle plus tard, découvrit et fonda le Nord-Ouest.

L'œuvre de chacun d'eux a été définitive. Une fois leurs travaux accomplis, ils ne se sont pas couchés dans la tombe accablés sous le poids du doute et des chagrins, non ! Trente années de lutte avaient produit chez eux la certitude du triomphe, le succès à prochaine échéance, après leur mort.

Il ne manque, aujourd'hui, à l'un et à l'autre de ces courageux athlètes qu'une colonne de granit sur la place publique.

Champlain reçut le Canada sauvage, l'explora, y fit venir des colons et dicta comment il fallait s'y prendre pour former une nouvelle France, laquelle fut si bien constituée qu'elle vécut et se développa en dépit des obstacles apportés par la mère patrie elle-même.

La Verendrye ne trouva pas ce cadre assez vaste, il voulut le doubler,—il le tripla. Les anciens s'étaient arrêtés au lac Supérieur,—il se mit en tête d'aller jusqu'aux bornes du monde et y parvint, laissant sur ses traces une chaîne d'établissements qui ne devaient pas périr.

Deux grandes dates s'imposent donc à notre étude : 1608, fondation de Québec, 1731, départ de l'expédition du Nord-Ouest.

Un premier Canada à l'est, était sorti des rêves de Champlain ; le second, à l'ouest, nous fut donné par La Verendrye. Le troisième, au nord, se personnifie dans le sieur des Groseilliers, qui le comprit et ne fut pas compris.

De 1608 à 1750, bien des noms brillent dans l'histoire des découvertes. C'est au point que nos ancêtres apparaissent comme autant de Livingstones et de Stanleys sur la carte de l'Amérique du Nord. Il faut savoir conserver ces noms et accorder à chacun sa part de mérite ; mais que dire des deux grands hommes qui dominent toute cette glorieuse pléiade !

Pour les apprécier à leur valeur et marquer le rang qu'ils doivent occuper dans nos souvenirs, il suffit de les mettre en regard de ceux qui ont des droits à la haute renommée de découvreurs ou de fondateurs. C'est ce que nous allons faire en peu de mots.

Jacques Cartier (1534-1544) reconnaît le Saint-Laurent jusqu'à Montréal et ne laisse après lui ni fondation ni organisation stable quelconque.

Jean Nicolet (1634) pénètre jusqu'au Wisconsin et attire la traite de ces régions vers les postes du Saint-Laurent.

Chouart des Groseilliers visite la baie d'Hudson, provoque la fondation de la puissante compagnie de ce nom (1670) et meurt sans avoir donné à sa patrie (la France) le monopole de la traite des fourrures qu'il avait ambitionnée pour elle et que celle-ci ne savait pas utiliser.

Jolliet et Marquette descendent une partie du Missisipi (1673) et n'y retournent plus.

La Salle (1682) parcourt ce fleuve nouveau. Il s'épuise en efforts stériles pour fixer des colons sur ses bords.

DuLuth, Hennepin, Perrot s'avancent (1680) dans le pays des Sioux sans créer de ces colonies vivaces qui servent de noyaux à des provinces ou à des États se maintenant par leur vie propre.

Tous ensemble ils ont semé les germes de ce que nous voyons, mais aucun d'eux n'a pu se dire en mourant qu'il avait rangé à jamais sous l'étendard de la civilisation un nouveau coin de terre que la barbarie ne recouvrerait pas. Ce sont des Jacques Cartiers,—des découvreurs officiels, rien de plus.

***

Quelle différence avec Champlain et La Verendrye !

Le Saintongeois trouve une assiette qui convient à un royaume. Ses plans sont dressés. Il est assez fort pour en commencer l'exécution. Son génie embrasse l'examen de toutes les parties du problème ; le sol, le climat, les sauvages, la traite, l'administration, rien n'échappe à sa prévoyance,—et il calcule si juste, travaille si bien, que tout vient à point réaliser ses espérances. Déçu à plusieurs reprises, il reprend vigueur, et oblige en quelque sorte les événements à lui obéir. Il rend son âme à Dieu après avoir imposé sa volonté aux hommes.

Le Trifluvien demande que la Nouvelle-France s'étende jusqu'à la mer de l'Ouest. On a vu des miracles de patriotisme et d'activité sous Champlain et ses successeurs, il

ne s'agit que de recommencer. Après avoir été les premiers dans l'Est et le Sud, il faut que les Canadiens devancent les autres races dans l'Ouest. Le gouvernement protestera qu'il n'a pas d'argent, pas d'hommes, pas de projets, qu'importe ! Le courage, le dévouement, le génie tiendront lieu de tout cela. Il n'est pas bon que l'Amérique du Nord reste étrangère à l'influence française ! Portons nos avant-postes au pied des montagnes Rocheuses, le roi sera forcé de nous y suivre. Le gouverneur de Québec commandera un empire grand comme la Russie : nos colons de la Rivière-Rouge et de la Saskatchewan se croiront toujours domiciliés dans le voisinage des Trois-Rivières. La Verendrye traverse toutes les épreuves de cette situation exceptionnelle et quand il meurt le Nord-Ouest est à nous.

Un siècle après Champlain, on ouvrit les yeux sur ce qu'il avait fait. Un siècle après La Verendrye, notre Canada élargissait politiquement ses frontières, selon les plans hardis du découvreur et fondateur du Nord-Ouest. Qu'étaient donc les deux hommes, enfants du travail, qui avaient préparé de la sorte les voies de l'avenir ? De simples patriotes aux vues larges, aux idées claires, joignant à ces dons du ciel les ressources d'une énergie surhumaine. Tous deux rendirent compte au Créateur d'une carrière fructueuse dont les étapes avaient été marquées par la résistance de ministres aveugles appuyant de petits intérêts, coalisés sous l'inspiration de l'égoïsme et de l'indifférence.

Oui, tant que le Canada remontera vers ses origines, deux noms, deux grands exemples se réuniront pour lui rappeler que, à un moment suprême, il s'est trouvé des hommes doués de la faculté étrange de prévoir l'avenir et de lui préparer le terrain.

Notre fin de siècle est remarquable par la reprise de l'étude de la géographie et les travaux de découverte qui s'opèrent sur plusieurs points du globe. Toutes les ressources de la civilisation sont mises entre les mains des chercheurs de l'inconnu. Il y a gloire et profit pour ces derniers, s'ils parviennent à trouver du nouveau, c'est-à-dire combler un vide quelconque sur la carte. Cette conduite fait honneur aux hommes d'à présent ; aussi combien elle est différente de celle que tenaient autrefois les ministres et le public en général, à l'égard des courageux révélateurs du continent américain ! Nous ne devons pas oublier ceux qui, avec les moyens les plus minces, ont accompli de grandes choses, et si nous honorons leurs imitateurs plus fortunés, sachons au moins retirer de l'oubli les pauvres grands hommes à qui nous devons tant de reconnaissance.

BENJAMIN SULTE, [1] *Pages d'histoire du Canada.*

QUESTIONS.—Définissez le mot " notes."—Quelle différence entre les mots "notes et remarques" ?—Remplacez le mot galerie par un autre équivalent.—Québec et Ontario ont-ils toujours été désignés sous le nom de provinces ?—Indiquez la situation géographique et les divisions actuelles du Nord-Ouest et du Nord-Est.—Qu'est-ce qu'un athlète ? Et pourquoi Champlain et de La Verendrye sont-ils nommés athlètes ?—Quelle différence entre " explorer et découvrir " ?—Où se trouve le lac Supérieur ?—Où La Verendrye trouva-t-il les limites du monde ? —Que savez-vous du sieur des Groseilliers ?—Expliquez cette comparaison de nos ancêtres avec les Livingstones et les Stanleys ?—Pourquoi dire ici " chacun sa part " et non " chacun leur part " ?—Qu'est-ce qu'une pléiade ?—Qu'était-ce que la compagnie de la baie d'Hudson ?—Indiquez quelques expressions que l'on ne comprend pas bien.

---

1. M. SULTE est un de nos premiers écrivains canadiens, et peut-être celui qui a le plus écrit sur le Canada.



Le *Saint-Nicolas* dans le port de Nantes.

A LA VÉNÉRABLE MÈRE BOURGEOYS.

Voyez-vous, balancé sur la vague profonde,
Ce navire voguant vers de lointains climats ?
Toutes voiles dehors, il quitte l'ancien monde,
Et porte au Mont-Réal ses colons, ses soldats.
Mais parmi les héros que conduit Maisonneuve,
Fière de partager et l'exil et l'épreuve,
Une femme apparaît, héroïne de choix !
Femme au cœur généreux comme en produit la France,
De notre Canada l'amour et l'espérance !
C'était Marguerite Bourgeoys ! ! !

Océan, sois plus doux en faveur de cet ange !
Abaissez-vous, ô flots trop souvent courroucés !
Et vous, soyez sans peur, soldats de la phalange ;
Vous avez Marguerite et ses soins empressés !
Au front Dieu la marqua, dès le jour du baptême,
La vertu l'accompagne ; et Marie elle-même,
Lui montrant Montréal, lui promet son secours !
Allez donc, jeune fille ; affrontez les outrages !
Allez, *sans sou ni maille*, au-devant des orages !
Avec vous Dieu sera toujours !

Avec vous Dieu sera pendant la longue route
Qu'il vous faut parcourir jusqu'au bord de la mer ;
Avec vous Dieu sera pour écarter le doute
Souillant votre vertu de son venin amer ;
Avec vous Dieu sera pendant la traversée,
Quand, durant deux longs mois, sans en être lassée,
Il vous faudra soigner soldats et matelots ;
Avec vous Dieu sera, quand votre âme ravie
Dira son *Te Deum* près de Ville-Marie,
Après avoir vaincu les flots ! ! !

Voici de Montréal la campagne sauvage ;
Voici son large fleuve et sa sombre forêt ! ! !
Marguerite Bourgeoys, mettez-vous à l'ouvrage . .
Depuis longtemps déjà votre cœur est tout prêt !
La voici l'héroïne . . . elle entame la lutte :
Rien n'arrête son zèle et rien ne la rebute . . .
Une étable ? . . . Donnez . . . Elle en fait son palais !
Et vous, petits enfants, venez à cette crèche !
C'est là qu'après Jésus Marguerite vous prêche
D'être à votre Dieu pour jamais !

Par trois fois l'Océan revit notre héroïne,
Allant chercher secours en son pays natal ;
Et ce beau dévoûment sauva de la ruine
Tous les pauvres colons du naissant Mont-Réal !
Vous qui gravez les noms au temple de mémoire,
Inscrivez Marguerite aux fastes de l'histoire :
Son souvenir doit vivre à jamais dans nos cœurs.
Qu'on la proclame enfin *Mère de la Patrie !*
Que son image brille en sa Ville-Marie,
Et qu'on la couronne de fleurs !

Nous brûlons notre encens à d'ignobles statues :
De plâtres étrangers nos jardins sont couverts :
De brillants magasins embellissent nos rues . . .
Nos héros où sont-ils ? ? ? Nos *squares* sont déserts !
Élevez, aussi beau que son cœur le mérite,
Un monument de gloire à notre Marguerite !

Et, si ce que j'ai dit n'est pas encore assez,
Ajoutez cinquante ans consacrés à vos filles ;
Et ses Sœurs, en son nom, rendant à nos familles
Les services que vous savez.

Et si malgré cela notre main se repose ;
Si, pour nos vrais amis nous n'avons qu'un tombeau ;
Ce que nous n'osons pas, la Religion l'ose . . .
Je vois se préparer un monument plus beau !
Du fond de ce sépulcre, où Dieu la fit descendre,
Bien souvent ses vertus ont fait parler sa cendre !
Miraculeuse voix ! langage solennel ! ! !
Et le *Vieillard sacré* qui règne sur l'Église
A dit : " A ses vertus la couronne est promise :
Préparez-lui donc un autel ! "

Un autel, un autel ! c'est bien la récompense
Digne de tant d'amour du prochain et de Dieu !
Un autel magnifique, où la reconnaissance
Puisse venir chanter chaque jour au saint lieu !
Mais, pour que cet autel soit digne de sa gloire,
Faites de vos trésors l'offrande méritoire,
Pour les amis de Dieu donnez les riches dons :
L'aumône est un argent qu'on prête avec usure,
Et, dans le sein de Dieu qui nous rend sans mesure,
Un jour nous le retrouverons !

M. L'ABBÉ F. MARTINEAU. [1]

---

1. M. l'abbé F. MARTINEAU, P. S. S.; France, 1830 ; Montréal, 1887. M. Martineau emporta en mourant les regrets de la ville où il avait tant parlé et tant agi pour la gloire de Dieu, le culte de Marie et le bien de tous. Ses pièces de vers composées à demande, pour obliger ceux qui faisaient appel à sa belle intelligence en même temps qu'à son grand cœur, dénotent chez leur auteur une facilité prodigieuse, une riche imagination, une grande délicatesse de sentiments, et une étonnante fécondité de ressources. Ce qui frappe dans ses compositions pour les maisons d'éducation, c'est la variété, la délicatesse et l'à-propos.

1. Quel est ce navire dont parle le poète?—De quel port était-il parti?
2. Que savez-vous de M. de Maisonneuve et de la recrue qu'il conduit à Montréal?
3. Nommez quelques femmes remarquables venues de France au Canada.
4. Rappelez les traits de la vie de la vénérable Mère Bourgeoys auxquels l'auteur fait allusion dans la deuxième strophe.
5. *La longue route:* quelle est cette route que parcourut Marguerite Bourgeoys *jusqu'au bord de la mer?*
6. Qu'était Montréal à l'arrivée de Marguerite Bourgeoys?—Que lui doivent cette ville et le pays entier?
7. *Vieillard sacré:* quel est ce vieillard?

UNE VISITE DE CHRISTINE DE SUÈDE À L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Venue en France en 1658, Christine de Suède voulut visiter l'Académie et la surprendre au milieu d'une séance ordinaire: elle arriva presque sans appareil dans la salle, où le chancelier Séguier, averti le matin, avait fait placer quelques ornements à la hâte, en n'oubliant, par malheur, que le *portrait de la princesse.*

Après quelques compliments, l'abbé Cotin lut des vers qui furent trouvés fort beaux; puis vinrent quelques sonnets, deux ou trois madrigaux. Ensuite, pour donner une idée des travaux sérieux de l'Académie, le directeur dit à la reine que si Sa Majesté l'avait pour agréable, on lui lirait un cahier du Dictionnaire. — "Fort volontiers", dit-elle. M. de Mézeray lut donc le mot *jeu,* où, entre autres façons de parler proverbiales, il y avait *jeux de princes,* qui ne

plaisent qu'à ceux qui les font; pour dire une malignité, une violence, faite par quelqu'un qui est en puissance.

Suivant un récit authentique, la reine de Suède, en écoutant la définition de Mézeray, rougit et parut émue; mais voyant qu'on avait les yeux sur elle, elle s'efforça de rire, plutôt d'un rire de dépit que de joie. Le Dictionnaire venait de lui rappeler ce que, trois mois auparavant, elle avait fait à Fontainebleau, et quel sanglant jeu de prince elle y laissa sur son passage.

VILLEMAIN.

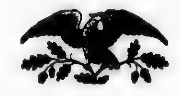
QUESTIONS.—De qui Christine de Suède était-elle fille?—Qu'est-ce que l'Académie française?—Par qui fondée?—Qui régnait en France en 1658?—Le Dictionnaire de l'Académie a-t-il une valeur particulière?—Quelle différence entre séance et session?—Dans quelles expressions se glissent un peu d'ironie et de malice?—Qu'a dit Boileau au sujet du sonnet?—Pouvez-vous citer le madrigal de Desmarets à Mlle de Rambouillet[1]?—Quelle différence entre un proverbe et une sentence?—Quel sanglant jeu de prince Christine avait-elle laissé sur son passage[2]?—Dites quelque chose de Villemain.

---

1. C'est la Violette qui parle:

> Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
> Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
> Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
> La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

2. Elle avait fait assassiner à Fontainebleau son grand écuyer Monaldeschi.



NOTRE FOI RELIGIEUSE ET NOTRE LOYAUTÉ CIVILE.

Quand le roi d'Angleterre, au jour de son avènement officiel, reçoit sur sa tête la couronne que lui ont léguée ses prédécesseurs, les nobles lords qui entourent le trône s'approchent du nouveau monarque, portent avec respect la main sur cette couronne, et dans le vieux français de Guillaume, ils prêtent ce serment solennel: "Je maintiendrai." Ils semble que, à ce moment, c'est tout le peuple anglais, dans la personne des vieux gardiens de l'empire, qui proteste de sa fidélité à la dynastie et à ses antiques traditions.

Il y a soixante ans, c'était une jeune femme que la Providence appelait à recueillir l'héritage de la maison de Hanovre. Née d'un sang qui menaçait de se faire rare, portant déjà sur son front de dix-huit ans la couronne d'une jeunesse vertueuse, elle venait à la vieille abbaye de Westminster y ajouter la royale couronne des ancêtres.

Ce jour-là comme autrefois, les nobles lords portèrent la main sur ce diadème qui ne faisait pas fléchir un front si jeune, et ils répétèrent la vieille formule normande: " Je maintiendrai." Alors, cette jeune reine, unissant à la grâce de sa personne la majesté royale, debout sur ce trône dont elle était le plus bel ornement, tenant dans sa main le sceptre de Guillaume IV, dut entendre au fond de son âme ce cri de la loyauté britannique renvoyé jusqu'à elle par tous les échos de l'empire. Les rivages de la Tamise et de l'Indus, les flots de l'Orange et du Saint-Laurent

retentirent des mêmes acclamations ; toutes les colonies s'unirent à la métropole pour saluer reine d'Angleterre et d'Irlande la très haute et très puissante princesse Victoria, Ire du nom.

Il vous en souvient, les Canadiens-Français traversaient alors une des périodes les plus critiques de leur histoire. Les longs retards apportés par le gouvernement royal à faire justice à nos réclamations, avaient exaspéré plus d'un défenseur de nos droits ; l'impatience avait soufflé dans un coin de notre province une ardeur jusqu'alors inconnue. L'incendie y alluma bientôt ses feux, le bruit du canon fit taire la voix des rebelles, et le Canadien se demanda avec inquiétude s'il porterait longtemps encore un joug qui pesait à ses épaules.

Cependant, nous le rappelons aujourd'hui à l'honneur de l'Angleterre et de son auguste Souveraine, sous ce règne bienfaisant, les nuages sombres s'en sont allés de notre horizon, l'avenir de notre race nous a paru plus assuré, et après soixante années d'une vie politique plus large et plus indépendante, voilà que, pour attester notre fidélité, nous nous unissons aux trois cents millions de sujets anglais qui, sur tous les points de l'empire, célèbrent aujourd'hui ce glorieux anniversaire. Nous nous retrouvons dans ces temples où priaient nos vieux pères ; hier encore, par ordre de l'autorité diocésaine, toutes nos églises paroissiales, les voûtes de cette Basilique, antique témoin de nos combats pour la liberté, retentissaient des chants de l'action de grâce. Tous ensemble prosternés aux pieds du Dieu de la patrie, nous lui demandons de bénir les derniers jours d'un règne dont nos pères avaient, sous ce

ciel, ensanglanté l'aurore, d'accorder longue vie à une Reine qui par sa puissance et sa vertu commande la vénération de ses sujets et du monde entier, de faire que cette tête chargée de cheveux blancs porte longtemps encore les joyaux de la couronne d'Angleterre.

M. l'abbé CAMILLE ROY.

(*Extrait de l'allocution à l'occasion du jubilé de la Reine Victoria, juin*, 1897.)

QUESTIONS.—Qu'entendez-vous par "foi religieuse et loyauté civile"?—Qu'est-ce que les lords?—Quels souvenirs historiques rappelle le nom de Guillaume?—Qui sont désignés par "les vieux gardiens de l'empire"?—Qu'est-ce qu'une dynastie?—Quelles sont les dynasties qui ont occupé le trône d'Angleterre?—A quelle époque remontent "ses antiques traditions"?—Pourquoi rappeler ici l'Indus, l'Orange et le Saint-Laurent?—Quelle période de l'histoire du Canada est rappelée au commencement du quatrième alinéa?—Quelles sont les églises du Canada qui portent le nom de basilique?

CONSOLATION À DU PÉRIER SUR LA MORT DE SA FILLE.

(STANCES.)

Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle,
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille, au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos Rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

MALHERBE. [1]

QUESTIONS.—A quelle occasion cette poésie fut-elle composée?—Quelle est la nature des vers qui composent chaque strophe?—Quelle est la nature des rimes?—Quelle crainte manifeste Malherbe dans la première strophe?—Par quel enchaînement d'idées *malheur* et *dédale* sont-ils joints?—Quel trope avez-vous à signaler dans cette seconde strophe?—Quelle est l'origine du mot *dédale*?—Dans la troisième strophe justifiez et expliquez l'épithète *injurieux*.—Quelle remarque avez-vous à

1. FRANÇOIS MALHERBE (1555-1628), que Boileau considère comme le réformateur de la langue et le restaurateur du bon goût, est surtout remarquable par la correction du style. On l'a surnommé le *tyran des mots et des syllabes*. Il eût atteint la perfection s'il avait eu un souffle poétique plus puissant. Ses odes, ses stances, ses sonnets doivent être étudiés par tous ceux qui veulent avoir une connaissance suffisante de la littérature française.

faire sur l'orthographe de *avecque*?—Quelle est la beauté qui vous frappe le plus dans la quatrième strophe?—Quelle pensée philosophique en peut-on dégager?—Quelle est la pensée exprimée par la cinquième strophe?—Comparez les vers de la sixième strophe à ces paroles d'Horace: *La pâle mort heurte également du pied aux cabanes des pauvres et aux palais des rois*, et dites lequel des deux poètes vous trou[illegible] supérieur.—Que savez-vous de Malherbe?



LACORDAIRE.

En 1818, au collège de Dijon, il y avait un rhétoricien de seize ans qui faisait l'admiration de ses maîtres et de ses condisciples. Élève sans rival, non seulement il remportait tous les prix, mais on en créait exprès pour lui d'extraordinaires. Son caractère était à la hauteur de son talent; calme en apparence et bouillonnant au fond, dé-

truisant d'un coup de tête la sagesse d'un mois, soutien des faibles et fléau des forts, indépendant par-dessus tout, en *vrai Bourguignon*. Il passait volontiers ses récréations à faire des bagues de crin, au milieu d'un cercle attentif à sa causerie. Mais à la moindre occasion, le lion s'éveillait, la révolte trouvait un chef et un orateur indomptable.

Un jour il fut condamné au pain sec avec un magistrat que nous pourrions nommer. Celui-ci se résigne de bonne grâce et se met en pénitence au milieu du réfectoire. Quant à l'autre :

—Je n'irai là, dit-il au censeur, que traîné par quatre gendarmes.

—Eh bien, vous irez en prison.

—A la bonne heure, ceci est à ma taille.

Et le collégien va se faire enchaîner comme Régulus.

Un autre jour, dans une grande querelle, il fut choisi pour champion des anciens; le champion des nouveaux était un officier du génie. Horace et Curiace se battirent devant les deux camps assemblés ; le sang coula, dit-on ; et sans l'intervention des partis, le duel eût fini tragiquement.

L'homme qui se révélait ainsi était Jean-Baptiste-Henri Lacordaire, fils d'un médecin de Recey-sur-Ource, devenu le *célèbre dominicain*. Chez sa mère, qu'il adorait d'ailleurs, les espiègleries de l'enfant faisaient damner tout le monde.

Heureusement, Mme Lacordaire, femme éminente, tourna cette ardeur vers l'étude, et donna une base solide à l'éducation de son fils. Les grands hommes sont toujours formés par leur mère.

Lacordaire oublia toutefois, et fort longtemps (lui-même en a fait l'aveu), les pieux enseignements de la famille. Il fut, neuf ans entiers, voltairien, et combattit sur les bancs de l'École de droit la foi dont il devait être l'apôtre.

A vingt ans il était devenu avocat. Tous ceux qui l'ont connu à cette époque, s'accordent à nous le représenter comme très séduisant d'aspect, grand, mince, d'une tournure élégante, le visage pâle et déjà ascétique, mais éclairé par des yeux profonds, bordés de longs cils. Il se rendit à Paris; c'est là que l'attendait la Providence. Elle le conduisit d'abord dans une maison où le talent ne servait qu'à orner toutes les vertus, chez M. Alexandre Guillemin, avocat à la cour de cassation, poète éloquent de *Jeanne d'Arc* et non moins éloquent avocat à la cour royale.

M. Lacordaire était recommandé à son futur patron par M. Riambourg, président de chambre à Dijon, connu pour sa profonde piété. Il écrivait à M. Guillemin qu'il ne s'agissait plus que de donner à ce jeune homme *une bonne direction*. M. Guillemin, frappé de l'air angélique du stagiaire, crut qu'il s'agissait du choix d'un confesseur. Mais à l'effet seul de ce mot, il vit qu'il était à cent lieues de son protégé.

—Oh! non, monsieur, je ne fais pas ça; pour cela il faudrait croire, et je ne crois pas.

Si l'aveu affligea M. Guillemin, la franchise lui plut.

—N'en soyons pas moins amis, monsieur, dit-il prudemment au jeune homme, et permettez-moi de ne pas désespérer de l'avenir.

Après avoir rédigé pour son patron pendant dix-huit mois, une foule de mémoires où se révélait un admirable

talent, après avoir plaidé devant la cour enthousiasmée de son éloquence, un jour du mois de mai 1823, M. Lacordaire entra dans le cabinet de M. Guillemin plus grave et plus ému que de coutume.

—Je vous annonce, lui dit-il, que je vais vous quitter.

—Me quitter ! pourquoi donc ? nous sommes si bien ensemble.

—Aussi je ne vous quitte pas pour un autre homme, mais pour Dieu. Il y a six mois que je lutte avec moi-même. Je suis vaincu ; la foi l'emporte ; je crois à mon tour. Et je crois si fermement qu'il faut que je sois prêtre !

C. DE CHATOUVILLE.

EUGÉNIE DE GUÉRIN À LOUISE..., SON AMIE.[1]

Ma chère Louise,

Que ne puis-je savoir où tu es, quel point tu touches, quel chemin tu fais, pour te joindre et t'embrasser ! Que n'ai-je les bras assez longs pour atteindre tous ceux que j'aime ! Je conçois que Dieu, qui est amour, soit partout. Ton souvenir me fait penser à Maurice, à mon pauvre Maurice ! Après la prière, cette élévation d'âme vers Dieu et vers lui, je n'ai fait que remuer ses papiers, ses lettres, ses poésies, chères et saintes reliques, que je n'osais pas

1. Mlle de Guérin écrit ces lignes quelque temps après la mort de Maurice, son frère (1839).

toucher d'abord, et dans lesquelles j'ai trouvé ensuite je ne sais quoi à ne pouvoir m'en détacher. D'abord des larmes et puis comme un enivrement de ce passé rouvert, goûté, bu à longs traits de cœur. Oh ! quel triste charme a cela ! et qu'ai-je rencontré dans ce carton funèbre en l'ouvrant ? Ces lignes, ces lignes frappantes de rapport et laissées là, il y a deux ans ! On dirait vraiment que notre âme entend de loin venir le malheur.

Je l'aimais beaucoup, ce bon frère. Sans jeunesse, à fin de vie, je m'en allais avec Maurice. A tout âge, il y a bonheur dans une grande affection ; l'âme s'y réfugie tout entière.

O doux repos, tu me manques aujourd'hui. Que vais-je chercher dans les créatures ?

Maurice et Eugénie de Guérin (1805-1839—1810-1848) laissèrent quelques écrits dispersés que des amis dévoués réunirent et jugèrent dignes d'une réputation posthume.

Maurice de Guérin fut plus particulièrement paysagiste ; les compositions d'Eugénie de Guérin appartiennent davantage à la poésie lyrique.

La poésie de Maurice de Guérin, égale à sa prose comme sentiment, lui est inférieure comme expression ; on n'y rencontre pas cette science indispensable du rythme, de la coupe et de la cadence. Ce sont des vers inachevés. Eugénie de Guérin fut supérieure à son frère au point de vue poétique ; elle eut aussi plus d'âme.

La simplicité de ses mœurs, la modestie de son cœur et la limpidité de son existence ont communiqué à ses vers quelque chose de frais, de délicat et de printanier dont ce fragment pourra donner une gracieuse idée :

" Enfant, j'aimais les fleurs, les oiseaux, la parure ;
Oui, lorsque sur mon front tombaient de blonds anneaux,
J'aimais à contempler ma petite figure
Dans le miroir des eaux.

J'aimais d'errer, pareille à la biche légère,
De la prairie au bois, des coteaux au vallon ;
J'aimais à détacher, pour le rendre à sa mère,
L'agneau pris au buisson.

Si je pouvais m'en aller en haut ; si je trouvais dans ma poitrine ce souffle qui vient le dernier, ce souffle des mourants, qui porte l'âme au ciel, oh ! je n'aurais pas beaucoup de regrets à la vie.

La mort est au fond de tout, et on creuse toujours comme qui cherche l'immortalité.

J'ai trouvé dans les paroles d'un prêtre (encore un ami de mon Maurice !) un secours inespéré, un apaisement, un calme, un baume religieux qui me fait sentir la foi dans ce qu'elle a de plus doux et de plus fort : la puissance de consolation. De moi-même souvent je ne puis pas y atteindre.

Je le vois, le véritable repos n'est qu'en Dieu, ce repos des âmes saintes qui, avant la mort, sont sorties de la vie. Heureux dégagement ! je meurs d'envie de tout ce qui est céleste ; c'est qu'ici-bas tout est vil et porte un poids de terre.

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

J'aimais à recueillir, comme autant d'étincelles,
Des vers luisants sur l'herbe attirant tous les yeux ;
J'aimais à voir passer, ainsi que des nacelles,
Les astres dans les cieux.

J'aimais de l'arc-en-ciel la sphère éblouissante
Posant ses pieds du pôle aux monts pyrénéens ;
J'aimais les beaux récits, Trilby, la fée Organte,
Et des petits enfants les joyeux entretiens."

Les œuvres d'Eugénie de Guérin sont généralement empreintes de ce sentiment d'amour, de dévouement fraternel, qui lui fit deviner tous les soins et accomplir tous les sacrifices d'un cœur de mère.

QUESTIONS.—Qui écrit cette lettre? à qui est-elle adressée? Quel souhait formule-t-elle au commencement de sa lettre?—Que lui rappelle son amie?—Que savez-vous de Maurice de Guérin?—Comment désigne-t-elle les papiers du cher défunt? Qu'a-t-elle trouvé dans ces papiers?—Mlle de Guérin aimait-elle beaucoup son frère? qu'est-ce qui le prouve?—Résumez en une seule ligne le quatrième alinéa.—Comment exprime-t-elle son mépris des choses terrestres?—Que remarquez-vous dans cette lettre, au point de vue du style?—Citez cinq ou six de ses belles pensées.—Qu'est-ce qui donne surtout de la valeur aux expressions que vous citez?—Quelles sont les qualités requises pour bien faire une lettre?

LOUIS VEUILLOT.

Quand, en 1841, M. Louis Veuillot devint un écrivain chrétien, Chateaubriand était populaire; Joseph de Maistre avait déjà conquis toute la demi-popularité qu'il est seulement destiné à conquérir ici-bas; Lamennais était tombé, mais on entendait encore assez distinctement les derniers échos de cette voix puissante; M. de Montalembert était dans la riche adolescence de sa gloire; le P. Lacordaire entraînait la jeunesse; l'*Univers*, depuis plusieurs années, luttait déjà pour emporter à la pointe de l'épée cette liberté d'enseignement qu'il a fini par conquérir avec le hardi concours de tout ce qu'il y eut alors de catholiques en France; Mgr Parisis se montrait le champion le plus vigoureux de toutes les libertés de l'Église. Tous les catholiques semblaient fraternellement unis. On marchait gaiement, tous ensemble, à l'assaut de l'incrédulité; on combattait ensemble, on tombait ensemble, on se relevait et on triomphait ensemble.

M. Louis Veuillot ne dut pas échapper à l'action puissante de ses amis dans la foi. Il n'est certes pas un imitateur : personne ne l'est moins que lui. Il est nettement, vigoureusement original. Mais quel mot employer pour dire que, sans imiter personne, il reçut l'empreinte de plusieurs autres intelligences ? Il est certain que Joseph de Maistre lui a laissé sa marque vive, sa haute doctrine et la fierté de sa polémique. Chateaubriand (qu'il n'a jamais aimé) a agi également sur l'auteur de *la Petite philosophie* et lui a communiqué le goût invincible de la poésie chrétienne. Ne sent-on pas (notamment dans certaines pages du *Ça et Là*, alors même que M. Veuillot n'avait pas encore abusé du style à versets), ne sent-on pas le souffle du premier Lamennais ? M. Louis Veuillot, enfin, n'a-t-il pas toujours possédé quelque chose de la verve particulière à M. de Montalembert, de la dialectique de Mgr Parisis, et même de l'éclat du P. Lacordaire ?

Mais toutes ces qualités n'ont pas agi sur l'intelligence de M. Louis Veuillot à la manière de l'objet qui agit grossièrement sur une surface de verre, dans la photographie brutale ; elles ont agi à la manière du feu, qui donne la chaleur et la vie sans rien ôter à la personnalité de ceux qu'il échauffe et vivifie. M. Louis Veuillot, disons-le hautement, n'est pas un disciple, mais un chef d'école. Il est certainement plus complet qu'aucun des grands esprits que nous venons de nommer : il a l'intelligence plus souple, plus facile, plus universelle. Il est à la fois poète, orateur, polémiste et théologien ; il est même, à ses heures, romancier et nouvelliste. La philosophie seule a toujours eu peu d'action sur sa pensée, et je crois que M. de Bonald n'a pas

exercé sur lui une influence bien vive ni bien profonde. C'est, à coup sûr, une lacune regrettable ; mais quel esprit n'a point de faiblesse ? Il n'en est pas moins vrai que M. Louis Veuillot a heureusement, tout en restant *lui-même*, résumé et fondu en son intelligence les mérites divers de vingt intelligences distinguées, et qu'il est, jusqu'à ce jour, le meilleur type et le plus complet, encore une fois, de *l'homme de lettres catholique.* [1]

LÉON GAUTIER, [2] *Portraits du XIXe siècle.*

QUESTIONS.—Donnez une courte biographie des hommes célèbres mentionnés dans l'extrait que vous venez de lire. Nommez quelques ouvrages de Louis Veuillot.

---

1. LOUIS VEUILLOT (1813-1884) rédacteur en chef de l'*Univers*, de 1848 à 1861. La *Correspondance* du vaillant journaliste prend place à côté de celles de Cicéron, de Voltaire et de Mme de Sévigné ; c'est un des chefs-d'œuvre de notre siècle et de notre littérature. Ses principaux ouvrages sont *Corbin et d'Aubecourt*, roman, *le Fond de Giboyer*, *le Parfum de Rome*, les *Odeurs de Paris*, *Rome et Lorette*, etc.

2. M. LÉON GAUTIER (1832-1897), membre de l'Institut, figure avec honneur parmi les plus savants et les plus recommandables paléographes français. Les *Portraits littéraires* sont irréprochables pour la sûreté de la doctrine, et le seraient aussi pour la forme dont il les a revêtus, s'il ne s'y rencontrait quelques traces d'une rhétorique un peu trop pompeuse.



MES DEUX FILLES.

Dans le frais clair-obscur du soir charmant qui tombe,
L'une pareille au cygne, et l'autre à la colombe,
Belles, et toutes deux joyeuses, ô douceur !
Voyez, la grande sœur et la petite sœur
Sont assises au seuil du jardin, et sur elles
Un bouquet de lis blancs aux longues tiges frêles,
Dans une urne de marbre agité par le vent,
Se penche, et les regarde, immobile et vivant,
Et frissonne dans l'ombre, et semble, au bord du vase,
Un vol de papillons arrêté dans l'extase.

V. HUGO. [1]

QUESTIONS.—Qu'est-ce que le clair-obscur ?—Qu'est-ce qu'un cygne ?—une colombe ?—Quelles sont ces deux sœurs dont on parle ici, et qu'en savez-vous ?—Que veut dire *seuil du jardin*.—Quelle personnification se trouve dans les derniers vers ?

---

1. VICTOR HUGO parle ici de *Léopoldine* et *Adèle*, ses deux filles. Léopoldine, mariée à Charles Vacquerie, fut victime du plus cruel naufrage en 1843, dans une promenade à Villequier (Seine-Inférieure).

LA BIBLE.

Il existe un livre, trésor d'un peuple, devenu la fable et le jouet du monde ; un livre qui fut dans les temps anciens l'étoile de l'Orient ; un livre où tous les grands poètes des régions occidentales ont puisé l'inspiration et appris le secret des mystérieuses harmonies qui ravissent les âmes. Ce livre, c'est la Bible, le livre par excellence.

Dans ce livre sont racontées ou prédites toutes les catastrophes ; il renferme les modèles impérissables de toutes les tragédies ; il est le récit de toutes les douleurs humaines ; il donne le ton de toutes les lamentations et de toutes les plaintes. Qui pleurera comme Job, lorsque renversé et tenu à terre par la main puissante qui l'accable, il remplit de ses larmes les vallons de l'Idumée ? Quelle mère, au tombeau de son premier-né, poussa des cris plus déchirants que l'inconsolable Rachel ? Qui se lamentera comme se lamentait Jérémie autour de Jérusalem abandonnée de Dieu et des nations ? Sur les débris de quelle société perdue s'élèvera cette sombre voix d'Ézéchiel, dont Babylone fut épouvantée ?

Dans la Bible sont écrites les batailles du Seigneur, dont les batailles des hommes ne sont que de vains simulacres ; et de même que ce livre renferme les modèles de toutes les tragédies, de toutes les élégies et de toutes les lamentations, il renferme aussi le modèle inimitable de tous les chants de victoire. Aucune voix n'égalera jamais

celle de Moïse ou celle de Débora célébrant le triomphe du Dieu d'Israël ? Si des hymnes de victoire nous passons aux hymnes de louange, nos temples eux-mêmes n'en ont point de plus beaux que ceux qui montaient vers Jéhovah, enveloppés des parfums de la rose et de la fumée de l'encens.

Si nous cherchons des modèles de poésie lyrique, il n'y a point de lyre comparable à la harpe de David, l'ami de Dieu, qui entendait les concerts des harpes angéliques. Si nous cherchons des modèles de la poésie bucolique, nous n'en trouverons point d'aussi frais et d'aussi purs qu'à l'époque des patriarches, où la femme, la source et la fleur étaient trois amies, parce que toutes ensemble et chacune d'elles étaient le symbole de la parfaite simplicité et de la candeur primitive. Là sont exprimés dans leur charme divin tous les sentiments purs et chastes, et l'éclatante pudeur des épouses et la mystérieuse bonne odeur des familles bénies.

Livre prodigieux où le genre humain, il y a trente-trois siècles, a commencé de lire, a lu tous les jours, toutes les nuits et à toutes les heures, et dont il n'a pas encore achevé la lecture. Livre qui voit tout et qui sait tout ; qui sait quelles pensées s'élèvent dans le cœur de l'homme et quelles pensées sont présentes à l'esprit de Dieu. Et ce livre, quand les cieux se replieront sur eux-mêmes comme un éventail gigantesque, quand la terre éprouvera des défaillances, quand le soleil rappellera sa lumière et quand

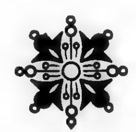
les étoiles s'éteindront, ce livre restera seul avec Dieu dont il est la parole éternelle, éternellement retentissante au plus haut des cieux.

DONOSO CORTÈS. [1]

QUESTIONS.—Quels sont les livres qui composent la Bible? Nommez ceux de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau.—Quel est ce peuple devenu la fable du monde et pourquoi?—Comment ce livre était-il l'étoile de l'Orient?—Nommez quelques poètes qui ont puisé l'inspiration dans la Bible.—Que veut dire l'auteur par "les batailles du Seigneur"?—Dans quelles circonstances Moïse et Débora ont-ils célébré le triomphe du Dieu d'Israël?—Quels sont les modèles de poésie lyrique que l'on trouve dans la Bible?—Comment les mots lyre et harpe sont-ils employés?—Qu'est-ce que la poésie bucolique?—A quel livre de la Bible l'auteur fait-il allusion en parlant de la poésie pastorale?—A quelle époque parut le premier écrivain sacré?—Et quels sont les auteurs sacrés les plus remarquables?—Expliquez la première phrase du dernier alinéa.

---

1. DONOSO CORTÈS, marquis de Valdegamas (1809-1853), publiciste et orateur espagnol, mourut à Paris. Il fut secrétaire des commandements de la reine Marie-Christine, député aux Cortès, sénateur, puis ambassadeur; d'abord libéral, il se rallia aux idées des de Maistre et des de Bonald. Les discours de Donoso Cortès sont l'expression la plus élevée des plus nobles sentiments.





LORD BYRON.

Le 19 avril 1824, une violente tempête éclatait sur Missolonghi, et Byron expirait. Voici ses derniers vers :

Aujourd'hui j'ai complété ma trente-sixième année.

MISSOLONGHI, 22 JANVIER 1824.

. . . .

. . . .

La Grèce se réveille ! éveille-toi, mon âme !
Mes aïeux de leur fils n'auront point à rougir ;
Héritier de leur sang, leur vieil honneur m'enflamme,
Allons vaincre ou mourir !

Enfin des passions je foule aux pieds l'empire ;
Mes yeux pour la beauté ne versent plus de pleurs ;
Tranquille maintenant, ainsi que son sourire,
Je brave ses rigueurs.

Si la vie a pour toi perdu ses plus doux charmes,
Qui t'oblige à porter ce douloureux fardeau ?
Le champ d'honneur est là. Cherche au sein des alarmes
Un glorieux tombeau.

A la mort d'un soldat ici tu peux prétendre ;
C'est ici qu'on la donne et reçoit sans effroi ;
Vois, choisis où tu veux que dorme enfin ta cendre,
Et puis, repose-toi.

Sa perte fut pleurée de toute la Grèce. Un deuil général de vingt et un jour fut ordonné ; des services furent célébrés pour le poète dans toutes les églises.

Son corps, ramené en Angleterre, repose dans la sépulture de sa famille près de Newstead. [1]

Dans les balances de la miséricorde infinie, puisse la mort de Byron, moissonné à trente-six ans, au service d'une noble cause et sous la bannière guerrière de la croix, avoir fait contrepoids aux égarements regrettables de sa vie ! [2]

---

1. Ame élevée, grande chrétienne, Lady Byron (Miss Milbank), héritière de lord Wentworth, après une existence toute vouée à des œuvres charitables en faveur de la classe ouvrière, mourut le 16 mai 186[illegible].

Quant à la fille du poète, Ada, elle épousa en [illegible] lord King, depuis comte de Lovelace, et mourut en 1852. Selon son désir, elle a été inhumée à côté de son illustre et malheureux [illegible]

2. En 1821, un soulèvement général éclata en Grèce, contre la domination turque. Les faits les plus importants sont l'héroïque défense de Missolonghi (1826), la victoire navale remportée à Navarin par les forces combinées de la France, de l'Angleterre et de la Russie (1827), et l'expédition des Français en Morée (1828). Grâce à l'intervention des puissances européennes, l'indépendance de la Grèce fut proclamée, le 3 février 1830.

"Je ne crois pas, observe Montaigne en ses *Essais*, ce que d'autres ont dit que la science est mère de toute vertu et que tout vice est produit par l'ignorance. Qui nous comptera par nos actions et déportements, il en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les savants : je dis en toutes sortes de vertus."

Avant lui, Rabelais avait sculpté cette phrase lapidaire : "Science sans conscience n'est que ruine de l'âme." "Le cœur se serre, écrit Michelet dans son *Histoire de France*, quand on voit, dans le progrès de toutes choses, que la force morale n'a pas augmenté."

Chateaubriand, à la fin de ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, dit à son tour : "La perception du bien et du mal s'obscurcit souvent à mesure que l'intelligence s'éclaire ; la conscience se rétrécit à mesure que les idées s'élargissent."

Non, le génie, qui illumine le front d'un mortel comme d'une auréole céleste, ne le préserve point des doutes les plus impies de l'esprit, des passions les plus orageuses du cœur.

La vie de lord Byron en est un haut et saisissant témoignage.

L'existence du barde anglais ne fut qu'une course effrénée, vertigineuse comme celle de son *Mazeppa*, à la poursuite du plaisir, dans les ténèbres du scepticisme. Et sa poésie étant par-dessus tout intime, personnelle, l'écho de son âme, l'auteur de *Child-Harold*, de *Manfred*, de *Don Juan* se trouve par là même l'apôtre de la volupté, du doute et du désespoir. Non que, çà et là, les plus nobles inspirations ne s'échappent de sa lyre ; on peut lui appliquer ce vers de Milton : "Son aspect n'avait point encore

perdu toute sa splendeur divine ; il était encore un archange, quoique déchu."

Quant au talent de l'auteur de *Child-Harold*, [1] il est immense.

Walter Scott appelle Byron un génie supérieur. Chateaubriand le proclame le plus grand poète de l'Angleterre depuis Milton. Gœthe a écrit : " Grandeur naturelle avec quelque chose de sauvage et de pénible, voilà le talent de Byron ; nul autre peut-être ne lui est comparable."

J. D'APPRIEU, *La Gazette du dimanche.*

QUESTIONS.—Que savez-vous de lord Byron ?—Dites quelque chose de ses œuvres.—D'où vient l'influence qu'il a exercée dans le monde entier?—Quel jugement portez-vous sur Byron ?—Qu'était-ce que Montaigne ?—Rabelais?—Michelet?—Milton?—Walter Scott ?—Gœthe ?

---

1. *Child-Harold* est une épopée lyrique, en trois chants, présentant une chaîne gracieuse d'odes et d'élégies brillantes. *Manfred* est une sorte de Faust défiant le désespoir. *Beppo*, *Mazeppa*, *Marino*, *Faliero*, *Sardanapale*, *Werner*, *Caïn*, surtout *Don Juan*, sont des poèmes où une triste immortalité est donnée aux désordres de leur auteur.

Byron est tout lyrique, c'est là le secret de l'influence énorme qu'il a exercée dans le monde entier. Et, à défaut du reste, la beauté de l'expression garde à son œuvre un éternel attrait.

Louis Veuillot ne voyait dans Byron qu'un triste esclave de ses passions. Un autre écrivain a dit que l'orage semblait l'état naturel de cette âme violente et passionnée.

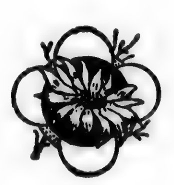
MORT DE LAOCOON.

Par un malheur nouveau, pour mieux nous aveugler,
Un prodige effrayant vient encore nous troubler.
Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offrait un pompeux sacrifice,
Quand deux serpents affreux, sortis de Ténédos
(J'en tremble encor d'horreur), s'allongent sur les flots,
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux :
Leur corps au loin se traîne en immenses anneaux,
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.
Enfin, de vague en vague, ils abordent ; leurs yeux
Roulent, ardents de rage, et de sang et de feux ;
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand prêtre, et leur corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbes se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie,
La ronge de ses dents, l'étouffe de ses plis.
Les armes à la main, au secours de ses fils
Le père accourt : tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent ;
Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Par deux fois sur son cou leur corps s'est enlacé ;
Ils redoublent leurs nœuds, et leur superbe crête
Dépasse encor son front et domine sa tête.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Raidissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
Exhale sa douleur en hurlements horribles :
Tel, d'un coup impuissant par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé,

Qui, du fer suspendu, victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête !
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire . . . Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne ; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

(ÉNÉIDE.—*Traduction de* DELILLE.)

QUESTIONS.—Qu'était-ce que Laocoon ?—De quel ouvrage ce récit est-il extrait ?—Qu'est-ce que l'Énéide, quel en est le sujet ?—Comment a été surnommé Virgile, et que savez-vous de ce poète ?—A quel siècle littéraire appartient Virgile ?—Nommez les écrivains les plus remarquables de ce siècle.—Quels sont les auteurs contemporains d'Auguste ?—Que savez-vous d'Auguste ?—A quelle époque la littérature romaine devient-elle chrétienne ?—Donnez une courte biographie de Delille.





MADAME DESHOULIÈRES.

Dans ces près fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis !

Ainsi soupire la bergère désolée qui a perdu la houlette dorée de sa fortune et le gardien fidèle de son troupeau, son époux bien-aimé !

Avec beau nom, délicieux visage, blanches mains, robes à paniers de soie fleurie de roses, cette idéale bergère dont les blancs agneaux sont tout enrubannés, a l'air d'une princesse qui joue à la paysanne ; elle semble devancer Marie-Antoinette s'amusant à la fermière sous les ombra-

ges du Trianon. Cependant *Mme Deshoulières*, qui exhale ses plaintes en une idylle si suave, souffre cruellement : elle est mère, et c'est pour ses enfants, ses petits moutons délaissés, qu'elle implore un pasteur pour les défendre contre la tempête de l'adversité. Mais, hélas ! n'est-il pas trop loin et trop haut sur son trône, ce roi dont elle implore un regard, ce monarque bienfaisant dont elle espère toucher le cœur par une ingénieuse allégorie ?......

Pauvre bergère ! elle n'a pas vu que de fraîches prairies émeraudées ! Le courant de la vie l'a entraînée sur les grandes routes poudreuses, dans les sentiers étroits envahis par les ronces, et jusqu'aux bords des abîmes jonchés de fleurs ; elle a failli glisser une fois au fond d'un précipice, mais elle s'est retenue à la croix du devoir et s'y est cramponnée de toutes les forces de son âme.

Beauté séduisante, esprit charmeur et grâces touchantes avaient fait d'*Antoinette de Ligier* une jeune fille accomplie que s'était empressé d'épouser *M. Deshoulières*, noble gentilhomme attaché au service du prince de Condé. C'est dans le palais du vainqueur de Rocroi, que la jeune femme fit son entrée dans le monde. La blanche colombe courut grand risque en ce nid d'aigle ! Seule, une prudence extrême fut son refuge contre tout danger. Craintive en face des périls allumés autour d'elle, la charmante tentée ne joua point avec le feu. Elle nous initie ainsi aux tourments, aux luttes et à la victoire de son âme tendre et fière :

Ce cœur, que le ciel fit délicat et sincère,
N'aimerait que trop bien si je le laissais faire ;
Mais grâce à lÉternel, une heureuse fierté
Contre un si doux penchant l'a toujours emporté.

Je fuis ce qui me plaît et je sais m'alarmer,
Dès que quelqu'un paraît propre à se faire aimer ;
Comme un subtil poison je regarde l'estime,
Et je crains l'amitié bien qu'elle soit sans crime.

***

Enivré par l'orgueil, rendu arrogant par le succès, Condé, dans un mouvement de dépit, s'oublie jusqu'à lutter contre le roi qu'il a défendu de son épée. Il passe au camp espagnol : où va le maître doit aller le serviteur ; et c'est pourquoi M. Deshoulières embrasse le parti de son prince, essuie avec lui la bourrasque de la Fronde et les rigueurs de l'exil. C'est à Bruxelles,—refuge des bannis de tous les siècles depuis *Condé* jusqu'à *Édouard Drumont*,—que le prince établit sa cour. Il égaye les tristesses de sa disgrâce en donnant des fêtes dont *Madame Deshoulières* est l'héroïne admirée et chérie. Mais ces lèvres de roses ne s'entr'ouvent-elles pas pour confier le secret de quelque complot ? Les plus belles fleurs ne sont-elles pas les plus vénéneuses ? Si la digitale pourprée exhale le poison, la bouche vermeille de l'enchanteresse ne soufflerait-elle pas... la mort du cardinal Mazarin ?... C'est ainsi que pensent les espions venus de Versailles en Belgique ; et, à l'heure du soir où la jeune femme revêt sa robe de bal, elle est arrêtée comme prisonnière d'État et renfermée dans la forteresse de Vilvorde (1657).

Bientôt son mari, galant chevalier, aidé de quelques soldats, délivre sa princesse captive ; mais il meurt subitement quelques mois plus tard. Son prince qui a obtenu le pardon royal, est rentré en grâce à la cour et seule, dans l'abandon et l'indigence, Mme Deshoulières, veuve, affligée,

revient à Paris ramenant ses enfants qu'elle défendra énergiquement contre les tortures de la pauvreté.

Sa lyre qui a chanté ses joies va soupirér ses douleurs ; pour sa chère petite famille, elle *vendra* ses vers, ses pensées, ses larmes, ses espoirs. Elle écrit dans le *Mercure galant*, et comme ses lecteurs font monter jusqu'au ciel l'encens de leur admiration, elle murmure tout bas ce qu'elle n'ose formuler tout haut : " Un peu moins de louanges et un peu plus d'or ferait bien mieux mon affaire ! " Mais seules, hélas ! les louanges les plus hyperboliques continuent d'exalter celle qu'on nomme la *Calliope* française. Même plus tard, le satirique Voltaire,— toujours galant lorsqu'il s'adresse aux muses féminines,— dira : " De toutes les dames qui ont cultivé la poésie, Madame Deshoulières est celle qui a le plus réussi, puisque c'est d'elle qu'on a retenu le plus de vers."

L'auteur des *Idylles*, *Épîtres* et *Madrigaux* paye aujourd'hui par un oubli injuste la faveur d'avoir été jadis trop vivement louée. Ses vers sont harmonieux, ses élégies plaintives sont douces comme un roucoulement de tourterelle. Et si ses bergeries sans loups ni renards sont trop paisibles, son traité de *Réflexions morales* nous révèle une âme sérieuse, capable de s'élever par l'étude jusque dans les régions de la philosophie.

Malgré tout, elle nous apparaîtra toujours sous son pimpant travestissement de bergère, au milieu de ses blanches brebis, dans la prairie ensoleillée, au bord fleuri du ruisseau, gazouillant avec lui la fraîche idylle printanière.

Mais voici que, brutalement, M. Jules Lemaître [1] arrache houlette et couronne de roses à notre gentille bergère qu'il dépoétise en l'appelant *premier bas bleu*, être déplaisant, femme besogneuse, intrigante, cherchant à placer ses enfants, une espèce de déclassée.

Nous protestons contre ce jugement inique ; une femme "qui a eu des malheurs" est digne de compassion ; une mère qui, par son travail, soutient la frêle existence de ses enfants, recueille toutes nos sympathies et nous croyons que pour Mme Deshoulières, ces qualificatifs de *bas bleu* et de *déclassée* pourraient être remplacés justement par ceux de *vaillante* et de *dévouée*.

REVUE *La Femme et la Famille.*

QUESTIONS.—Résumez ce que vous savez de Mme Deshoulières.—Que veut dire "idéale bergère" ?—Qu'étaient Marie-Antoinette ?—le Trianon ?—Quel est ce roi dont elle implore un regard ?—Définissez l'idylle,—l'allégorie,—l'épître,—le madrigal.—Citez les périphrases les plus saillantes.—Qu'y a-t-il à admirer dans le caractère de Mme Deshoulières ?—Qu'était-ce que Calliope ?— Que savez-vous de la Fronde ? du cardinal Mazarin ? de M. Jules Lemaître ?—Qu'est-ce qu'un bas-bleu ?

---

1. JULES LEMAITRE né en 1853, poète, conteur, apprécié surtout comme critique

LA VOIX DE DIEU.

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute.
Je dis ton serviteur, car enfin je le suis ;
Je le suis ; je veux l'être, et marcher dans ta route
Et les jours et les nuits.[1]

Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés ;
Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
Tes hautes vérités.[2]

Mais désarme d'éclairs ta divine éloquence,
Fais-la couler sans bruit au milieu de mon cœur.
Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
Et l'aimable douceur.[3]

Vous la craigniez, Hébreux, vous croyiez que la foudre,
Que la mort la suivît, et dût tout désoler,[4]
Vous qui dans ce désert ne pouviez vous résoudre
A l'entendre parler.

Annotations.—1. L'*humilité* soumise et suppliante a inspiré les paroles de la première strophe ; la *répétition* des deux premiers mots, les termes mêmes employés, la simplicité de la tournure et les *répétitions* accumulées dans le troisième vers sont autant d'affirmations expressives du sentiment dès le début.

2. La répétition du mot *désir* et son emploi au singulier après le pluriel, donnent à l'expression une énergie et une concision remarquables.

3. Le premier vers de la troisième strophe renferme une métaphore, *désarme :* la foudre et les éclairs sont les armes du Tout-Puissant.—Le deuxième vers est lui-même harmonieux et coulant comme l'image qu'il évoque dans l'esprit.

Qu'elle ait de la rosée est une *inversion* et une *comparaison* pleine de poésie et de fraîcheur.

L'emploi de l'épithète *aimable* est une sorte de *métonymie* par substitution de la cause à l'effet : tout ce qui est aimable nous plaît et réjouit notre cœur.

4. *Que la mort la suivît* est une construction qui semble dure et irrégulière.

" Parle-nous, parle-nous, disiez-vous à Moïse,
Mais obtiens du Seigneur qu'il ne nous parle pas,
Des éclats de sa voix la tonnante surprise
Serait notre trépas."[1]

Je n'ai point ces frayeurs alors que je te prie ;
Je te fais d'autres vœux que les fils d'Israël,
Et, plein de confiance, humblement je m'écrie
Avec ton Samuel :[2]

" Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute,
C'est toi seul qu'ici-bas je souhaite d'ouïr ;
Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur écoute,
Et te veut obéir."[3]

Je ne veux ni Moïse à m'enseigner tes voies,
Ni quelque autre prophète à m'expliquer tes lois ;
C'est toi, qui les instruis, c'est toi, qui les envoies,
Dont je cherche la voix.[4]

---

1. *Tonnante surprise*, expression abstraite qui reste claire malgré sa concision : les éclats de la voix divine, accompagnés d'éclairs et de tonnerre, effraient d'autant plus les Hébreux qu'ils les surprennent.—*Serait*, pour causerait.

2. *Frayeurs*, synecdoque, le pluriel pour le singulier ; *ton Samuel*, c'est-à-dire que tu avais fait tien, que tu remplissais de ton esprit.

3. La *répétition* dans le second vers marque plus fortement la confiance dont le cœur du fidèle est rempli et son désir d'entendre la voix de Dieu lui-même.—Dans le troisième vers, autre *répétition* qui met de nouveau en relief l'idée principale de ce morceau, celle de soumission, d'entier abandon aux ordres, aux inspirations de Dieu.

4. *A m'enseigner* est une construction archaïque ; on dirait aujourd'hui : " pour m'enseigner ".—*Tes voies*, pluriel poétique et métaphore. On enseigne à l'homme ce qu'il doit faire pour assurer son salut, de même que l'on montre au voyageur la voie qui le mène au terme de son voyage.—Les complétives *explicatives* du troisième vers jouent ici le rôle de simples appositions : c'est toi, leur inspirateur, toi, leur guide."

Ils montrent le chemin, mais tu donnes la force
D'y porter tous nos pas, d'y marcher jusqu'au bout ;
Et tout ce qui vient d'eux ne passe pas l'écorce,
Mais tu pénètres tout . . . [1]

Silence donc, Moïse ! et toi, parle en sa place,
Éternelle, immuable, immense vérité ;
Parle, que je ne meure, enfoncé dans la glace
De ma stérilité . . . [2]

Parle donc, ô mon Dieu ! ton serviteur fidèle
Pour écouter ta voix réunit tous ses sens,
Et trouve les douceurs de la vie éternelle
En ses divins accents. [3]

Parle, pour consoler mon âme inquiétée ;
Parle, pour la conduire à quelque amendement ;
Parle, afin que ta gloire, ainsi plus exaltée,
Croisse éternellement. [4]

CORNEILLE.

(Traduction de l'*Imitation de J.-C.*, liv. III, ch. II.)

---

1. *Ils montrent le chemin*, métaphore d'un emploi fréquent dans les instructions religieuses ou morales.—" Ne passe pas l'écorce, " *métaphore* signifiant : ne va pas au delà de la surface, ne pénètre pas jusqu'au fond de notre cœur.

2. Deux apostrophes dans le premier vers ; la première semble un commandement, la seconde, une prière.—Le second vers offre une *accumulation* d'épithètes exprimant divers attributs de la divinité. Et le troisième, une succession de métaphores : la parole divine, comme la douce chaleur du printemps, fond la glace de l'ignorance et du péché, qui stérilise notre âme et l'empêche de porter des fruits de foi et de vertu.

3. *Réunit tous ses sens*, expression qui indique le plus haut degré de l'attention, le plus ardent désir de s'abreuver de cette parole, de s'en imprégner tout entier.

4. Répétition de " parle ; " ce mot si souvent employé dans le cours du morceau, montre clairement quelle en est l'idée principale : la voix de Dieu et de Dieu seul doit être tout pour le chrétien.—*Amendement :* amélioration morale, progrès dans la voie du bien, de la perfection.

La foi profonde qui remplit ces strophes, extraites d'une traduction, a inspiré au poète des accents non moins sublimes que ceux dont sont remplies ses œuvres originales.



JEANNE LE BER.

En 1711, les Anglais, après avoir médité longtemps la conquête du Canada, firent un grand armement pour s'en emparer cette année même ; et, dans ce dessein, trois mille hommes partirent de New-York, avec de petites pièces de canon, pour surprendre Ville-Marie par terre, tandis qu'une flotte allait attaquer Québec. Chacune des deux armées était supérieure en force à tout ce que le Canada pouvait alors leur opposer de combattants: et comme Ville-Marie n'était environnée que d'une palissade de pieux, hors d'état de résister à l'artillerie, on crut être à la veille des derniers malheurs.

Dans ces circonstances, la cousine de Mlle Leber [1] reçut

1. **Mlle Jeanne Le Ber** fut recluse durant quinze ans dans la maison de son père, et dix-neuf ans dans une cellule située derrière l'autel de l'église de la Congrégation de Notre-Dame. La cérémonie solennelle de la réclusion eut lieu le 5 août 1695 ; elle mourut le 3 octobre 1714, âgée de 52 ans. *Anne Barroy*, sa cousine, demeurait à la Congrégation de Notre-Dame et la servait chaque jour.

ordre de lui faire connaître le danger imminent où l'on se trouvait, afin qu'elle le détournât par ses prières. Elle lui donna donc les détails que nous venons de raconter. La sainte recluse, l'ayant écoutée attentivement, garda d'abord quelque temps le silence; puis, prenant la parole, elle l'assura qu'on n'avait rien à craindre, et que la très sainte Vierge serait elle-même la gardienne du pays. Néanmoins, le baron de Longueuil, cousin germain de Mlle Le Ber, gouverneur de Ville-Marie, et surnommé avec raison le *Machabée du Montréal*, jugeant qu'on ne devait pas laisser arriver les ennemis partis de New-York, sans leur dresser quelque embuscade sur la route, résolut d'aller avec une poignée de monde, les attaquer près de Chambly, où ils devaient passer. Mais ne comptant que sur la protection de Marie, la *maîtresse* et la *reine* du pays, il voulut s'avancer à leur rencontre, armé d'un étendard sur lequel fût peinte l'image de la très sainte Vierge, et autour de laquelle Mlle Le Ber eût écrit une prière de sa composition.

Elle ne put s'y refuser. Ayant pris une toile sur laquelle M. Pierre Le Ber, son frère, avait peint autrefois la figure de Marie, elle en fit un étendard, et y écrivit la prière suivante : " Nos ennemis mettent toute leur confiance dans " leurs armes; mais nous mettons la nôtre au nom de la " Reine des Anges, que nous invoquons. Elle est terrible " comme une armée rangée en bataille ; sous sa protection, " nous espérons vaincre nos ennemis."

M. de Belmont, supérieur du séminaire, bénit l'étendard, et le mit solennellement entre les mains de M. de Longueuil, dans l'église paroissiale de Notre-Dame, en présence de tout le peuple, accouru à un spectacle si édifiant. Après

quoi, ce brave et vaillant capitaine partit en toute hâte, plein de confiance, portant lui-même cette enseigne, qu'il regardait comme un gage assuré de la protection du ciel.

Lorsque la cousine de Mlle Le Ber était allée lui annoncer le danger que courait la colonie, elle avait ajouté ces paroles : *Si les Anglais ont un peu bon vent, leur flotte arrivera tel jour devant Québec ; et c'en sera fait de la colonie.* Et Mlle Le Ber, après avoir gardé quelque temps le silence, lui avait donné d'une manière nette et précise, l'assurance du contraire : *Non, ma sœur ; la très sainte Vierge aura soin de ce pays ; elle en est la gardienne, nous ne devons rien craindre.*

L'événement montra bientôt que Mlle Le Ber n'avait parlé que par une inspiration divine, et que, comme une autre sainte Geneviève, elle était destinée elle-même à procurer, dans cette extrémité alarmante, le salut et la délivrance de sa patrie.

En effet, la flotte anglaise qui allait attaquer Québec, étant entrée dans le fleuve Saint-Laurent, et se trouvant au nord de l'île aux Œufs, le vent du sud souffla avec tant d'impétuosité, pendant la nuit du 2 au 3 septembre, qu'en moins d'une demi-heure, sept des plus gros vaisseaux se brisèrent sur les rochers et les battures, avec une violence épouvantable. Les éclairs et les tonnerres, se mêlant au bruit des flots et des vents, la foudre tomba sur l'un des vaisseaux, et le fit sauter si loin, que sa quille fut jetée bien avant sur la grève. On trouva aussi sur le rivage près de trois mille cadavres, parmi lesquels on reconnut deux compagnies entières des Gardes de la reine d'Angleterre, qu'on distingua à la couleur de leurs habits.

Après un tel désastre, l'amiral anglais, craignant de perdre le reste de sa flotte, retourna droit à Londres, avec le peu de vaisseaux qui lui restaient ; et n'osant se présenter à la reine, il fit sauter son navire, quand il fut sur la Tamise, tout près du port, où il périt avec tout son équipage, à l'exception de deux hommes.

Enfin, l'armée de terre qui marchait sur Ville-Marie, rebroussa chemin dès qu'elle eut appris le désastre de la flotte ; et le jour que les Anglais arrivèrent à Boston, la consternation générale fut encore augmentée dans cette ville par un furieux incendie qui consuma quatre-vingts maisons.

Tous les Canadiens, sans exception, regardèrent cette déroute des ennemis, qu'on n'avait pas eu la peine de vaincre, comme un effet manifeste de la providence de Dieu sur la colonie. "Nous allons rendre grâce à Dieu de la protection visible qu'il a bien voulu accorder à ce pays," écrivait au ministre de la marine en France, M. de Vaudreuil, gouverneur général du Canada. Tous les peuples " conviennent que Dieu leur a fait de grandes grâces, en " détruisant la flotte anglaise, sans qu'il en ait coûté une " goutte de sang à cette colonie."

Outre le désastre de la flotte et la mort de trois mille ennemis, on eut lieu d'admirer encore, que le vent et les flots avaient poussé sur le rivage une grande quantité de dépouilles, qui enrichirent le pays. Aussi M. de Belmont, frappé de toutes ces circonstances, et surtout de la liberté que la déroute des ennemis donnait au Canada, n'a pas craint de comparer cette défaite à celle des Égyptiens dans la mer Rouge, disant dans sa *Vie de Mlle Le Ber*, aux

prières de laquelle il attribue cette délivrance, que la Mère de Dieu obtint, en faveur des Canadiens, *le plus grand miracle qui fût arrivé depuis le temps de Moïse.*

M. FAILLON, *l'Héroïne chrétienne du Canada.*

QUESTIONS.—Qu'était Jeanne Le Ber?—En quel état était le Canada en 1711?—Où est situé New-York?—Québec?—Qu'est-ce que l'artillerie?—Pourquoi dit-on "à la veille des derniers malheurs"? quels malheurs avaient déjà affligé le pays?—Pourquoi le baron de Longueuil est-il surnommé le Machabée de Montréal?—Où est Chambly?—Quels souvenirs historiques rappelle Chambly?—Pourquoi Mlle Le Ber est-elle comparée à sainte Geneviève?—Où se trouve l'île aux Œufs?—Qui était alors reine d'Angleterre?—Énumérez les principaux événements de l'administration de M. de Vaudreuil.





LE GRILLON.[1]

Grillon solitaire,
Ici comme moi,
Voix qui sors de terre,
Oh ! réveille-toi.
J'attise la flamme,
C'est pour t'égayer ;
Mais il manque une âme,
Une âme au foyer.

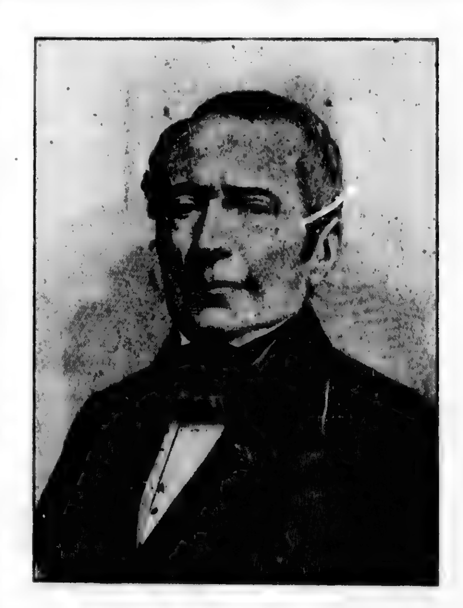
---

1. *Le Grillon* est une petite pièce de Lamartine qui rappelle de la manière la plus heureuse les premières inspirations de sa muse. On y reconnait avec attendrissement, la voix de quelque jeune orpheline, qui pleure " l'aïeule, la mère et les sœurs ", avec le rossignol " triste et sans ailes " du foyer désert. Rarement la poésie de M. de Lamartine a trouvé des accents plus tendrement naïfs et plus harmonieusement mélancoliques.



Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Oh ! réveille-toi
Pour moi !

Quand j'étais petite,
Comme ce berceau,
Et que Marguerite
Filait son fuseau,
Quand le vent d'automne
Faisait tout gémir,
Ton cri monotone
M'aidait à dormir.



ALPHONSE DE LAMARTINE (1791-1869). Lorsque par la pensée, dit M. Legouvé, j'évoque devant moi les poètes immortels, lorsque je commence par le commencement de toute poésie, par les chants d'*Orphée*, par *Pindare*, par l'*Iliade ;* quand je passe à *Eschyle* et à *Sophocle*, quand j'arrive de *Sophocle* à *Virgile*, et de *Virgile* à *Dante*, à *Pétrarque*, j'entre dans une atmosphère saine et fortifiante, je respire un air qui m'épure et me nourrit. Eh bien ! Lamartine appartient à cette famille-là. Il peut se présenter devant ces grands hommes avec la *Prière de l'enfant à son réveil*, avec *Milly*, avec les *Étoiles*, avec le *Crucifix*, avec le *Chant des moissonneurs*, et ils lui diront tous : "Entre, entre ! tu es des nôtres."

Il fut un grand poète, ce noble génie. Sur sa lyre ne vibrait peut-être pas la corde d'airain ; du moins elle ignora les chants de haine. Sa sensibilité manque de profondeur et sa religion, de doctrine ; on souhaiterait que son rythme fût moins flottant autour de la phrase, moins abandonné aux

Seize fois l'année
A compté mes jours ;
Dans la cheminée
Tu niches toujours.
Je t'écoute encore
Aux froides saisons,
Souvenir sonore
Des vieilles maisons !

Qu'il a moins de charmes,
Ton chant, qu'autrefois !
As-tu donc nos larmes
Aussi dans ta voix ?
Pleures-tu l'aïeule,
La mère et les sœurs ?
Vois, je peuple seule
Ce foyer des cœurs.

L'âtre qui pétille,
Ce cri renaissant,
Des voix de famille
M'imitent l'accent.
Mon âme s'y plonge,
Je ferme les yeux,
Et j'entends en songe
Mes amis des cieux.

---

caprices de l'imagination, moins monotone dans sa prolixité vague et fluide ; mais quelle grâce dans cet élégiaque ! quel charme dans l'indécision même de sa pensée !

L'inspiration de Lamartine est comme sa nature, elle a la fraîcheur de l'extase, la facilité, l'abondance, la spontanéité continue. On dirait qu'il n'a qu'à ouvrir son âme pour que la poésie coule de source et s'épanche en inépuisables torrents d'harmonie. Il chante "comme l'oiseau soupire" ; toujours le chant naît sur ses lèvres et s'élance sans effort. D'autres ont plus d'éclat et d'originalité dans la pensée, de plus poignantes angoisses dans le cœur ; mais nul n'a mieux réalisé l'idée que nous nous faisons du poète : *un chantre*. Jusqu'à ce jour, la poésie de Lamartine est peut-être, en France, la forme la plus pure du lyrisme intime s'inspirant de la nature, de l'âme et de Dieu,

Grillon solitaire,
Voix qui sors de terre,
Oh ! réveille-toi
    Pour moi !

Tu me dis des choses,
Des choses au cœur,
Comme en dit aux roses
Leur oiseau rêveur.
Qu'il chante pour elles
Ses notes au vol !
Voix triste et sans ailes,
Sois mon rossignol.

LAMARTINE.

LES MORTS.

Ils ont aussi passé sur cette terre, ils ont descendu le fleuve du temps ; on entendit leurs voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards ; le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés ; ils les virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité ! Où sont-ils ? Qui nous le dira ?

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !

Semblable à un rayon d'en haut, une croix dans le lointain apparaissait pour guider leur course, mais tous ne la regardaient pas ! Où sont-ils ? Qui nous le dira ?—*Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent ? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas, nul ne le sait. Et comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils ?

Il y en avait aussi qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète, et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils ? Qui nous le dira ?

Entraînés pêle-mêle, jeunes, vieux, tous disparaissaient, tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils ? Qui nous le dira ?—*Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur, l'angoisse soulevait leur poitrine, et comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur* !

Des lieux inconnus où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment.

L'une dit : "Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur, Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra vos regards ? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense !"

Et l'autre : "Nous vous louons, ô Dieu, nous vous bénissons. Saint, saint, saint, le Seigneur, Dieu des armées ; la terre et les cieux sont remplis de votre gloire !"

Et nous aussi, bientôt nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous ? Qui nous le dira ? *Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur !*

LA MENNAIS. [1] *(Mélanges.)*

REVUE DE LA LECTURE.

Le sujet que vous venez de lire est une *allégorie*, qu'est-ce que l'*allégorie ?*—Quel est le sens de cette *allégorie ?*—Que signifie le mot *aussi* dans la première proposition ?—Les deux premières propositions expriment-elles des pensées différentes ?—Quel rapport entre un fleuve et le temps ?—Quelle figure est employée dans la deuxième et la troisième proposition du texte ?—Désignez quelques autres allégories prises dans cette lecture.—Signalez dans le troisième verset une comparaison, une métonymie et une allégorie.—Quel verset forme un contraste avec le quatrième ?—Quels autres versets forment aussi un contraste ?—Citez une métonymie employant le contenant pour le contenu.—Définissez la métaphore,—la métonymie,—le contraste,—la comparaison.—Quelle est la qualité générale de style dominante dans ce sujet.—Quelle pensée vous paraît la plus grande ?—Pourquoi désigner la grâce par cette métaphore *parole secrète ?*

---

1. L'abbé HUGUES-FÉLICITÉ-ROBERT DE LA MENNAIS (1782-1854), élevé un peu au hasard, sans guide, passionné pour la lecture et lisant tout indistinctement, entra dans les Ordres, sans vocation décidée, sans formation ni études régulières. Il écrivit *Essai sur l'indifférence en matière religieuse ;* le premier volume le fit acclamer comme un nouveau Bossuet ; mais les volumes suivants trahissent le novateur téméraire. Le journal *l'Avenir*, écho des doctrines libérales, les *Paroles d'un croyant*, livre subversif, le firent condamner par Grégoire XVI. Il mourut obstiné dans sa rébellion.

Doué des plus séduisantes qualités de la diction, La Mennais irait de pair avec les meilleurs écrivains, s'il avait su se préserver de l'emphase et de la déclamation.



A LA MÈRE BOURGEOYS

A L'OCCASION
DU DÉCRET LA DÉCLARANT VÉNÉRABLE.
7 DÉCEMBRE 1878.

Enfin, il a brillé le jour de l'espérance,
Sur le tombeau béni de la Mère Bourgeoys !
Pour chanter au Seigneur notre reconnaissance,
Réunissons, mes sœurs, et nos cœurs et nos voix.
Depuis cent cinquante ans, le culte populaire
Faisait à notre Sainte un triomphe en secret :
Léon vient de parler, et par toute la terre
A déjà retenti son immortel décret.
Vous ne vous trompiez pas, en portant vos hommages
Vers ce tombeau sacré, peuples du Canada :
On a suivi de près ces touchants témoignages,
Et le décret présent, votre amour le dicta.
Continuez toujours ; venez en confiance
Déposer sur sa tombe et l'encens et les vœux :
L'ange de Marguerite écrit, dans le silence,
Et porte vos soupirs jusqu'au plus haut des cieux.
Bientôt un jour nouveau dont ce jour est l'aurore,
Se lèvera pour elle et pour vous à la fois :
Bientôt Léon dira : qu'en public on l'honore ;
Elle est sainte ! ! ! et son trône est près du Roi des rois.

En attendant ce jour, sois fière de ta fille,
France, riche déjà de tant de bienheureux :
Marguerite bientôt augmentant leur famille,
Ajoutera sa gloire à ton front radieux.
Hélas ! trop de tes fils te prodiguent l'outrage :
Dans ton sein tu nourris trop d'affreux scélérats ;
Tes enfants contre toi semblent entrer en rage ;
Tu n'as plus de héros, tu n'as plus de soldats . . .

Lève-toi, Marguerite ; et, comme la Pucelle,
Viens bouter hors de France étrangers, ennemis ;
Avec l'aide de Dieu tu le pourras mieux qu'elle ;
Et ramène le roi dans son noble pays.
Aussi toi, Canada, triomphe d'allégresse . . .
Aux bords du Saint-Laurent, peuples, battez des mains.
Le ciel a toujours eu spéciale tendresse
Pour les pays féconds qui lui donnent des saints.
Soyez heureux surtout, pontifes vénérables,
Dont les soins ont hâté le moment solennel
Où celle dont l'amour descendit aux étables,
Va monter aux honneurs qui viennent de l'autel.
Mais que vous dire, à vous, sa famille chérie,
A vous qui soutenez ses glorieux travaux ? . . .
Levez les yeux . . . sur vous et sur Ville-Marie,
Va briller une étoile aux rayons les plus beaux.
A l'Orient déjà sa splendeur se prépare ;
D'une infaillible main le pontife immortel
Vient d'écarter le voile : un instant nous sépare
Du moment où poindra son disque dans le ciel.

Filles de Marguerite, à genoux ! . . . La prière,
Sur vos lèvres de feu, dira grâce au Seigneur :
La prière fera briller sur sa poussière,
L'éclat de la victoire et le céleste honneur :
La prière obtiendra l'invincible courage
Dont vos cœurs ont besoin pour marcher sur ses pas,
Pour mener jusqu'au bout son magnanime ouvrage
Et, comme elle, trouver le Ciel dans le trépas ! ! !

L'ABBÉ F. MARTINEAU, S. S.

QUESTIONS.—En quelle année mourut la vénérable Mère Bourgeoys ?—Quand fut-elle déclarée vénérable ?—Où se trouve le tombeau de la Mère Bourgeoys ?—Qu'est-ce qu'un décret ?—Qu'entendez-vous par le titre de vénérable décerné à un défunt ?—Qu'est-ce que la béatification ?—La canonisation ?

OCTAVE CRÉMAZIE.

Quel est le citoyen de Québec de 1860 qui ne se rappelle la librairie Crémazie, rue de la Fabrique, dont la vitrine, tout encombrée de livres frais arrivés de Paris, regardait la caserne des Jésuites, cette autre ruine qui, elle aussi, a disparu sous les coups d'un vandalisme que je ne veux pas qualifier ? C'était le rendez-vous des plus belles intelligences d'alors : l'historien Garneau s'y coudoyait avec le penseur Étienne Parent ; le baron Gauldrée-Boileau, alors consul général de France à Québec, y donnait la main à l'abbé Ferland, pendant que Chauveau feuilletait les *Samedis* de Pontmartin ; J.-C. Taché discourait là, à bâtons rompus, avec son antagoniste Cauchon ; Fréchette et Lemay y venaient lire leurs premiers essais ; Gérin-Lajoie avec Alfred Garneau s'y attardait au sortir de la bibliothèque du parlement. Octave Crémazie, accoudé nonchalamment sur une nouvelle édition de Lamartine ou de Sainte-Beuve, tandis que son frère faisait l'article aux clients, jetait à de rares intervalles quelques réparties fines parmi les discussions qui se croisaient autour de lui, ou bien accueillait par un sourire narquois les excentricités de quelques-uns des interlocuteurs.

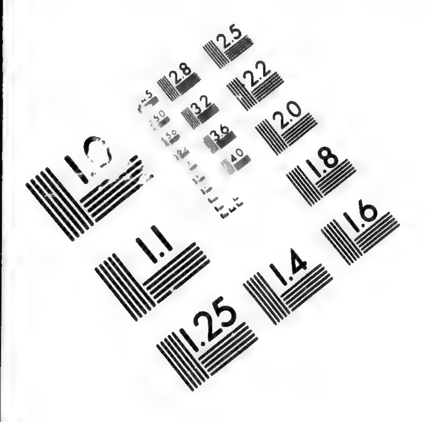
On était à l'époque des *Soirées canadiennes ;* la popularité dont cette revue jouissait à sa naissance avait répandu une vie nouvelle, pleine d'entrain et d'espérance, dans notre petite république des lettres. On avait foi dans l'avenir et on avait raison. La phalange des jeunes talents se groupait avec une ardeur fiévreuse autour des vieux maîtres, prête à tout entreprendre sous leurs ordres.

Nature sympathique et ouverte, modeste comme le vrai talent, n'ayant jamais rêvé, pour son malheur, que lecture et poésie, toujours disposé à accueillir les nouveaux venus dans l'arène, Crémazie était le confident de chacun. Que de pas hésitants il a raffermis ! Que d'écrivains de mérite qui s'ignoraient et qu'il a révélés à eux-mêmes ! Personne n'a eu une plus large part que lui au réveil littéraire de 1860.

Né à Québec, le 16 avril 1827, d'une famille originaire du Languedoc, [1] il avait fait ses études au séminaire de cette ville. Il était entré ensuite dans le commerce et était devenu l'associé de ses deux frères Jacques et Joseph, fondateurs d'une maison de librairie qui vient de s'éteindre après avoir duré au delà de trente ans. Humble dans ses commencements, elle prit après 1855, sous la direction d'Octave, un développement considérable, trop rapide peut-être, trop hâtif à une époque où les livres étaient encore d'un débit assez difficile ; ce qui fut la première cause du désastre qu'elle a éprouvé quelques années plus tard. Quoi qu'il en soit, il convient d'ajouter ici que cette maison

---

1. Jacques Crémazie, bisaïeul du poète, était né en 1735 à Artigat, en Languedoc ; il arriva à Québec en 1759.



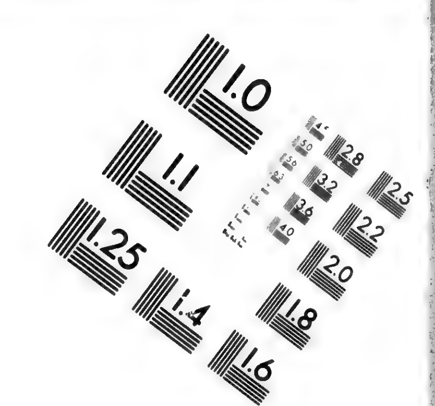
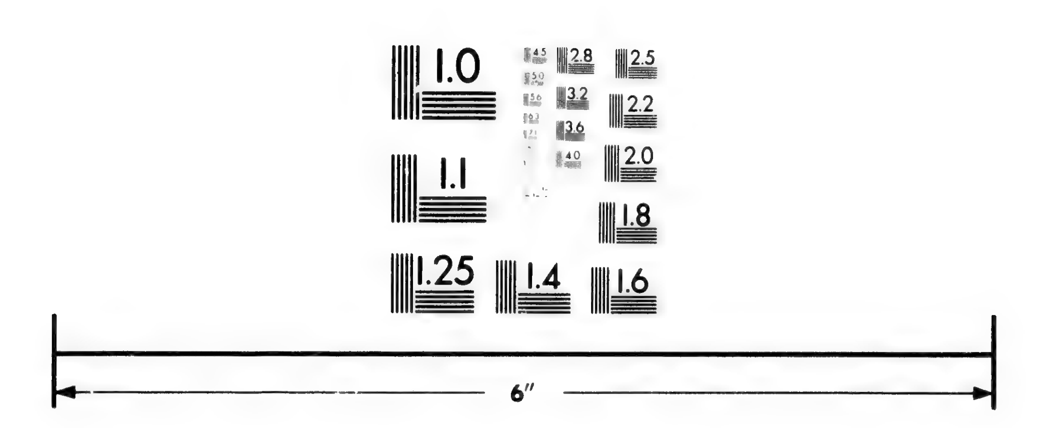
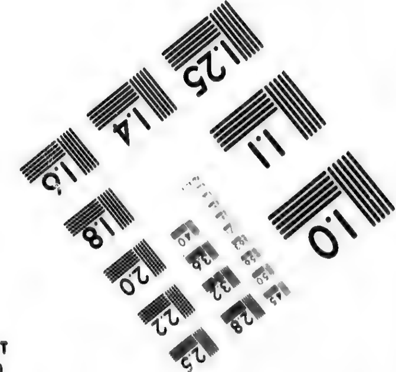


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







française est une de celles qui ont le mieux servi le mouvement littéraire au milieu de nous.

Crémazie a été l'un des fondateurs de l'Institut canadien de Québec, et l'un de ses membres les plus actifs tant qu'il a vécu au Canada.

Tout au fond de sa librairie s'ouvrait un petit bureau, à peine éclairé par une fenêtre percée du côté de la cour, et où l'on se heurtait contre un admirable fouillis de bouquins de tout âge, de tout format et de toute reliure. C'était le cénacle où il donnait ses audiences intimes. On s'asseyait sur une caisse ou sur une chaise boiteuse, et on laissait la causerie chevaucher à tous les hasards de l'imprévu. C'est alors, dans ces cercles restreints, que Crémazie s'abandonnait tout entier et qu'il livrait les trésors de son étonnante érudition. Les littératures allemande, espagnole, anglaise, italienne, lui étaient aussi familières que la littérature française ; il citait avec une égale facilité Sophocle [1] et le Ramayana, Juvénal et les poètes arabes ou scandinaves. Il avait étudié jusqu'au sanscrit.

***

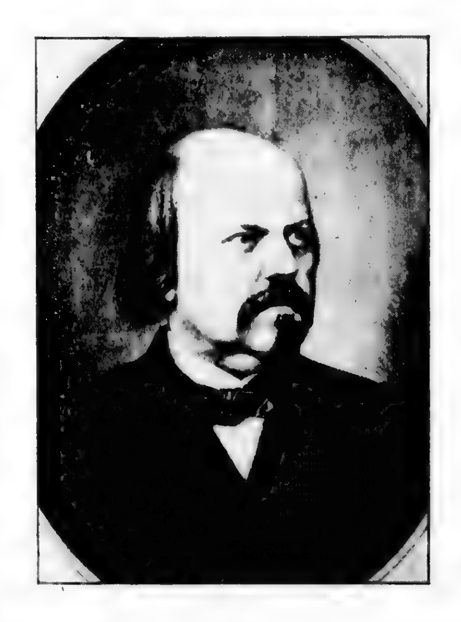
Disciple du savant abbé Holmes, qui a laissé un nom impérissable au séminaire de Québec, et qui en avait fait son ami plus que son élève, Octave Crémazie avait appris de lui à ne vivre que pour la pensée. Il avait fait de l'étude l'unique passion de sa vie, et elle lui suffisait. Elle fut sa compagne sous la bonne comme sous la mauvaise

---

1. Sophocle, grand poète tragique grec (496-405 av. J.-C.)—*Ramayana*, grand poème sanscrit attribué à Valmiki.—*Juvénal*, célèbre satirique latin, vivait à la fin du Ier siècle.

étoile. Quand tout le reste l'eut abandonné, elle s'assit à son chevet pour animer sa solitude, endormir ses douleurs, calmer ses insomnies et adoucir les amertumes de l'exil.

Abstème comme un anachorète, négligé dans sa tenue, méditatif autant qu'un fakir, il ne vivait que pour l'idéal; le monde ne lui était rien, l'étude lui était tout. Le travail de la composition et de la lecture absorbait une grande partie de ses nuits : il composait ses vers la nuit, couché dans son lit. Le silence, la solitude, l'obscurité, évoquaient chez lui l'inspiration : la nuit était sa muse. Souvent il ne prenait pas même la peine de confier ses poésies au papier ; il ne les écrivait qu'au moment de les livrer à l'impression. Elles étaient gravées dans sa mémoire mieux que sur des tablettes de marbre.



Obligé par nécessité de s'occuper d'affaires pour lesquelles il n'avait ni goût ni aptitude, il les expédiait d'une main distraite, s'en débarrassait avec une incurie et une imprévoyance qui finirent par creuser un abîme sous ses pieds. Il oubliait d'escompter un billet à la banque

pour courir après une rime qui lui échappait. Quand il se réveilla de ce long rêve, il était trop tard.

Au physique, rien n'était moins poétique que Crémazie ; courtaud, large des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit, il faisait l'effet, au premier abord, d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à cœur joie : " Braves gens, disait-il,

> Qui naissent marguilliers et meurent échevins,"

et qui ont " toutes les vertus d'une épitaphe." Son sourire, le plus fin du monde, et les charmes de sa conversation faisaient perdre de vue la vulgarité de sa personne.

A part certains hommes d'affaires, nul ne soupçonnait le volcan sur lequel il marchait et qui allait éclater sous ses pas. Quelques mots amers qui lui échappaient ou qu'il plaçait en vigie dans la conversation, quelques sarcasmes inexplicables, qui paraissaient en singulière contradiction avec sa vie calme en apparence et insouciante, étaient les seuls indices des orages intérieurs qu'il subissait. On n'y faisait pas attention : la suite en fit comprendre le sens.

La stupeur fut universelle lorsque, un matin, on apprit que Octave Crémazie avait pris le chemin de l'exil : le barde canadien s'était tu pour toujours. Où était-il allé ? S'était-il réfugié aux États-Unis ? Avait-il traversé l'Océan pour aller vive en France ? Pendant plus de dix ans, ce fut un mystère pour le public ; quelques intimes seulement

étaient au fait de ses agissements et connaissaient le lieu de sa retraite. [1]

***

Octave Crémazie est allé mourir au Havre (16 janvier 1879), en face de cet Océan qu'il ne pouvait plus franchir.

Isolé dans sa vie, isolé dans sa mort,

il a bu jusqu'à la lie la coupe amère de l'exil ; et il a emporté avec lui la cruelle pensée que sa patrie ne lui donnerait pas même l'aumône d'un tombeau : cette patrie qu'il avait tant aimée et qu'il avait chantée en si beaux vers.

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
Qui, nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité,
Quelques sons plus touchants, dont la douce harmonie,
Écho pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants et cet écho sublime
Qui sait de notre cœur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal ;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

---

1. Ce fut en novembre 1862 qu'eut lieu le désastre commercial qui occasionna l'effondrement de la librairie de Crémazie, et son départ précipité du Canada. De New-York il s'était rendu droit à Paris, où il avait pris un petit logement dans l'Ile, près l'église Notre-Dame. Les emplois passagers que M. Gustave Bossange lui procura, quelques agences particulières et les secours de ses frères lui donnèrent du pain.

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;
Le vent de la forêt glissant sur les talus,
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères
Et nous jette, au milieu de nos tristes misères,
Le parfum consolant de leurs nobles vertus.

Un quart de siècle auparavant, Crémazie avait prophétisé sa propre destinée lorsqu'il avait dit :

Loin de son lieu natal, l'insensé qui s'exile,
Traîne son existence à lui-même inutile.
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plaisirs.
Jamais, pour consoler sa morne rêverie,
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ses pas n'a point de souvenirs.

A sa dernière heure, il n'a pas même eu la consolation de voir un seul de ses compatriotes à ses côtés ; une main étrangère lui a fermé les yeux. Fidèle à son malheur jusqu'à la fin, la famille Bossange a été la dépositaire de ses dernières volontés et a suivi sa dépouille mortelle au cimetière. Dans vingt ans, personne peut-être ne pourra indiquer le lieu où il repose. Plus malheureux que Gilbert, il a pu dire comme lui :

. . . Sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

L'abbé H.-R. Casgrain.

LE VIEUX SOLDAT CANADIEN. [1]

Vous souvient-il des jours, vieillards de ma patrie,
Où nos pères, luttant contre la tyrannie,
Par leurs nobles efforts sauvaient notre avenir ?
Frémissant sous le joug d'une race étrangère,
Malgré l'oppression, leur âme toujours fière,
De la France savait garder le souvenir.

Or, dans ces tristes temps où même l'espérance
Semblait ne pouvoir plus adoucir leur souffrance,
Vivait un vieux soldat au courage romain,
Descendant des héros qui donnèrent leur vie
Pour graver sur nos bords le nom de la patrie,
La hache sur l'épaule et le glaive à la main.

Mutilé, languissant, il coulait en silence
Ses vieux jours désolés, réservant pour la France
Ce qui restait encor de son généreux sang ;
Car, dans chaque combat de la guerre suprême,
Il avait échangé quelque part de lui-même
Pour d'immortels lauriers conquis au premier rang.

Alors Napoléon, nouveau dieu de la guerre,
De l'éclat de son glaive éblouissant la terre,
Avait changé l'Europe en un champ de combats.
Et, si vite il allait, fatiguant la victoire,
Qu'on eût dit que bientôt, trop petit pour sa gloire,
Le vieux monde vaincu manquerait sous ses pas.

Quand les fiers bulletins des exploits de la France
Venaient des Canadiens ranimer l'espérance,
On voyait le vieillard tressaillir de bonheur ;
Et puis il regardait sa glorieuse épée,
Espérant que bientôt cette immense épopée
Viendrait sous nos remparts réveiller sa valeur.

---

1. Cette pièce de vers a été composée à l'occasion de l'arrivée à Québec de *la Capricieuse*, corvette française envoyée en 1855 par l'empereur Napoléon III, pour nouer des relations commerciales entre la France et le Canada.—Le poète a personnifié dans cette fiction le peuple canadien tout entier. Les regrets, les vœux et l'espoir du vieux soldat furent longtemps ceux de tous les Canadiens après la conquête.

Quand le vent, favorable aux voiles étrangères,
Amenait dans le port des flottes passagères,
Appuyé sur son fils, il allait aux remparts ;
Et là, sur ce grand fleuve où son heureuse enfance
Vit le drapeau français promener sa puissance,
Regrettant ces beaux jours, il jetait ses regards !

Alors il comparait, en voyant ce rivage,
Où la gloire souvent couronna son courage,
Le bonheur d'autrefois aux malheurs d'aujourd'hui :
Et tous les souvenirs qui remplissaient sa vie,
Se pressaient tour à tour dans son âme attendrie,
Nombreux comme les flots qui coulaient devant lui.

Ses regards affaiblis interrogeaient la rive,
Cherchant si les Français que, dans sa foi naïve,
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sous nos remparts déployer leur bannière :
Puis, retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir.

OCTAVE CRÉMAZIE.

QUESTIONS.—Quelle touchante personnification est retracée dans ces vers?—A quoi l'auteur fait-il allusion en parlant de *tyrannie* et *d'oppression ?*—Pourquoi cette expression: "au courage romain"?—Quel souvenir touchant est rappelé dans la seconde strophe?—A qui Napoléon est-il comparé?—Quel est le nom du dieu de la guerre?—Citez les vers qui font image dans la quatrième strophe.—A quels exploits l'auteur fait-il allusion dans le premier vers de la cinquième strophe?—Expliquez ce vers :

Espérant que bientôt cette immense épopée...

Qu'est-ce qu'un rempart? Où sont nos remparts?—Qu'est-ce qu'une flotte?—Combien de temps le drapeau français a-t-il promené sa puissance sur notre fleuve?—Quelle différence entre *rivage*, *rive*, *côte*, *bord ?*—Définissez *flots*, *ondes*, *vagues*.—Quels sentiments éprouvez-vous à la lecture de ce sujet?—Quelles réflexions vous suggère-t-il ?



LE PRINTEMPS.

Salut, printemps, jeune saison !
Dieu rend aux plaines leur couronne :
La sève ardente qui bouillonne
S'épanche et brise sa prison.

Bois et champs sont en floraison,
Un monde invisible bourdonne ;
L'eau sur le caillou qui résonne
Court et dit sa claire chanson.

Le genêt dore la colline ;
Sur le vert gazon l'aubépine
Verse la neige de ses fleurs.

Tout est fraîcheur, amour, lumière ;
Et du sein fécond de la terre
Montent des chants et des senteurs.

A. de Ségur.

QUESTIONS.—Exprimez la comparaison renfermée dans le premier vers.— Quelle est la métaphore renfermée dans le second?—N'y a-t-il pas une sorte d'allégorie dans les troisième et quatrième vers?—Citez les métaphores qui se suivent.— "Bois et champs," quel est l'effet de la suppression de l'article? Indiquez dans les vers suivants quelques métaphores pleines de fraîcheur et d'harmonie.—Citez le vers qui donne à la fois la définition et le tableau du printemps.—Quelles sont les qualités qui font de ce sonnet une vraie peinture d'une exactitude et d'un coloris admirables?

LE BONHEUR.

La conception du bonheur complet, tel que nous le rêvons dans nos heures de folies, comprend deux choses: l'exemption absolue de toute peine, de tout mal, et la jouissance absolue de tout plaisir, de tout bien.

Mais la vie humaine n'est pas ainsi faite. Elle est comme un mélange, en parties inégales, de plaisirs et de peines, de maux et de biens. Pour nous, la vie heureuse est celle où les biens l'emportent. Si, au contraire, les maux l'emportent, nous la disons misérable. Mais aucune vie n'est exempte de toute peine, de même qu'aucune vie n'est déshéritée de tout bien. Le plus heureux d'entre vous a des moments où son cœur se serre et se brise, et le plus pauvre d'entre ces pauvres que nous rencontrons parfois, mourant de faim, a des heures délicieuses où il oublie sa misère et où son cœur s'épanouit dans la joie.

En somme, il faut prendre la vie pour ce qu'elle est, un fond triste, semé, çà et là, de quelques plaisirs qui l'égaient un peu et qui permettent à l'homme de se remonter pour souffrir.

Il est évident, dès lors, que le secret du bonheur consisterait, si la chose était possible, à diminuer nos peines et à enrichir nos joies. Et si cela ne se peut, à enlever du moins quelque amertume à nos douleurs et à ajouter quelque douceur à nos joies.

Y a-t-il moyen d'y arriver ? nous allons le voir.

Je remarque d'abord qu'il y a un nombre considérable de maux auxquels nous n'avons aucune part active, et que nous devons, bon gré mal gré, recevoir quand la fortune nous les jette à la figure : la maladie, la mort et tant d'autres.

Puis-je éviter la maladie ? puis-je éviter la mort ? puis-je éviter la maladie et la mort de ceux que j'aime ?

Puis-je éviter qu'on me mésestime, qu'il y ait, de par le monde, certaines gens qui trouvent un plaisir charmant à déchiqueter mon honneur ? Non pas. Il en est ainsi de beaucoup de maux inévitables, que faire devant ces maux-là ?... Souffrir simplement et pleurer même ; oui, pleurer, car les pleurs soulagent.

Mais prenons garde !

Que de fois il nous arrive d'ajouter à ces maux réels des circonstances imaginaires, que nous forgeons à plaisir pour aiguiser encore notre douleur !

Une de ces circonstances imaginaires qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Nous souffrons ainsi, non seulement pour la douleur présente, mais encore pour cette douleur que nous voyons se perpétuer d'année en année, toujours dévorante.

Ce sentiment de l'irréparable, qui est comme le couronnement de la douleur dans l'homme, est généralement un

fantôme ! Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés. Mais il y a certaine douceur à se croire inconsolable : c'est se rendre parfois un témoignage de tendresse, de fidélité et de constance, c'est se donner de grandes louanges !

Soyons raisonnables : nos maux réels seront toujours assez grands pour que nous n'ajoutions rien de nos propres mains à leur triste édifice.

*
* *

Mais à côté de ces maux, sont disseminés, dans la vie, quelques bonheurs rares et quelques fugitifs plaisirs. A leur sujet, mon conseil est inverse.

Il faut s'arrêter avec complaisance aux petits bonheurs que Dieu nous donne ; il faut les savourer lentement et doucement ; il faut les épuiser amoureusement jusqu'au fond ; il faut surtout en garder le souvenir, comme un vase de cristal garde le parfum des eaux qui l'ont embaumé.

Garder le souvenir des jours heureux. C'est si bon et c'est si simple ! Quand Dieu vous fait le don d'un jour ou même d'une heure joyeuse, pourquoi n'en emportez-vous pas un souvenir ? C'est une petite branche, une fleur, un brin d'herbe, une plume d'oiseau cueillie au milieu d'un buisson, un lambeau de papier... que sais-je, moi ? Et, le soir, quand la nuit tombe, la branche, la fleur, le brin d'herbe, pourquoi ne l'attachez-vous pas pieusement à quelque feuille détachée, écrivant par-dessous une date, un mot, une lettre... trompeuse si vous le voulez, pour dérouter les indiscrets, mais qui vous parle à vous qui la comprendrez ? Puis, la feuille ainsi consacrée, enfermez-la

fidèlement dans quelque coffret intime où d'autres iront la rejoindre. Oh ! c'est une délicieuse réserve pour les mauvais jours ! Quand viennent alors ces heures tristes, où le ciel est si noir et la terre si sombre, où la solitude pèse comme un manteau de plomb, où la mélancolie tombe dans le cœur comme ces fines pluies d'hiver qui glacent jusqu'au sang, allez, courez à ces chères petites feuilles, revoyez-les une à une, contemplez-les, interrogez-les, elles évoqueront à vos yeux toute une procession de songes enchantés, elles referont devant vous toute l'histoire de vos bonheurs.

Mais ce souvenir n'est pas assez.

Il faut enrichir nos bonheurs, il faut les agrandir sans cesse, en y ajoutant ces plaisirs simples que nous laissons, pour ainsi dire, tomber de nos mains, faute de les estimer ou même de les connaître.

" Si l'on est à peu près bien, dit Fontenelle, il faut se croire tout à fait bien. Rien n'est si délicat ni si fragile qu'un état heureux, il fait craindre d'y toucher, même sous prétexte d'amélioration."

Malheureusement nous ne savons pas nous résigner. Nous voulons mieux, toujours mieux, mieux encore, et nous ruinons notre bonheur présent par la fatale convoitise d'un bonheur lointain qui nous échappe. Il faut se résigner et s'attendre à souffrir.

Qu'y a-t-il à côté de nous, dans l'univers ? Trois choses : la matière, les âmes et Dieu. La contemplation du monde matériel, de ses beautés et de ses harmonies a du charme et de la joie ; mais pour les goûter, il faut déjà que l'âme soit heureuse, calme, inclinée à ces doux plaisirs.

Mais les âmes ! Oh ! dans le commerce des âmes ne

puis-je pas entrevoir le bonheur ? Non ! non ! ne croyez pas aux hommes ! n'attendez rien des hommes ! Car la sincérité leur pèse ; car leur amour éphémère et frivole va faiblissant, faiblissant toujours jusqu'à mourir. Ah ! que l'homme est cruellement impuissant à faire le bonheur de l'homme !

Reste Dieu !...

Mais Dieu, je ne le vois pas ; et j'ai besoin de voir des yeux se baigner dans mes yeux et mêler leurs larmes aux miennes ; j'ai besoin de voir des lèvres sourire à mes joies et à mon espoir.

Dieu, je ne l'entends pas, et j'ai besoin, quand je souffre, d'entendre, comme une divine musique, ces paroles chaudes et aimantes qui versent dans mon cœur, avec leur tendresse, le courage et la force.

Dieu, je ne le sens pas, je ne le touche pas, et j'ai besoin de sentir la fortifiante étreinte de l'amitié, j'ai besoin de reposer sur son épaule mon front endolori par la peine.

Reste donc de souffrir ? Oui ! souffrir, voilà le vrai lot de l'homme en ce monde. Souffrir ! mais non sans espérance et sans fierté. Non pas sans espérance, car il nous reste Dieu et le ciel ; non pas sans fierté, car la souffrance vaillante et courageuse est la suprême grandeur de l'homme.

VICTOR VAN TRICHT, [1] S. J.

(Extrait de la *Causerie sur le bonheur.*)

---

1. Le P. VAN TRICHT (1842), de la Compagnie de Jésus, commença au Cercle catholique de Namur ses premières *Causeries*. Elles roulaient d'abord sur des sujets scientifiques, mais il s'est attaché de préférence aux questions morales et sociales. D'une main légère, il sait écarter les épines du sujet ou les couvrir de fleurs. Il possède à un degré peu commun l'art de soutenir et de renouveler l'attention, de tenir sous le charme de sa parole un auditoire parfois frivole, ne cherchant que le plaisir d'une soirée agréable. Le P. Van Tricht a publié une cinquantaine de *Causeries*, dont la plupart ont été plusieurs fois rééditées.

QUESTIONS.—Rappelez les conseils pratiques donnés dans cet extrait.—A quel genre littéraire appartient le sujet que vous venez de lire? — Définissez *Causerie* et *Conférence*. — Nommez quelques célèbres conférenciers.—Caractérisez le style du P. Van Tricht.

LE VIEUX CHÊNE.

Naguère, sur les bords de l'onde murmurante,
Un vieux chêne élevait la tête dans les cieux ;
Et de ses rameaux verts l'ombre rafraîchissante
Protégeait l'humble fleur qui naissait en ces lieux.
Les zéphirs soupiraient le soir dans son feuillage
Argenté par la lune, et dont plus loin l'image
Ondoyait sur les flots roulant avec lenteur ;
Les oiseaux y dormaient la tête sous leur aile,
Comme, la nuit, sur l'eau repose la nacelle
Immobile du pêcheur.

Des siècles à ses pieds reposait la poussière.
Que d'orages affreux passèrent sur son front
Dans le cours varié de sa longue carrière !
Que de peuples tombés sans laisser même un nom !
Impassible témoin de leur vaste naufrage,
Que j'aimais à prêter l'oreille à son langage
Si plein de souvenirs des âges révolus !
Lui seul pouvait encore évoquer sous son ombre
L'image du passé, les fantômes sans nombre
Des peuples qui n'étaient plus.

Quand le vent gémissait dans ses branches massives,
Et qu'assis je tâchais de comprendre le sens
Vague et mystérieux de ses notes plaintives,
D'autrefois je croyais qu'il répétait les chants,
Et mes yeux semblaient voir sortir de la poussière
Vingt peuples inconnus se poussant sur la terre,

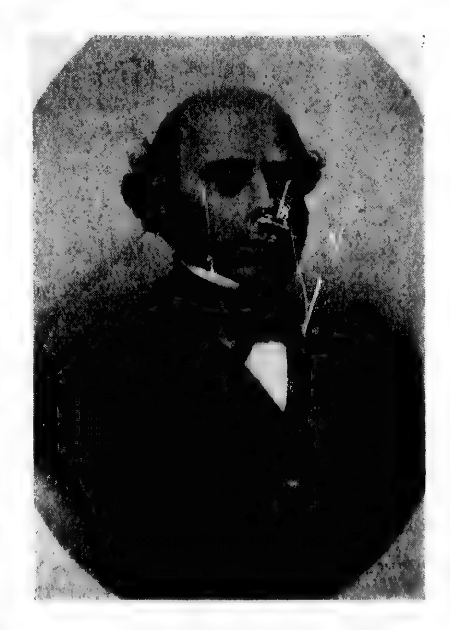
Comme des flots pressés qu'agite l'aquilon ;
Et chacun sur le sol qu'avaient conquis ses pères,
Succomber à son tour sous les dards sanguinaires
De quelque autre nation.

. . . .

. . . .

Jadis un voyageur, au pied d'une colonne
Assis, les yeux fixés sur les débris épars,
Dans son rêve crut voir s'animer Babylone,
Et debout se dresser ses immenses remparts.
Ainsi, je croyais voir, chêne, à ta voix superbe,
Des barbares armés sortir de dessous l'herbe,

M. F. X. GARNEAU, né à Saint-Augustin, près Québec, 1809 ; mort à Québec, 1866. Ses premières poésies datent de Paris et de Londres, où il était secrétaire de l'honorable D.-B. Viger, agent du Bas-Canada auprès du gouvernement britannique ; il y resta deux ans. De retour dans son pays, M. Garneau, notaire, se livra dans ses moments de loisir à son goût pour les lettres. Il publia dans les journaux différentes poésies : *le Voyageur, l'Étranger, la Pologne, l'An 1834, le Marin ; A mon fils, les Oiseaux blancs, le Dernier Huron et le Vieux chêne* sont les dernières poésies de notre plus illustre historien : la pensée y est plus mûre, le vers plus facile, et la forme plus originale.



En 1840, il commença à écrire son *Histoire du Canada*, qui est son plus beau titre de gloire, et qui lui a valu le nom d'*historien national*. " Le coup d'œil de l'historien plane toujours au-dessus de la narration, domine le cours des événements, les examine, en recherche les causes et en déduit les conséquences. Le style est à la hauteur de la pensée et révèle un écrivain d'élite."

Et nos bords se couvrir de profondes forêts :
Mais un cri retentit au loin dans les vallées ;
L'illusion tomba ; les moissons ondulées
Seules couvraient les guérets.

Il ne restait que toi, dernier débris des âges,
Qui surnageais encor sur l'océan des temps,
Arbre majestueux, magnifiques feuillages
Que les pères léguaient au respect des enfants.
Il était encor là. De loin sa tête altière,
Lentement balancée à la brise légère,
Frappait à l'horizon les yeux des voyageurs ;
Et le soleil caché derrière les montagnes,
En colorait le faîte, au-dessus des campagnes,
De ses dernières lueurs.

Souvent venaient le soir, au frais du crépuscule,
Des amants à ses pieds s'asseoir sur le gazon ;
Et leurs voix se mêlaient au doux bruit que module
La vague, en expirant sous les pieds du buisson.
Ils voyaient dans les cieux couverts de sombres voiles,
A travers les rameaux, s'allumer les étoiles
Qui se réfléchissaient dans le cristal des eaux ;
Tandis que le hameau réuni sur la rive,
Abandonnait sa joie à l'aile fugitive
Et folâtre des échos.

Le vieillard, pensif, lui, reportait sa mémoire
Sur d'autres jours depuis bien longtemps écoulés.
A ses fils attentifs il racontait l'histoire
De ses anciens amis par le temps emportés.
Là, disait-il, aussi j'étais bien jeune encore,
J'ai vu nos fiers aïeux, un jour avant l'aurore,
Partir subitement à l'appel du tambour.
O plaines d'Abraham ! victoire signalée !
Ah ! pour combien d'entre eux cette grande journée
N'eut point, hélas ! de retour !

. . . .

O chêne, que ton nom résonne sur ma lyre,
Toi dont l'ombre autrefois rafraîchit mes aïeux !
J'ai souvent entendu le souffle de Zéphire
Soupirer tendrement dans tes rameaux noueux.
Alors l'oiseau du ciel, dans sa course sublime,
Montait, redescendait et, caché dans ta cime,
Il enivrait les airs de chants mélodieux.
Et dans un coin obscur de ton épais feuillage,
Il déposait son nid à l'abri de l'orage,
Entre la terre et les cieux.

Mais depuis a passé le vent de la tempête ;
La foudre a dispersé tes débris glorieux.
Le hameau cherche en vain ta vénérable tête
Se dessinant au loin sur la voûte des cieux ;
Il n'aperçoit plus rien que l'espace et le vide.
Au jour de la colère une flamme rapide
Du vieux roi des forêts avait tout effacé.
Hélas ! il avait vu naître et mourir nos pères,
Et l'ombre qui tombait de ses bras séculaires,
C'était l'ombre du passé.

F.-X. GARNEAU.

Annotations.—La lutte pour la vie entre les peuples, la disparition de certaines races, exterminées, asservies ou absorbées par d'autres plus fortes et plus heureuses forment le thème de cette pièce.

A l'époque où écrivait M. Garneau (1841), la nationalité était en péril ; on sent sous les strophes émues du poète comme une arrière-pensée qui préoccupe son âme et la trouble de sinistres pressentiments. Et cette préoccupation constante de l'auteur est déguisée sous le voile de l'allégorie.

Les deux premières stances sont très riches d'harmonie et d'expression. Les souvenirs historiques se pressent en foule, les peuples anciens et les peuples modernes, les sauvages et les hommes civilisés, passent rapidement au pied de l'arbre séculaire,—et le poète se compare au voyageur.

Les oiseaux qui font leurs nids et gazouillent dans les branches, les danses joyeuses des villageois, au pied du vieil arbre, le vieillard qui vient s'y asseoir et raconter aux jeunes gens les hauts faits des ancêtres, tout cela est décrit avec fraîcheur, avec grâce, avec une mélancolie bien vraie et que l'on ne peut s'empêcher de partager.

M. Garneau n'a pas voulu que son arbre chéri tombât de vétusté ; il a choisi pour lui une fin plus tragique, plus symbolique aussi de celle qu'il voudrait pour notre nationalité, si elle doit disparaître un jour ; c'est ce qu'il exprime dans la dernière strophe.



MADAME SWETCHINE.

Bien que la plus grande partie de son existence se soit écoulée dans notre société, madame Swetchine demeura toute sa vie une grande dame russe; ses idées n'étaient pas les nôtres, mais sa littérature est bien française.

Cette personne, que Sainte-Beuve[1] appelait la fille aînée de Joseph de Maistre et la fille cadette de saint Augustin,

---

1. De 1840 à 1865 environ, Sainte-Beuve est le maître incontesté de la critique. Sa critique est purement réaliste, d'une grande valeur artistique, par l'expression des caractères individuels, d'une insignifiante portée scientifique, parce qu'il n'y a pas de science de l'individu.

avait une nature extraordinairement active, une incroyable ardeur d'esprit. Elle lisait tout, annotait tout, recopiait tout ce qui frappait son imagination : elle a laissé trente-cinq volumes d'extraits et de notes. Soulevée par une continuelle surexcitation, madame Swetchine, qui parlait le français, l'allemand, l'anglais, qui connaissait le latin, le grec et l'hébreu, madame Swetchine remuait toutes les idées et se lançait dans d'infinies méditations. Elle sortit catholique et croyante de ces études fougueuses et de ces recherches inquiètes.

En 1817, madame Swetchine quittait la Russie pour venir en France. Les lettres de Joseph de Maistre, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et les souvenirs de ses relations avec les familles émigrées, lui assuraient d'avance le plus flatteur accueil. A peine entrée dans la société française, elle avait un salon où se réunissaient les diplomates, les femmes élégantes, les savants et les lettrés. En pleine Restauration, elle fondait une influence qui n'a fait que grandir depuis, qui a traversé trois ou quatre règnes, et qui est arrivée réellement à son apogée après la révolution de 1848.

M. de Falloux, l'ami, l'admirateur, l'exécuteur testamentaire de madame Swetchine, a raconté sa vie, rassemblé ses lettres et publié ses œuvres. Ses traités de méditations et de prières sont des documents précieux pour toute âme intelligente et pieuse, qui voudra se mettre en contact intime avec les sentiments et les idées les plus nobles, les plus élevés.

C'est dans ses lettres surtout qu'il faut étudier madame Swetchine. " Après *vous*, lui écrivait M. de Maistre,

l'homme du monde qui décida de sa conversion, il n'y a rien de plus *vous* que votre pensée." On reconnaît vraiment ici la justesse de cette parole ; nulle page de madame Swetchine qui ne fasse comprendre son ascendant sur la nombreuse et brillante société qui l'entourait, et ne présente les qualités particulières de sa nature : ce mélange de réserve modeste et presque craintive, de subordination de soi-même avec une autorité morale innée, une sorte de don de commander aux âmes, sans s'imposer et presque sans s'y croire propre. On y retrouve tous les traits de cette grande vie, commencée en 1789, éteinte en 1857 ; on y reconnaît pleinement toute l'élévation et toute la simplicité de ce caractère.

La meilleure partie de sa correspondance est adressée au P. Lacordaire, dont elle avait encouragé et suivi les débuts. Une affection très vive unissait ces deux âmes. De la part de madame Swetchine, c'était une sollicitude toute maternelle, pleine de vigilance et d'appréhensions. De la part du célèbre dominicain, c'était une confiance sans bornes, une expansion de tous les instants.

" Vous ne sauriez croire, lui écrivait-il un jour, tout le bonhenr que j'ai de vous retrouver, de vous revoir, de vous entendre. Dieu m'a donné peu d'amis, mais de tels que je ne puis regretter mon isolement. Une heure de conversation avec vous m'illumine. J'admire l'harmonie de nos intelligences, nées si loin l'une de l'autre, si ce n'était que Dieu, le père de l'une et de l'autre, prépare dans l'éternité ce qu'il veut rapprocher dans le temps."

Madame Swetchine lui rendait bien cette affection.

" Adieu, lui répondait-elle à la fin d'une excellente lettre, adieu, mon cher et bien cher ami, je vous demande de me bénir, je vous le demande du fond de mon cœur dont la tendresse pour vous ne déshonorerait pas l'amour maternel. "

En dehors de ces lettres, la correspondance de madame Swetchine est très variée. Elle embrasse toute la période de la Restauration, de la monarchie de Juillet et de la révolution de 1848. Elle représente et prouve tour à tour les qualités de son cœur, l'étendue de son esprit, et la perspicacité de son jugement.

FRÉDÉRIC GODEFROY.

PAGES DE JEUNESSE.

Ma mère.

C'était la femme d'un employé de ministère. Elle avait eu huit enfants, et il lui en restait quatre, trois grandes filles et un petit garçon. Faire vivre tout ce monde avec les modestes appointements du père, quel problème ! Car on voulait garder son rang, malgré tout ; on était fière, on voulait rester une bourgeoise, une "dame." Eh ! bien, le courage et les doigts de fée de l'excellente mère suffisaient à tout. Les fillettes avaient des robes fraîches ; le petit bonhomme était bien tenu. Il existe encore, ce petit bonhomme, et, bien qu'il ait aujourd'hui dépassé de beaucoup la cinquantaine, il se souvient toujours d'un certain caban en étoffe écossaise, chef-d'œuvre de l'industrie maternelle, dont il était très fier et qui faisait l'envie et l'admiration de ses camarades de la pension Hortus. C'était merveilleux ce que cette bonne ménagère déployait d'économie, de

patience, d'invention, d'activité, pour que sa maison et sa famille lui fissent honneur.

Celle qui, lorsqu'on n'était pas trop pauvre, aimait à recevoir quelques parents, quelques amis de son mari, et leur servait le thé avec grâce, s'était levée à cinq heures du matin, comme une servante, et avait quelquefois fait elle-même un petit savonnage, pour que ses filles eussent des collerettes blanches.

Il y avait de mauvais moments.

Vers la fin du mois, le dîner était souvent très court et très maigre ; mais on le servait toujours sur une nappe éclatante, et, en été, on mettait un petit bouquet sur la table pour la parfumer et la fleurir. Je vous parlerais jusqu'à demain si je vous racontais tous les tours de force qu'a faits cette pauvre femme, plus encore avec son vaillant cœur qu'avec ses mains laborieuses. Et elle était toujours gaie : elle riait en travaillant, pour communiquer aux siens la confiance et l'énergie dont elle débordait. Que dis-je ?... Aux jours de grande pauvreté, elle redoublait de bonne humeur, et ce logis, où souvent on n'aurait pas trouvé deux écus à faire tinter l'un contre l'autre, était plein de chansons du matin au soir.

J'ai été le témoin de cette sainte et noble vie ; et c'est, j'en suis sûr, parce que j'ai grandi auprès de cette admirable femme, qui avait toutes les forces et toutes les délicatesses, que la fleur de la sensibilité s'est un jour épanouie dans mon imagination et que je suis devenu poète.

Mon père.

. . . . Souvent, tout seul, je me promène
Au lieu qui fut jadis la barrière du Maine ;
C'est laid, surtout depuis le siège deParis.
On a planté d'affreux arbustes rabougris
Sur ces longs boulevards, où naguère des ormes
De deux cents ans croisaient leurs ramures énormes.
Le mur d'octroi n'est plus ; le quartier se bâtit.
Mais c'est là que jadis, quand j'étais tout petit,
Mon père me menait, enfant faible et malade,
Par les couchants d'été, faire une promenade.
C'est sur ces boulevards déserts, c'est dans ce lieu
Que cet homme de bien, pur, simple et craignant Dieu,
Qui fut bon comme un saint, naïf comme un poète,
Et qui, bien que très pauvre, eut toujours l'âme en fête ;
Au fond d'un bureau sombre après avoir passé
Tout le jour, se croyait assez récompensé
Par la douce chaleur qu'au cœur vous communique
La main d'un dernier-né, la main d'un fils unique.
C'est là qu'il me menait. Tous deux nous allions voir
Les longs troupeaux de bœufs marchant vers l'abattoir ;
Et quand mes petits pieds étaient assez solides,
Nous poussions quelquefois jusques aux Invalides,
Où mêlés aux badauds descendus des faubourgs,
Nous suivions la retraite et les petits tambours.
Et puis, enfin, à l'heure où la lune se lève,
Nous prenions, pour rentrer, la route la plus brève :
On montait au cinquième étage lentement,
Et j'embrassais alors mes trois sœurs et maman,
Assises et causant auprès d'une bougie.
Eh bien ! quand m'abandonne un moment l'énergie,
Quand m'accable par trop le spleen décourageant,
Je retourne tout seul, à l'heure du couchant,
Dans ce quartier paisible où me menait mon père,
Et du cher souvenir toujours le charme opère.

Je songe à ce qu'il fit, cet homme de devoir,
Ce pauvre fier et pur, à ce qu'il dut avoir
De résignation patiente et chrétienne,
Pour gagner notre pain, tâche quotidienne,
Et se priver de tout, sans se plaindre jamais.
Au chagrin qui me frappe alors je me soumets,
Et je sens remonter à mes lèvres surprises
Les prières qu'il m'a dans mon enfance apprises.

FRANÇOIS COPPÉE.

QUESTIONS. — Définissez : *appointements, honoraires, salaire.*—Donnez la règle relative à l'emploi de "on".—Citez un petit trait qui peint bien la sollicitude maternelle.—Qu'est-ce qui vous plaît davantage dans le caractère de cette parfaite maîtresse de maison ?—Quel est ce siège de Paris dont parle l'auteur ?—Qu'est-ce que les Invalides ?—Citez quelques vers remarquables par les sentiments qu'ils expriment.

MADAME RÉCAMIER ET CHATEAUBRIAND.

Madame Récamier qui fut, sous l'Empire et aux premières années de la Restauration, la grâce et la beauté des sociétés du meilleur monde, frappée par des revers de fortune, s'était retirée au couvent de l'Abbaye-au-Bois, rue de Sèvres. Elle avait pris dans ce couvent un asile où elle devait finir ses jours. Distinguée par l'esprit autant que par le cœur, elle rassemblait dans son petit salon un cercle de personnes d'élites. Le talent y donnait accès aussi bien que la naissance. On y voyait, à côté des noms les plus illustres de la noblesse française, d'autres noms qui n'avaient que l'auréole du mérite littéraire. M. de Mont-

morency, le duc de Laval, Benjamin Constant, Lamartine y rencontraient Ballanche, Ampère ou Sainte-Beuve.

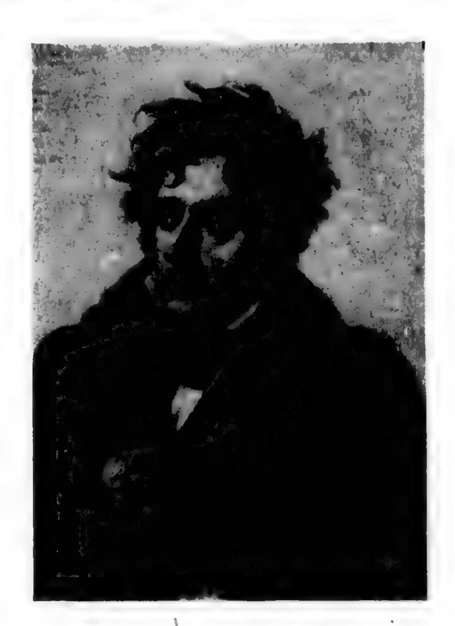
Elle était le lien qui les rattachait, l'aimant mystérieux qui les attirait, le charme qui les maintenait dans une confiance réciproque, malgré la différence de leurs opinions, de leurs tendances, de leurs goûts. Elle avait au plus haut degré, non cet esprit qui songe à briller pour lui-même, mais celui qui sent et met en valeur l'esprit des autres. Dans ses souvenirs, elle choisissait de préférence un trait fin, un mot aimable ou gai, une situation piquante, et négligeait le reste ; elle se souvenait avec goût. Elle écoutait avec séduction, ne laissant rien passer de ce qui était bien dans vos paroles, sans témoigner qu'elle le sentait. Elle questionnait avec intérêt, et était tout entière à la réponse.



Chateaubriand, son plus ancien et son plus illustre ami, était devenu comme le dieu de ce sanctuaire. C'était pour lui agréer, pour effacer les rides de son front, et renouveler sans cesse les hommages autour de lui, que Mme Récamier employait toutes les séductions de son esprit et de son cœur. Attentive à lui plaire, elle y mettait l'art le plus exquis et le plus assidu. Il était le centre de son monde, le grand intérêt de sa vie. Tous ses soins avaient pour objet son plaisir ou sa gloire. C'est ainsi que

l'on s'assemblait, soit pour entendre son *Moïse*, soit pour goûter des pages détachées de ses *Mémoires*.

Lamartine, avec un relief plein de malice, a peint ces assises du beau monde, présidées par celui qui fut René.[1] Il décrit l'ameublement de la chambre et n'oublie pas l'objet qui en faisait l'ornement principal, une toile peinte par Gérard, représentant Corinne au cap Misène, puis il ajoute : "Au-dessous du tableau de Corinne figurait M. de Chateaubriand, dont on n'entrevoyait derrière les paravents et les fauteuils des femmes, que la tête *olympienne*.



" Cette tête attirait et pétrifiait les yeux ; des cheveux soyeux et inspirés, sous la neige, un front plein et rebombé de sa plénitude, des yeux noirs comme deux charbons mal éteints par l'âge, un nez fin et presque féminin par la délicatesse du profil ; une bouche tantôt pincée par une contraction solennelle, tantôt déridée par un sourire de cour plus que de cœur ; des joues ridées comme les joues du Dante, par des années qui avaient roulé dans ces

1. Chateaubriand s'est peint dans *René ;* c'est aussi le portrait de la jeunesse de son temps.

ornières autant de passions ambitieuses que de jours ; tel était l'homme principal au fond du salon, entre la cheminée et le tableau."

Pour rétablir l'exactitude dans les traits, n'oublions pas que Lamartine n'aimait guère son illustre rival, et que de secrètes blessures d'amour-propre ont versé sur ce récit quelques gouttes du venin qui les entretenait.

Chateaubriand mourut le 4 juillet 1848. En lui s'éteignit le représentant le plus glorieux d'une époque littéraire qu'il a ouverte avec éclat. Il avait renouvelé l'imagination française. Il n'est pas d'œuvre de 1797 à 1850, et au delà, qui n'ait subi son influence. Le sentiment religieux et celui de la liberté avaient été ramenés par lui dans les lettres. Son action ne s'est pas restreinte à la France, l'Europe entière s'est formée à son école par ses plus grands écrivains et par ses meilleurs poètes.

En se fermant avec lui, le salon de Mme Récamier a emporté les derniers restes d'un esprit de société qui ne devait plus reparaître de longtemps dans les mœurs françaises. De riches demeures s'ouvriront désormais aux plaisirs mondains et frivoles : la conversation n'y aura plus de place. Des musiciens en renom grouperont autour d'eux les femmes du monde, les lettres auront peu de part à ces plaisirs. Plus tard, la politique envahira les cercles, la discussion des intérêts matériels prendra le pas sur tout, et il ne se trouvera plus de femme d'un esprit assez haut, d'un cœur assez élevé, d'une autorité assez reconnue pour renouer en fait de littérature la tradition des deux siècles passés.

C. GIDEL, *Histoire de la littérature française.*

QUESTIONS.—Que savez-vous de Mme Récamier et de l'époque où elle vivait ?—Quelles périodes historiques sont désignées par "l'Empire" et la "Restauration" ?—Qui Lamartine désigne-t-il par "celui qui fut René" ?—Quels ouvrages de Chateaubriand ont ramené le sentiment religieux dans les lettres ?

UNE PERLE LITTÉRAIRE DE M. DE LAMARTINE.

A Monsieur Dargaud.[1]

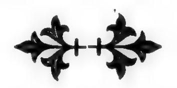
Votre cœur et votre intelligence ont été, depuis vingt ans, les seules pages où j'aie jeté en courant ce que je ne me dis qu'à moi-même, et ce qui ne sera jamais feuilleté que par vous. Quand j'aurai cessé de causer, et que vous vous souviendrez encore ; quand vous reviendrez en automne visiter cette vallée de Saint-Point où j'ai laissé tomber plus de rêveries dans votre oreille que les peupliers de mon pré ne laissent tomber de feuilles sur le grand chemin ; le ravin desséché, le châtaignier creux, la source entre les quatre pierres de granit gris, le tronc d'arbre couché à terre et servant de banc aux mendiants de la vallée, le tombeau peut-être où un lierre de plus rampera sur les moulures de l'arche sépulcrale, à l'extrémité du jardin, sur les confins de la vie et de la mort, vous rappelleront ce que nous nous sommes dit, ici ou là, assis ou debout, sous telle inclinaison de l'ombre, sous tel rayon de soleil, au chant de tel oiseau dans les branches sur nos

1. DARGAUD (JEAN-MARIE) (1800-1866), littérateur et historien français.

têtes, aux aboiements de tel chien, au hennissement de tel cheval de prédilection dans l'enclos; vous vous arrêterez pour écouter encore et pour répondre, et vous serez, mieux que ce livre mort et muet, un souvenir vivant de ma vie écoulée. Cela m'est doux à penser. Ce n'est pas là encore la postérité, mais c'est un crépuscule de la vie humaine, après que notre court soleil est déjà éteint. L'homme n'est bien mort que quand tous ceux qui l'ont connu et aimé sur la terre se sont couchés à leur tour dans le tombeau qui ne parle plus d'eux aux nouvelles générations. Jusque-là l'homme vit encore un peu dans la vie de ceux qui survivent, c'est l'aurore boréale du tombeau.

Les Orientaux, qui ont tout dit parce qu'ils ont tout senti les premiers, ont un proverbe plein de ce sens exquis de l'amitié. "Pourquoi Dieu, disent-ils, a-t-il donné une ombre au corps de l'homme? C'est pour qu'en traversant le désert, l'homme puisse reposer ses regards sur cette ombre, et que le sable ne lui brûle pas les yeux."

Vous avez été souvent pour moi comme une ombre de rafraîchissement, *umbra refrigerii*, et vous le serez encore pour ma mémoire quand j'aurai passé.





LA FILLE DE JAÏRE.

Elle était morte, hélas ! la brune jeune fille,
Malgré son cœur si pur, malgré son front si beau,
Comme une étoile meurt dès que le matin brille ;
Et de vieux fossoyeurs préparaient son tombeau.

Et sa mère pleurait et priait à sa couche,
Auprès de ce beau corps à cette heure si froid ;
L'âme en derniers soupirs s'échappait de sa bouche,
Comme d'un luth brisé la note qui décroît.

Un homme vint, portant au front une auréole,
Que le riche incrédule avait déjà proscrit,
Dont le pauvre écoutait la touchante parole,
Et que ceux qui l'aimaient appelaient Jésus-Christ . . .

Et le père priait et pleurait à sa porte ;
Et Jésus qui passait, les bénit de la main ;
Et le père lui dit : " Seigneur, ma fille est morte,
Morte ! et si vous vouliez, elle vivrait demain.

" Vous pouvez faire encor que sa bouche sourie,
Rouvrir ses yeux au jour et son âme au bonheur ;
Entrez, et je ferai, divin Fils de Marie,
Du marbre de sa tombe un autel au Seigneur."

C'était bien une morte à sa couche liée,
Une fleur abattue au-dessous du ciel bleu !
C'était bien la statue où l'âme est oubliée,
A qui l'art donne tout, hors le souffle de Dieu.

Eh bien ! le saint Apôtre anima la statue ;
Il fit rentrer son âme en son corps épuisé ;
Il rendit le parfum à la fleur abattue ;
Il rattacha la corde à ce beau luth brisé.

Et chacun le chanta dans son âme ravie,
Implorant un rayon de ce divin flambeau ;
Alors il dit : " Croyez ! la foi, c'est l'autre vie,
Qu'étouffe bien souvent le doute, autre tombeau."

Puis il alla semer cette loi qu'on révère,
Au-dessus de tout bruit faire entendre sa voix,
Et remontant au ciel, en passant au calvaire,
Abriter ses bourreaux à l'ombre de sa croix.

ALEXANDRE DUMAS FILS. [1]

---

1. ALEXANDRE DUMAS fils (1824-1895), romancier et auteur dramatique. On a pu discuter ses intentions, méconnaître sa philosophie, mais il y a unanimité de sentiments sur le mérite littéraire de ses pièces, l'habileté de sa mise en scène, la rapidité et l'éclat de son dialogue, et la perfection de son style. Tous les romans des deux Dumas sont à l'*Index*.

QUESTIONS.—Quel est l'évangéliste qui raconte la résurrection de la fille de Jaïre ?—Où était le Sauveur lorsque Jaïre se rendit près de lui ?—Quel miracle venait-il d'opérer, et quel apôtre venait-il d'appeler à sa suite ?—Qu'était Jaïre ?—Qui accompagnaient le Sauveur chez Jaïre ?—Les Juifs qui remplissaient la maison crurent-ils à la parole de Jésus ?—Pourquoi Jésus fit-il sortir la foule ?—Jésus avait-il déjà exercé sa puissance de résurrection ?—L'exerce-t-elle encore de nos jours ?



LE LEVER DU JOUR A VENISE.

La frégate de l'État, qui veille à l'entrée du port, tira son coup de canon pour annoncer six heures du matin. Une légère teinte bleue colorait les vitres, l'aurore commençait à se montrer ; mais Venise dormait encore : cette paresseuse fille du plaisir ne s'éveille pas si matin. A l'heure où, chez nous, les boutiques s'ouvrent, les passants se croisent, les voitures roulent, les brouillards se jouaient sur la lagune déserte et couvraient d'un rideau

les palais silencieux. Le vent ridait à peine l'eau; quelques voiles paraissaient au loin du côté de Fusine, apportant à la reine des mers les provisions de la journée. Seul, au sommet de la ville endormie, l'ange du campanile de Saint-Marc sortait brillant du crépuscule, et les premiers rayons du soleil étincelaient sur ses ailes dorées.

Cependant les innombrables églises de Venise sonnaient l'Angélus à grand bruit; les pigeons de la République, avertis par le son des cloches dont ils savent compter les coups avec un merveilleux instinct, traversaient par bandes, à tite-d'aile, la rive des Esclavons, pour aller chercher, sur la grande place, le grain qu'on y répand régulièrement pour eux à cette heure; les brouillards s'élevaient peu à peu; le soleil parut; quelques pêcheurs secouèrent leurs manteaux et se mirent à nettoyer leurs barques; l'un d'eux entonna, d'une voix claire et pure, un couplet d'un air national; du fond d'un bâtiment de commerce, une voix de basse lui répondit; une autre, plus éloignée, se joignit au refrain du second couplet; bientôt le chœur fut organisé: chacun faisait sa partie tout en travaillant, et une belle chanson matinale salua la clarté du jour.

ALFRED DE MUSSET.[1]

---

1. ALFRED DE MUSSET (1810-1857) nous offre dans sa vie comme dans ses œuvres un douloureux exemple des ravages de l'incrédulité. Nisard, en le recevant à l'Académie (1852), lui avait fait de sages remontrances sur les témérités de sa plume; il reconnaît pourtant à ses meilleures pièces des qualités exquises. La prose fine des *Comédies*, des *Nouvelles* et de la *Confession d'un enfant du siècle*, a le tour sobre et classique. Mais c'est dans quelques pièces des *Poésies nouvelles* (*les Nuits*, la *Lettre à Lamartine*, l'*Espoir en Dieu*, etc.) que le talent du poète atteint son apogée.

QUESTIONS.—Que dites-vous de cette narration descriptive?—Qu'est-ce qu'une frégate?—une corvette?—une flotte?—une escadre?—*L'aurore commençait :* comment Homère et Fénelon avaient-ils dit cela?—*Venise dormait encore :* quelle figure est ici employée?—Où est située Venise?—Rappelez l'origine de cette ville.—Qu'est-ce qu'une *lagune?*—*Le vent ridait à peine l'eau:* quelle est cette figure?—Citez une périphrase.—Qu'est-ce qu'un campanile?—Qu'est-ce qu'une voix de basse?—un chœur?



MADAME DE SÉVIGNÉ.

Que de gloires féminines, gemmes précieuses, trouverons-nous enchâssées dans l'incomparable diadème du Roi-Soleil![1] Les unes lancent les feux de l'esprit, les autres gardent le reflet d'une noble pensée, quelques-unes sont marquées du sceau du génie; mais, entre toutes, brille un merveilleux diamant qui resplendit éblouissant, irisé des

1. Principales correspondances du siècle: Malherbe, Vincent de Paul, Descartes, Voiture, Balzac, Chapelain, Retz, Mme de Sablé, Mlle de Scudéry, La Fontaine, Bussy, Racine, Bossuet, Fénelon, Saint-Evremond, Ninon, Sévigné, Maintenon: les deux dernières ont une valeur absolue qui les range au nombre des chefs-d'œuvre de l'art classique.

vives couleurs d'un radieux arc-en-ciel. Ce diamant, vous l'avez nommé, c'est "l'inimitable Sévigné !" Pourquoi dans la pléiade des femmes écrivains nous semble-t-il que celle-là nous appartienne plus que les autres ?

—Parce qu'elle est l'incarnation de l'esprit français par excellence. C'est la vraie Gauloise, franche, vive et gaie ; "la joie de son âme en marque la force" ; elle a un sourire pour toutes les félicités, une larme pour toutes les douleurs ; elle s'épanouit à toutes les fêtes, se recueille à toutes les tristesses, garde toujours pour guide le flambeau de la raison et, dans la nuit sombre du malheur, saisit l'ancre de l'espérance qui sauve son frêle esquif au port du salut.

Cette *grande* dame de la cour du *grand* Roi daigne, très affable, nous accueillir dans son intimité ; elle nous laisse pénétrer jusqu'au fond de sa vie, mieux encore, jusqu'à la secrète pensée de son cœur. Aussi, non sans émotion, nous pencherons-nous d'abord sur le berceau de la petite orpheline qu'un prêtre, son oncle, vient de recueillir dans un élan de généreuse tendresse ; elle le récompensera en l'immortalisant sous le nom de "*Bien-Bon.*" [1]

Cette enfant, qui deviendra la sémillante et adorable *marquise de Sévigné*, c'est *Marie de Rabutin Chantal*, fille de la douce Marie de Coulanges et de ce fameux duelliste Celse-Bénigne, baron de Chantal, sur le corps raidi duquel sa mère,—sainte Jeanne,—dut passer pour franchir le seuil de sa demeure et aller fonder l'Ordre de

1. Ainsi Mme de Sévigné nommait-elle l'abbé de Coulanges.

la Visitation. Ce ne sera point la religieuse cloîtrée, mais le prêtre de Jésus-Christ, qui se chargera de la mission de dévouement d'élever l'orpheline. Auprès de ce père vénéré, l'enfant développera par une excellente éducation ses merveilleuses facultés, et mettra dans son âme ce fond de sérieux qui ne s'évaporera jamais, pas même au milieu des fériques plaisirs de la plus splendide des cours. Ses maîtres, Chapelain [1] et Ménage, [2] lui enseignent le français, le latin, l'espagnol et l'italien. Elle apprend d'eux toutes sciences et de son oncle, toutes vertus.

Jolie, instruite, aimable, vive et gaie comme l'hirondelle qu'elle a prise pour emblème avec cette devise : " *lefroid me chasse* ", Mlle de Rabutin-Chantal va par le mariage fixer sa destinée. A qui donnera-t-elle sa main ? à un prince charmant, seul époux digne d'elle, croyez-vous ? Non point ; mais à un fol ami du plaisir, au jeune marquis de Sévigné, âme vulgaire logée dans un corps élégant et souple, paré d'une jolie figure, d'un beau nom et d'une superbe épée qu'il tire du fourreau en toute occasion. Pas plus que le *coq* de la fable, il ne sait apprécier la *perle* fine qu'il possède. " Quiconque se servira de l'épée périra par l'épée," a dit le Christ ; le marquis de Sévigné justifia la vérité de la parole évangélique. Mortellement blessé dans un duel, il se sépara à jamais de la jeune compagne à laquelle il avait été si peu uni dans la vie.

1. *Chapelain*, Paris (1595-1674). Poète français, membre de l'Académie française, homme de mérite, érudit, grammairien et critique distingué : Boileau a été injuste envers lui.

2. *Ménage* (Gilles-Mathieu), littérateur (1613-1692). Suivit d'abord le barreau, puis embrassa l'état ecclésiastique, où il se fit connaître par ses travaux d'érudition. On a de lui : *Dictionnaire étymologique de la langue française ; Observations sur la langue française.*

Soumise à la volonté divine, plus forte que la douleur, jamais révoltée contre la destinée, ouvrant son âme à la consolation au lieu de la laisser submerger par le flot du désespoir, cette veuve de vingt-cinq ans fit rejaillir sur ses enfants tous les rayons de tendresse qui s'échappaient de son cœur aimant. L'amour maternel, le seul qui ne trompe jamais, lui suffit pour ressusciter sa vie brisée à l'espoir, à la joie, au bonheur.

" Elle s'extasia trop devant sa désagréable fille," dit le peu galant Jules Lemaître. " Elle fut une jolie païenne, faisant de sa fille son idole," grommelait avant lui le sombre janséniste Arnauld d'Andilly. [1] Nous préférons répéter avec le doux abbé de Lescures : " Pardonnons cette faiblesse de l'amour maternel en faveur du chef-d'œuvre qu'il nous a valu, cet écrin si précieux des *Lettres.*"

Ah! ces *lettres* charmantes, elle les écrira en se jouant, pour le plaisir de son enfant qui s'éloigne ; elle ignorera son œuvre : la *création* du *style épistolaire,* de ces vraies lettres *françaises,* expansion de notre esprit national, pages inimitables, étincelantes de joie, emperlées de larmes, fleuries de toutes les roses de l'amitié. Ces missives ne seront pas seulement les liens de l'affection qui uniront deux cœurs, elle deviendront " le merveilleux kaléïdoscope " où nous verrons dans une glorieuse apothéose le pompeux cortège formé par tous les personnages de la cour : princes, ministres, guerriers, marins, courtisans, favo-

---

1. *Arnauld d'Andilly,* père du ministre Pomponne, frère du *grand* Arnauld, s'occupa de théologie, et fut un des solitaires de Port-Royal. Il mourut en 1674.

rites, etc. Autre Ariane, [1] Mme de Sévigné tient le fil de toutes les intrigues lorsqu'elle nous conduit à travers le labyrinthe de Versailles.

***

Elle est bien *Parisienne* par la naissance, par l'esprit, la grâce et les charmes, cette blonde marquise au caractère enjoué, aux lèvres souriantes. Le chagrin passe sur l'azur de ses yeux clairs comme un nuage dans le ciel bleu. La joie est l'état véritable de son âme.

Et cependant, cette joie sereine qu'elle répandait comme une fleur exhale son parfum, n'excluait pas la raison chez cette femme prudente et sérieuse malgré tout, qui sut par une habile administration restaurer pour ses enfants la fortune compromise par les folles prodigalités de leur père. Cette mère dévouée, longtemps tourmentée au sujet de l'établissement de sa fille bien-aimée, " la plus belle fille de France, " voit les appréhensions de l'attente cesser, pour faire place à un autre chagrin : celui de la séparation. *Mlle de Sévigné* épouse M. de Grignan, gouverneur de Provence, qu'elle suivra dans sa résidence d'Aix. Pour une Parisienne, toute autre ville que la capitale, c'est l'exil. Aussi, que fera l'ingénieuse mère ? Pour consoler son enfant, elle restera gaie, et pour la charmer " elle transportera Paris et Versailles en Provence. " Incomparable magicienne, d'un coup de baguette, disons plutôt d'un

---

1. *Ariane* ou *Ariadne*, fille de Minas et de Pasiphaé, donna à Thésée le peloton de fil à l'aide duquel il put sortir du labyrinthe quand il eut tué le Minotaure. Elle s'enfuit avec lui ; mais, abandonnée dans l'île de Naxos, elle y épousa Bacchus.

trait de plume, elle évoque sur le papier blanc toutes les splendeurs dorées, toutes les pompes éblouissantes de vingt-sept années du grand règne. Comme dans un merveilleux arc-en-ciel toutes les couleurs se fondent, s'harmonisent en un suave ruban de lumière, ainsi les personnages les plus divers, les événements les plus disparates viennent, sans se heurter, former les sujets de dix volumes de lettres. Quelle gamme d'interjections admiratives monterons-nous à mesure que nous les relirons !

Ah ! tout d'abord, nous louerons le charme de *l'abandon* jusque-là inconnu ; les auteurs de mémoires [1] ou d'épîtres ont travaillé, ciselé, poli leurs idées avant de les exprimer, tandis que Mme de Sévigné " laisse trotter sa plume, la bride sur le cou ". Et de quelle vive et gracieuse allure trotte-t-elle ! " *Ma plume, mon papier, mon écritoire, tout vole,* " dit-elle encore. Et de quel vol hardi monte-t-elle, palpitante, jusqu'à Bossuet sur les cimes de l'éloquence sacrée pour redescendre, capricieuse, écouter les " commérages " et laisser échapper " *un pauvre mot du prochain !* " Nous nous laissons séduire par sa *grâce* exquise ; n'est-elle pas charmante cette fin de lettre, ce bouquet du cœur : " Ma fille, je vous donne avec plaisir le

---

1. ***Mémoires.*** Un grand nombre d'hommes ont laissé des *Mémoires* qui la plupart présentent un réel intérêt au point de vue de l'histoire. Les principaux *Mémoires* sont ceux de : *Joinville*, historien de saint Louis et des croisades (XIV[e] siècle) ; du cardinal de Richelieu, du cardinal de Retz (XVII[e] siècle) ; de *Mme de Motteville*, sur le règne de Louis XIII et la régence d'Anne d'Autriche ; de *Mme de la Fayette* (1688-1689) ; de *Saint-Simon*, qui nous font pénétrer dans l'intimité de la vie au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, et sont écrits de main de maître (publiés en 1856) ; de *Frédéric II* de Prusse, qui font de ce prince un grand historien ; de *Beaumarchais* (1774-1775) ; de *Mme Rolland* ; de *Napoléon I* (Mémorial de Sainte-Hélène publié de 1823 à 1847) ; d'*Outre-tombe*, de Chateaubriand (1849).

dessus de tous les paniers, c'est-à-dire la fine fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, et puis le reste va comme il peut ?"

Quel *naturel* dans cette franche et bonne Française ! Elle défend à Mme de Grignan de toucher à ses improvisations. " Gardez-vous, lui dit-elle, de corriger vos lettres ; vous en feriez des pièces d'éloquence ; le *naturel* compose à lui seul le style parfait." Quant à son talent, elle le juge ainsi : " Mon esprit est si négligé qu'il faut avoir un esprit *naturel* pour s'en accommoder."

Ajouterons-nous comme antithèse à la gaieté vivace de la sémillante marquise : quel *sérieux !* Oui, l'amie de la cour et du monde, l'étincelante causeuse de l'hôtel de Rambouillet, recueillie dans la solitude de ses *Rochers*, lit saint Augustin, médite avec Nicole et étudie les variations de l'*Église protestante* de Bossuet.

Admirons aussi la noble et loyale *indépendance de ses jugements*. Elle ne se soumet point à l'engouement de la mode pour les œuvres littéraires. Tandis qu'on accueille dans l'élan de l'enthousiasme le jeune Racine qui se lève à l'horizon théâtral, et que l'auteur du Cid vieilli, dédaigné, déjà oublié, gémit dans la misère, elle s'écrie : "Vive notre vieux Corneille ! jamais rien n'approche de son divin génie !" Amie de Port-Royal, elle défend Nicole et Arnauld, ce qui ne l'empêche pas d'être " enlevée jusqu'aux nues " par l'Aigle de Meaux et de se laisser pénétrer par l'éloquence persuasive de Bourdaloue.

Brillante *chroniqueuse*, elle saisit au vol tout événement, toute nouvelle. Que de sujets évoqués par cette plume d'or ! Sous la magie d'une imagination toute-puis-

sante, les tableaux se colorent, s'animent pour lancer à la postérité l'écho de toutes les joies, de tous les deuils, de toutes les grandeurs......C'est bien à Mme de Sévigné que l'on peut appliquer ces vers de Victor Hugo :

> C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
> L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
> Tout souffle, tout rayon ou propice ou fatal
> Fait reluire et vibrer mon âme de cristal.

Heureuse privilégiée de la Providence, la marquise de Sévigné eut le rare bonheur de vivre à l'époque qui pouvait le mieux servir de cadre à son talent. Elle qui aimait la gloire, put, en face de ce trône éblouissant du plus grand roi de l'univers, célébrer les triomphes de la France, exalter les héros victorieux, saluer enthousiaste cette légion de génies, rayons incomparables du diadème de Louis le Grand. Si elle ressuscitait aujourd'hui pour venir errer là où furent tant de splendeurs évanouies, quels ne seraient pas sa honte et son effroi !... Que verrait-elle, cette aristocratique marquise ?... — Le trône écroulé, la couronne royale brisée et ses diamants vendus à l'encan ; Versailles, muet tombeau où pénètrent seuls le philosophe rêveur, le paysan ébahi et l'anarchiste qui cherche à loger sa bombe incendiaire. Dans les palais de Paris contemplerait-elle sans frémir ceux qui tiennent les destinées de notre infortunée patrie : des juifs, des rastaquoères, des voleurs !.... Ah ! sans doute, elle briserait sa plume d'or plutôt que de retracer de telles ignominies et, dégoûtée d'un monde qui n'est plus le sien, la *grande* dame du *grand* siècle s'en

irait peut-être respirer à l'ombre du cloître dans une atmosphère purifiée par le sacrifice et la vertu.

Ainsi est allée sa petite-fille, Mlle Germaine de Saint-Seine, blanche fleur de lis épanouie au monastère des *Carmélites de Dijon.* L'aïeule a donné à la France la flamme de son esprit : son génie ; — la petite-fille lui offre l'encens de son cœur : la prière.

MARIE RABUT, *le Journal des jeunes personnes.*



LA MOISSON.

Juillet, mois du soleil, brûle de son haleine
La glèbe aux larges flancs ; l'oiseau tait sa chanson ;
Dans la prairie on a fini la fenaison,
Et le bon paysan rêve à sa grange pleine.

La grande mer des blés moutonne dans la plaine ;
Sous les baisers du vent s'incline la moisson,
Roulant sa houle d'or au bout de l'horizon
Comme un flot qui déferle à la grève prochaine.

La terre en émoi geint sous le feu des rayons :
Les champs vont enfanter les gerbes des sillons,
Que couchent sur le sol les faux et les faucilles.

Et les beaux chars dorés, au long du grand chemin,
Célébreront avec des chants de jeunes filles
La gloire des épis et la fête du pain.

FRÉDÉRIC BATAILLE.[1]

QUESTIONS.—Qu'est-ce que la moisson ?—la fenaison ?—Pourquoi dit-on que juillet est le mois du soleil ?—Traduisez sans métaphore les deux premiers vers.—Expliquez le premier vers du second quatrain.—Définissez " houle " et " déferle ".—Que veut dire " geint " ?—Cette expression n'est-elle pas un peu forcée ?—A quelles œuvres poétiques appartient la petite pièce de vers que vous venez de lire ?—Quelles sont les principales espèces de poésies fugitives ?—Quelle est la racine du mot *sonnet ?*—Qu'est-ce que le sonnet ?—Qu'expriment généralement les trois derniers vers du sonnet ?

1. FRÉDÉRIC BATAILLE (1850), professeur au lycée Michelet. Ses vers sont d'un penseur et d'un moraliste.



DISCOURS DE MONTALEMBERT.

C'était le 19 septembre 1831.

La Chambre des pairs est au complet, les tribunes regorgent de monde, à la barre, trois prévenus. L'un d'eux, le plus jeune, vêtu de noir, se lève, et, à l'interrogatoire du chancelier, M. Pasquier, [1] qui, lui adressant les questions d'usage, lui a demandé ses nom, prénoms, âge et qualité, il répond :



" Charles, comte de Montalembert, âgé de vingt et un ans, maître d'école et pair de France."

Puis, il se rassit, calme, et ses deux compagnons, Lacordaire et de Coux, prirent tous deux cette qualité de *maître d'école* qui les amenait à la barre de la Chambre haute.

Lacordaire et Montalembert, liés entre eux par une amitié touchante, aimant la religion et la liberté, avaient fait ensemble le projet d'ouvrir à leurs risques et périls

1. M. PASQUIER (1767-1862), homme d'État français, membre de l'Académie française.

une première école libre, de se faire hardiment arrêter et juger, sachant bien qu'en faisant condamner dans leur personne l'illégalité, ils feraient condamner dans la loi l'injustice.

Quand Montalembert se leva, la Chambre devint attentive. Elle souriait, suivant la spirituelle expression de M. de Broglie,[1] comme un aïeul sourit à la vivacité généreuse et mutine du dernier enfant de sa race. Les tribunes ne dissimulaient qu'avec peine leur sympathie attendrie, à la vue de ce jeune homme de vingt ans, orphelin de la veille, vêtu de noir en signe de la mort de son père qui, en mourant, le faisait pair de France et ne lui laissait pas même le temps de finir son droit pour l'exercer.

" Je ne suis qu'un enfant, fit-il, au milieu du plus religieux silence, et je me sens si jeune, si inexpérimenté, si obscur, que, pour m'encourager, il ne me faut rien moins que la pensée de la grande cause dont je suis ici l'humble défenseur. Aussi ai-je pour me soutenir devant vous, et le souvenir des paroles prononcées pour cette même cause, dans cette même enceinte, par mon père, et la conviction que c'est ici une question de vie et de mort, pour la majorité des Français, pour vingt-cinq millions de mes coreligionnaires ; et le cri unanime de la France pour la liberté de l'enseignement ; et les vœux unanimes de ces quinze mille Français dont nous avons nous-mêmes déposé les pétitions à l'autre Chambre ; et les droits des milliers de familles dont les rejetons germaient là où l'arbitraire n'a

1. Dans son discours à l'Académie française, février 1863. M. ALBERT de BROGLIE est le fils du duc de Broglie et de la fille de Mme de Staël ; orateur politique, homme d'État.

plus laissé que des déserts: en un mot, l'image d'un passé cruel à réparer, d'un avenir incalculable à assurer, et pardessus tout, le nom que je porte, ce nom qui est grand comme le monde, le nom de catholique...

Un *mouvement prolongé* interrompit à ce moment le jeune pair. Mouvement de surprise, bien plus que de faveur, sur ces bancs où siégeaient comme juges tous les vieux débris de nos révolutions, et en majorité les fils de ceux qui avaient acclamé Voltaire.

Montalembert se souvint de ses ancêtres les vieux chrétiens de Rome, et, comme eux, à la grande surprise de ses juges, il revendiqua son nom de *catholique*.

Catholique... Mais qu'est-ce donc que cela, un catholique? se demandent ces fils de Voltaire, stupéfaits de la hardiesse de ce fils des croisés. On connaissait des légitimistes, des orléanistes, des bonapartistes, des républicains, et parmi eux il pouvait se trouver des catholiques: mais des catholiques proprement dits, des catholiques avant tout, des catholiques sans autre dénomination, on ne savait pas ce que c'était, on n'en soupçonnait pas l'existence possible.

" Catholique, poursuivit le noble champion de la liberté civile et religieuse, nous sommes las de prostituer à la créature de la Convention et de l'Empire ce que nous aimons le plus au monde. Nous vous redemandons nos enfants; nous vous redemandons leur honneur, leur pureté, leur foi, leur vertu. Vous n'oseriez refuser à des juifs, à des protestants le fruit de leur amour; vous n'oseriez rester sourds aux cris de leurs cœurs. Pourquoi faut-il que nous, catholiques, nous soyons sans refuge et sans secours? Vos lois nous proclament la majorité du peuple français: ah! pour Dieu, ôtez-nous ce vain titre, et rendez-nous à ce

prix les libertés que nul n'a le droit de contester à la minorité la plus chétive ! "

Puis au milieu de l'émotion générale, tandis que les tribunes approuvaient tout haut, et que les pairs de plus en plus attentifs se taisaient dans un morne silence, il s'écria :

" Eh bien ! notre patience s'est lassée, nous avons trouvé que c'était trop longtemps se jouer de nous, trop longtemps nous assujettir à un régime plus exécrable, plus perfide que celui de Julien l'Apostat. Lui, le plus cruel et le plus adroit persécuteur de notre religion, excluait, il est vrai, les chrétiens des écoles publiques ; mais il ne songea jamais à fermer les leurs. Jamais il ne les précipita de force dans les écoles païennes, pour les y dépouiller à son aise de leurs mœurs et de leur foi.

" De deux choses l'une : ou nous avons pour nous la vérité et le droit, et alors vous devez au moins les respecter ; ou nous ne sommes que des êtres égarés, impuissants, trahis par la destinée et par l'avenir ; alors, pourquoi accélérer notre dernier soupir ? pourquoi conjurer par votre despotisme contre notre agonie ? Ah ! si notre foi doit mourir, souffrez du moins que nous lui choisissions un tombeau, et que ce tombeau soit la liberté du monde ! C'est notre foi qui, la première, a levé la noble bannière sous laquelle le genre humain est aujourd'hui en bataille. C'est bien la moindre chose qu'elle puisse s'en servir comme d'un linceul."

Après de tels accents, Montalembert pouvait perdre son procès à la Chambre des pairs, il en avait assuré le gain devant un tribunal plus puissant et plus solennel, celui de l'opinion publique. Aussi, ce fut au milieu du saisisse-

ment, de l'enthousiasme et de l'émotion générale, qu'il acheva sa harangue :

" Pairs de France, j'en ai dit assez pour vous prouver que ma foi religieuse m'a surtout guidé dans cette entreprise ; j'en ai dit assez, je l'espère, sinon pour me justifier, du moins pour expliquer ce qu'il peut y avoir d'étrange dans cette tentative d'un écolier de vingt ans. Je me féliciterai toute ma vie d'avoir pu consacrer ces premiers accents de ma voix à demander pour ma patrie la seule liberté qui puisse la raffermir et la régénérer. Je me féliciterai également d'avoir pu rendre témoignage dans ma jeunesse au Dieu de mon enfance. C'est à lui que je recommande le succès de ma cause, de ma sainte et glorieuse cause. Je la dis glorieuse, car elle est celle de mon pays ; je la dis sainte, car elle est celle de mon Dieu."

Il se rassit, tremblant d'émotion, à côté de Lacordaire, et couvert de gloire devant l'Église et la France. Le parti catholique avait trouvé son Démosthène, tandis que la chaire chrétienne allait revoir Bossuet. [1]

MGR RICARD. [2]

QUESTIONS.—Quel était l'état de la France en 1831 ?—Que signifie cette expression : "fils de Voltaire" ?—Qu'entendez-vous par légitimistes ?—orléanistes ?—bonapartistes ?—républicains ?—Qu'est-ce qu'un champion ?—Qu'étaient-ce que la Convention ?—l'Empire ?—Quelle est la partie de ce discours qui vous frappe le plus ?—Quel est le caractère de l'éloquence de Montalembert ?—A qui est-il comparé ?

---

1. MONTALEMBERT (1810-1870), orateur, historien, homme d'État, interprète des idées catholiques à la tribune. Son éloquence est vive, élégante, semée d'apostrophes, d'interrogations, d'images, de comparaisons.

2. MGR RICARD, mort en 1895, vicaire général d'Aix, écrivain remarquable.

EDEN.

A mes hôtes.

Il est sous le ciel bleu, loin du bruit de la ville,
Une heureuse vallée au milieu des grands bois ;
Il est une oasis radieuse et tranquille,
Un Eden merveilleux où la terre fertile
Fait éclore les fleurs et les fruits à la fois.

Là, le père, au matin, d'un œil plein d'espérance
Voit mûrir ses moissons que le Très-Haut bénit ;
C'est au nom du Très-Haut que le travail commence
Et quand tombe le soir, plein d'ombre et de silence,
C'est au nom du Très-Haut que le travail finit.

Là, toujours frais et pur, le parfum de l'exemple
Vient embaumer les pas du lointain voyageur ;
Là, sous l'œil enchanté du rêveur qui contemple,
L'encens de la prière, ainsi que dans un temple,
Fume éternellement sous les pieds du Seigneur.

Là, le cœur confiant, le pauvre aux traits livides
Voit ses vœux accomplis aussitôt que conçus ;
Là, sans se rebuter de ses haillons sordides,
Jamais on n'a laissé retourner les mains vides
Ce mendiant divin que l'on nomme Jésus.

Là, nous autres, grillons, hirondelles, poètes,
Nous venons maintes fois le soir nous abriter ;
Là, l'hospitalité nous convie à ses fêtes ;
Là, nous trouvons au feu nos places toutes prêtes,
Et des fronts virginaux penchés pour écouter.

Là, de mes pieds lassés j'ai secoué les fanges,
Et d'un air tout nouveau je me suis abreuvé ;
Là, me laissant bercer par des charmes étranges,
J'ai rêvé que c'était,—en y voyant des anges,—
Le paradis sur terre en ces lieux retrouvé.

O foyer ravissant ! pourquoi près de ta flamme
Suis-je un instant venu m'asseoir et m'attendrir ?
Puisque, si loin de toi le devoir me réclame,
Puisqu'il faut s'en aller, tu devais, ô mon âme,
Ou n'y venir jamais, ou n'en jamais partir.

O maison bienheureuse, où, repliant mes ailes,
Aux flots de l'amitié j'ai retrempé ma foi ;
Eden où j'ai vécu mes heures les plus belles,
Dis, ô dis-moi, du moins, maison des cœurs fidèles,
Ne garderas-tu pas un souvenir de moi ?

KURTH.[1]

POUR LES PAUVRES.

Qui donne au pauvre prête à Dieu.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?

---

1. M. GODEFROI KURTH, né à Arlon, 1847, professeur d'histoire et de littérature étrangère à l'université de Liège. Il fut tour à tour poète, romancier, historien ; ses recueils de vers sont admirables de style et de poésie chrétienne. Il a écrit sous les pseudonymes de *Victor Chrétien* et de *Victor d'Hinselinne*

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail que la famine assiège?
Et qu'il se dit tout bas : " Pour un seul que de biens !
A son large festin que d'amis se récrient !
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient !
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! "

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines ;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise, [1]
Dit aux uns : *Jouissez !* aux autres : *Enviez !*

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;—
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre,
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : " Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang."

1. Cette loi ne semble injuste et mauvaise qu'à ceux qui ne croient pas à une autre vie. Elle ne dit pas aux uns : *Jouissez*, mais bien : soyez sobres dans vos jouissances, faites la part du pauvre. Elle ne dit pas aux autres : *Enviez*, mais : soyez patients dans l'attente des biens éternels.—Chose remarquable, écrit le P. Cahour, dans cette pièce, la plus belle des *Feuilles d'automne*, l'aile du poëte faiblit au milieu de son vol, et c'est juste au moment où son christianisme est en défaut. Un peu plus bas il s'oublie encore quand il attribue à la charité les paroles de Jésus-Christ

Donnez, riches ! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux,
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force, et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit !

Donnez ! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : " Il a pitié de nous ! "
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour à votre heure dernière
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

VICTOR HUGO, *Feuilles d'automne.*[1]

1. Les *Feuilles d'automne* (1834), poésies intimes, toutes de sentiment, chantent dans des vers étincelants, la famille, l'amour, les enfants. Mais déjà l'on sent que le poète est en proie aux angoisses du doute, qu'il s'éloigne du jour de la pensée et des clartés de la foi.

MADAME DE MAINTENON.

Madame de Maintenon [1] a l'air d'être la raison même : elle l'est devenue en effet; mais il y avait en elle une imagination hardie, une ardente sensibilité, qu'elle a lentement, douloureusement domptées. Elle, la *raison même*, Racine était son poète, tandis que Mme de Sévigné était enivrée de Corneille, et que Mme de Montespan goûtait mieux Boileau : ces préférences mettent à nu le fond des âmes.

La vie, qui d'abord lui fut dure, l'obligea à se retrancher tout ce qui n'était pas sens pratique et vertu utile. Née dans une prison, orpheline de bonne heure, enfermée dans un couvent pour y être convertie, nourrie par charité chez des parents sans tendresse, la petite-fille de d'Aubigné épouse à seize ans Scarron, un bouffon infirme, pour échapper à la misère, où le veuvage la replonge. Elle vit d'une petite pension, et des cadeaux de quelques amis, qu'elle s'ingénie à payer par des services : à l'Hôtel d'Albret, à l'Hôtel de Richelieu, chez les Monchevreuil, elle porte sa belle humeur, son activité, son humilité, tenant peu de place, et faisant toutes les besognes. La voilà chargée d'élever les enfants de Mme de Montespan : c'est le coup de fortune qui change sa vie. Peu goûtée de Louis XIV d'abord, elle le séduit à force de douceur et de raison,

1. **Françoise d'Aubigné (1635-1719), mariée à seize ans à Scarron, veuve en 1660, devint femme de Louis XIV par un mariage secret; elle fonda Saint-Cyr en 1686, pour l'éducation des filles nobles et pauvres.**

elle est sa confidente, son amie, jusqu'à ce que la mort de Marie-Thérèse la fasse femme du grand roi. Elle n'avait pas songé d'abord à cette grandeur. Elle avait voulu seulement s'assurer de quoi ne pas manquer de pain en sa vieillesse. Elle resta à la cour, sur le conseil de ses amis, de son confesseur, pour guider le roi dans l'affaire de son salut. Elle le fit dévot.

En une chose, cette femme de sens eut du génie : c'est en matière d'éducation. Elle était née institutrice. De ce côté-là il n'y a presque rien en elle que d'excellent, souvent d'admirable. On sait comment elle fonda Saint-Cyr, pour élever gratuitement deux cent cinquante demoiselles nobles, à qui le roi assurait ensuite des dots pour se marier ou entrer en religion. Mme de Maintenon fut une éducatrice merveilleuse, d'un sens droit et ferme, d'une finesse singulière, d'un tact exquis, d'un art infini pour manier et façonner les âmes. Elle appliqua aux filles le grand principe pédagogique que Port-Royal avait posé : elle voulut faire des caractères droits et des esprits justes. Pour le détail, elle ramène tout au rôle futur de la femme : il faut qu'elle soit à la hauteur de tous les devoirs, et il faut qu'elle aime tous les devoirs. En somme, son œuvre à Saint-Cyr est excellente, et ses *Lettres* nous l'y font estimer, aimer même. Là, elle est absolument aimable en effet, étant absolument franche et désintéressée. Elle s'est dévouée à ses filles, mais elle leur a dû toute la joie de sa vieillesse. Là seulement, et quand elle s'occupe d'elles, s'efface ce goût de tristesse amère, de lassitude accablée, d'ennui pesant, qui se fait sentir dans les lettres qu'elle écrit de la cour,

Toute cette correspondance est d'un écrivain de premier ordre: Mme de Maintenon a une propriété, une netteté, une brièveté sans sécheresse, une justesse aisée, une grâce de bon sens naturel et limpide, qui faisait rendre les armes à Saint-Simon [1] même. Et si l'horizon de Mme de Sévigné est plus large, si elle a des inquiétudes plus hautes et plus philosophiques, Mme de Maintenon a une expérience sûre et profonde de la nature humaine et des tempéraments individuels, une de ces expériences d'institutrice et de directrice d'âmes à qui rien ne se dérobe: on aime à entendre une personne de si bon sens et si bien informée, qui a perdu ses illusions sans en trop vouloir à autrui.

GUSTAVE LANSON,
Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand.

QUESTIONS.—Donnez une courte biographie de Mme de Maintenon.—Expliquez cette expression: "l'air d'être la raison même."—Et cette autre: "ces préférences mettent à nu le fond des âmes."—Qu'est-ce que le sens pratique?—une vertu utile?—Qu'était-ce que Port-Royal?—Quel est le grand principe pédagogique que Port-Royal avait posé?—Qu'entendez-vous par ces qualités de style: propriété, netteté, brièveté, justesse, naturel, bon sens?

---

1. SAINT-SIMON (1675-1755), auteur des *Mémoires*: style qui ne tient compte ni des règles, ni du goût, ni des bienséances.

L'ESPOIR EN DIEU.

(FRAGMENT.)

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens.—Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité,
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes ?
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?
L'un [1] me montre ici-bas deux principes en guerre,
Qui, vaincus tour à tour, sont tous deux immortels ;
L'autre [2] découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile Dieu qui ne veut pas d'autels.
Je vois rêver Platon et penser Aristote ;
J'écoute, j'applaudis et poursuis mon chemin:
Sous les rois absolus je trouve un Dieu despote ;
On nous parle aujourd'hui d'un Dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être [3] ;
Descartes [4] m'abandonne au sein des tourbillons ;
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître [5] ;

---

1. Manès (IIIe siècle), auteur de la secte des Manichéens.

2. Le *déiste*, qui, tout en croyant à l'existence de Dieu, nie la révélation.

3. Pythagore (VIe siècle av. J.-C.) enseigne la métempsycose ou le passage des âmes d'un corps dans un autre ; Leibnitz (1646-1716), la création de toutes les âmes (*monades*) dès l'origine du monde. *Transfigurer* manque de précision.

4. Descartes (1596-1650) place les corps célestes au milieu d'une matière utile "qui tourne sans cesse en rond, ainsi qu'un tourbillon qui aurait le soleil à son centre."

5. Michel de Montaigne (1533-1592) flotta toute sa vie dans un doute universel. Il est connu par ses *Essais*, livre immoral.

Pascal [1] fuit en tremblant ses propres visions ;
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible [2] ;
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout ;
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible [3],
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout.
Pour le sophiste anglais l'homme est une machine [4].
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide et conclut au néant [5].
Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !

Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes ;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'une âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien ! prions ensemble,—abjurons la misère
De vos calculs d'enfant, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.

1. Pascal (1623-1662), qui fut aussi tourmenté par le doute, écrivait : " En voyant l'homme sans lumière, abandonné à lui-même et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable et qui s'éveillerait sans connaître où il est."

2. Pyrrhon, philosophe grec du IV[e] siècle, a donné son nom au *pyrrhonisme* ou scepticisme universel. Zénon, chef de l'école stoïcienne.

3. Le juif hollandais Spinosa (1632-1677) enseigne que tout est Dieu.

4. L'Anglais Locke (1632-1704) est le père de l'école sensualiste, qui nie la spiritualité de l'âme.

5. D'après Kant (1724-1804), " Dieu, l'âme, la liberté, le temps, l'espace ne sont que des idées," de pures illusions. Ailleurs pourtant ce philosophe s'efforce de prouver par la morale l'existence de Dieu.

Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde adressons-nous à lui ! [1]

ALFRED DE MUSSET.

QUESTIONS.—Comment appelle-t-on cette *philosophie* qui explique tout *sans révélation ?*—Que veut dire *sans révélation ?*—Dans quel sens faut-il entendre ici *indifférence ?*—Définissez *système*,—*sophiste*.—Qu'étaient-ce que Platon et Aristote ?—Qu'appelez-vous *rhéteur ?*—Que savez-vous d'Alfred de Musset?

---

1. Sous le même titre, *Espoir en Dieu*, nous lisons deux belles strophes dans les *Chants du crépuscule* de V. Hugo :

Espère, enfant, demain ! et puis demain encore,
Et puis toujours demain ! Croyons dans l'avenir.
Espère ! et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier comme Dieu pour bénir !

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances.
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous.

Et à un autre endroit du même recueil :

Soyez comme l'oiseau posé pour un instant
Sur des rameaux trop frêles,
Qui sent plier la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes !



L'AUTOMNE.

L'azur n'est plus égal comme un rideau sans pli,
La feuille, à tout moment, tressaille, vole et tombe ;
Au bois, dans les sentiers où le taillis surplombe,
Les taches de soleil, plus larges, ont pâli.

Mais l'œuvre de la sève est partout accompli [1] ;
La grappe autour du cep se colore et se bombe,
Dans le verger la branche au poids des fruits succombe,
Et l'été meurt, content de son devoir rempli.

Dans l'été de ta vie, enrichis-en l'automne,
O mortel, sois docile à l'exemple que donne,
Depuis des milliers d'ans la terre au genre humain.

Vois : le front, lisse hier, n'est déjà plus sans rides,
Et les cheveux épais seront rares demain :
Fuis la honte et l'horreur de vieillir les mains vides.

SULLY PRUDHOMME [2].

---

1. Dans le style soutenu, dans la poésie, en quelques cas choisis, *œuvre* peut être masculin.

2. SULLY PRUDHOMME (1839). Ses œuvres sont, en général, au-dessus de la portée du jeune âge. La plupart de ses poèmes sont pénibles ; de longs morceaux ne sont qu'une prose péniblement rimée. Mathématicien et philosophe autant que poète, ses œuvres témoignent une âme sincère, aussi curieuse du vrai que du beau. Il est entré à l'Académie française en 1881.

QUESTIONS.—A quelle saison est-il fait allusion dans le premier vers?—Qu'est-ce qu'un taillis?—Quelle est l'œuvre de la sève?—Expliquez les métaphores renfermées dans les deux tercets.

DISCOURS

Prononcé le 18 *juillet* 1855, *par l'honorable P.-J.-O. Chauveau, à la cérémonie de la pose de la pierre angulaire du monument dédié, par souscription nationale, à la mémoire des braves tombés sur la plaine d'Abraham, le* 28 *avril* 1760.

STA, VIATOR, HEROEM CALCAS. [1]

QU'IL PLAISE A VOTRE EXCELLENCE, [2]

Messieurs et Mesdames,

Choisi par la Société Saint-Jean-Baptiste pour vous adresser quelques paroles, qui, à vrai dire, ne viendront pas de moi, mais qui seront plutôt comme un écho affaibli de ce que vos âmes doivent penser, de ce que vos cœurs doivent sentir dans ce moment, si ce n'était que de l'imprudente promesse que j'ai faite, je serais tenté de me taire et de laisser parler pour moi, certain de leur éloquence, cette pompe civile et militaire qui nous environne, la terre

---

1. Arrête, passant, la terre que tu foules recouvre un héros.

2. Sir Edmund Walker Head, dix-neuvième gouverneur anglais du Canada (1854-1861).

que nous foulons, teinte autrefois du sang le plus pur et le plus noble de la France et de l'Angleterre, jonchée encore des ossements des guerriers dont nous célébrons la mémoire ; les bases de ce monument, que nous allons charger de redire aux âges futurs les combats et les gloires de nos ancêtres ; ce grandiose paysage, cette nature qui semble taillée pour de tels spectacles ; ces montagnes, dont les échos vont tout à l'heure retentir des éclats de la foudre guerrière, comme au jour que nous commémorons ; et, là-bas, au fond du tableau, Québec, la ville historique, dont les murs ont vu couler tant de sang et s'accomplir tant de prodiges de valeur !

Vingt-huit avril mil sept cent soixante ! jour que la Providence, dans leurs revers, réservait à nos ancêtres, pour qu'ils fussent les derniers vainqueurs dans une lutte dont ils devaient eux-mêmes être le prix, pour que le peuple conquis pût toujours marcher tête levée et l'égal de ses conquérants, préparant ainsi l'union fraternelle qui, ici comme ailleurs, devait un jour régner entre les deux races, en leur distribuant des lauriers cueillis sur le même champ de bataille ; jour aussi glorieux pour les vaincus que pour les vainqueurs, puisse ton souvenir que nous évoquons, m'inspirer des paroles qui ne soient pas trop au-dessous de celles qu'il faudrait pour te raconter dignement !

Dans ce qui s'est passé ici il y a près d'un siècle, dans ce qui s'y passe aujourd'hui, quel contraste à la fois et quelle ressemblance !

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis le jour où Wolfe et Montcalm étaient tombés, ensevelis, l'un dans le

drapeau victorieux de l'Angleterre, l'autre dans celui qui portait le nom immortel de Carillon ; Québec, incendié aux trois quarts, amas de ruines plutôt qu'une ville, subissait la loi du conquérant ; l'Angleterre avait appris avec des transports de joie, la France avec une inconcevable indifférence, la prise de la plus forte citadelle du nouveau monde. " L'Europe entière, dit Raynal, croyait la grande querelle de l'Amérique du Nord terminée, et personne ne s'imaginait qu'une poignée de Français, qui manquaient de tout et à qui la fortune semblait interdire jusqu'à l'espérance, osassent songer à retarder une destinée inévitable." Et cependant, le vingt-huit avril, voilà que, à la pointe du jour, une nouvelle armée française se présente sur le champ de bataille du treize septembre, guidée par un général d'une bravoure et d'une habileté égales à celles de Montcalm.

Avait-il, comme cet ancien prétendait pouvoir le faire, avait-il frappé la terre du pied pour en faire sortir des légions ? Non ; mais elles étaient accourues d'elles-mêmes : du seuil des chaumières incendiées, du fond des bois, de partout, les Canadiens étaient venus se ranger une dernière fois sous le drapeau de la France, essayer de sauver malgré elle la colonie qu'elle abandonnait, et l'honneur de ses armes que, dans ces contrées éloignées, elle paraissait négliger. Des enfants de douze à treize ans, des vieillards de quatre-vingts ans, se rendaient au camp, ou y restaient malgré les exhortations des chefs. Plus de la moitié de l'armée du chevalier de Lévis se composait de ces recrues volontaires, de ces soldats que le patriotisme seul avait faits soldats, de ces héros improvisés qui, semblables au vieux Caton, dont ils n'avaient jamais entendu parler,

seuls ne désespéraient point d'une cause que le monde entier croyait perdue.

C'est que cette cause était celle que, enfants, ils avaient entendu exalter dans les récits de leurs pères, dans les longues soirées d'hiver ; c'est que le zèle de cette cause était entré dans leur âme avec chaque refrain de la ballade guerrière que leur mère chantait près de leur berceau, avec chaque phrase du sermon que prêchait le curé de la paroisse, avec l'exemple des martyrs attachés au poteau, découpés par lambeaux, inondés d'huile bouillante et glorieusement décorés de colliers de haches de fer rougies au feu ; c'est que plusieurs avaient déjà brûlé pour elle plus d'une cartouche, et s'étaient déjà trouvés vainqueurs un contre trois, un contre cinq, à la Monongahéla sous M. de Beaujeu, au fort George, à Oswégo, à Carillon, sous M. de Montcalm ; c'est que, jeunes ou vieux, ils n'avaient rien perdu de leur foi religieuse ni de leur foi nationale, qui n'en faisaient plus qu'une ; c'est que, dans leur héroïque naïveté, après tous les prodiges qu'ils avaient faits eux-mêmes, ils croyaient le bon Dieu tenu en conscience de faire un miracle pour que la croix surmontée du coq gaulois [1] demeurât sur le clocher de leur église, et que le drapeau blanc semé de fleurs de lis [2] continuât à flotter sur les bastions de leurs forts !

---

1. *Coq gaulois*, un des insignes de la nation française. Le choix de cet oiseau comme symbole de la nation française ne paraît fondé que sur l'homonymie latine *Gallus*, qui signifie à la fois coq et Gaulois.

2. Du XIIe siècle à la Révolution, puis de 1815 à 1830, les *fleurs de lis* ont été le symbole de la royauté en France. Louis VII les adopta ; Charles V fixa à trois le nombre des fleurs de lis. Napoléon remplaça la fleur de lis par l'abeille. Louis-Philippe supprima l'une et l'autre.

***

Ce qui s'est passé ici il y a près d'un siècle, c'était donc, de la part de la brave armée anglaise, commandée par le général Murray, victorieuse une première fois sur le même terrain, c'était un effort suprême pour ne pas se laisser enlever les fruits de sa victoire, pour conserver cette forteresse dont la possession était depuis si longtemps l'objet de ses convoitises, pour maintenir la supériorité lentement et péniblement acquise par plus d'un siècle de luttes cruelles et incessantes, de désastres sans nombre pour les

---

CHAUVEAU (P.-J.-O.) (1820-1890) s'est essayé dans tous les genres, et il a été tour à tour poète, historien, critique et romancier. Ses œuvres historiques sont des articles de revues, des préfaces et des introductions aux ouvrages des autres, des comptes rendus de livres publiés, et beaucoup d'autres études, sous des formes diverses.



M. Chauveau aimait la poésie, mais c'est comme prosateur surtout qu'il a fait honneur aux lettres canadiennes. Il avait un talent varié, une imagination brillante, une grande mobilité de pensée, un esprit toujours en éveil et observateur des surfaces. Il n'avait pas l'audace des nouveautés, ni la hardiesse des images, ni les coups d'aile qui étonnent. Mais il avait la délicatesse de forme, l'élégance du style, le goût, la sobriété des ornements et des figures. Il avait l'esprit souple, le ton coloré, la verve piquante, et il mêlait agréablement la fantaisie au réel.

Dans ses discours, la période est parfois un peu longue et embarrassée; mais ce défaut, très général parmi nos orateurs, était racheté chez lui par de précieuses qualités : jamais il ne plagie; il n'imite pas. Son travail d'assimi-

colonies anglaises, que les bandes canadiennes et les hordes sauvages dévastaient chaque année par le fer et la flamme.

Et c'était de la part des troupes françaises, fatiguées mais non épuisées par une longue marche à la pluie et au tonnerre, c'était un effort également héroïque, pour venger leur défaite et la mort de Montcalm, pour reconquérir ce promontoire qui tient la clef de presque toute l'Amérique, pour prouver qu'ils étaient toujours les soldats d'Oswégo et de Carillon.

Mais pour les milices canadiennes, c'était encore plus que tout cela ; c'était la sépulture définitive ou la résurrection de tout ce qu'elles avaient aimé et vénéré au foyer domestique ; c'était l'agonie ou le triomphe de la religion et de la patrie ; et, pour ces hommes que le gouvernement qui les abandonnait avait toujours tenus pauvres, et qui,

---

lation ressemble à celui de l'abeille butineuse. Le miel qu'il fait est bien à lui, et l'on ne saurait dire à quelles fleurs il a puisé le suc dont il se compose.

Son livre *F.-X Garneau, sa vie et ses œuvres*, est son œuvre historique la plus remarquable. C'est une vue d'ensemble sur les événements de notre *vie nationale*, une espèce de philosophie de notre histoire. Il y a là, sur les hommes et les choses du Canada, des appréciations morales, des observations critiques et des jugements qui resteront.

L'ouvrage de M. Chauveau sur l'instruction publique au Canada, mérite une mention toute spéciale. Personne ne connaissait mieux les progrès et les développements de l'enseignement public dans notre pays, car il l'avait dirigé lui-même plus de vingt ans.

Comme critique, M. Chauveau avait des aptitudes remarquables ; il était né malin, spirituel et gai.

Son roman *Charles Guérin* a été vivement critiqué à différentes époques ; mais en dépit des attaques dont il a été l'objet, il est reconnu bien fait. C'est un tableau de mœurs un peu chargé, mais qui renferme de jolies pastorales, des descriptions vraies et des créations charmantes. Le style en est élégant, les caractères bien dessinés et l'intérêt soutenu.

Ses poésies les plus souvent citées sont : *Joies naïves*, *Donnacona*, *Sinite parvulos*, *Épître à M. de Puibusque*. M. Chauveau est l'une de nos gloires nationales les plus complètes et les plus pures ; il a contribué plus que personne au réveil littéraire qui s'est fait en Canada.

pauvres, venaient encore de perdre le peu qui leur restait, il n'y avait plus que la vie, et la vie elle-même n'était plus rien sans les deux seuls biens qu'ils eussent au monde : la religion et la patrie !

Ce fut donc toute la journée, et pendant trois heures surtout, une lutte comme l'histoire nous en montre peu de plus meurtrières, eu égard au nombre des combattants. Plus de trois mille hommes, sur quatorze mille, restèrent sur le champ de bataille. " L'eau et la neige, dit M. Garneau (qui a élevé à ces braves, dans son histoire, un monument plus durable que celui dont nous posons les bases), l'eau et la neige, qui couvraient encore le sol par endroits, étaient rougies du sang que la terre gelée ne pouvait pas boire, et les malheureux blessés nageaient dans des mares livides où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe. "

C'était ici, sur le petit espace de terre où nous sommes réunis et où s'élevait le moulin de Dumont, édifice qui dominait la position, c'était, entre les grenadiers de la reine, commandés par M. d'Aiguebelle, et les montagnards écossais, sous les ordres du colonel Fraser, un combat acharné, qui n'a été égalé depuis que par celui que se livrèrent les Anglais et les Français pour le château d'Hougoumont, ou encore, par celui que ces derniers ont livré contre les Russes pour la prise du *Mamelon Vert* à Sébastopol. Le moulin fut trois fois pris et repris, et, chaque fois, les grenadiers eurent à marcher sous le feu incessant d'une lourde et puissante artillerie. Bourlamaque, dont le nom dans toute la guerre avait figuré à côté de ceux de Montcalm et de Lévis, fut gravement blessé et eut son cheval tué sous lui dans cet endroit même.

C'était, plus loin, entre les milices canadiennes commandées par M. de Repentigny et par le colonel Rhéaume, et le centre de l'armée anglaise, une lutte non moins héroïque. "L'on voyait, dit encore M. Garneau, les milices charger leurs armes, couchées, se relever après les décharges de l'artillerie ennemie, et fusiller les canonniers sur leurs pièces."

Enfin, à la droite, M. de Saint-Luc, avec un parti de Canadiens et de sauvages, et le colonel Poularier, avec le Royal-Roussillon, culbutaient et tournaient l'aile gauche de l'armée anglaise, la rejetaient sur le centre, qu'ils prenaient en flanc, et décidaient du sort de la journée.

Partout c'était une scène de carnage et de désolation ; un ciel lourd et sombre pesait sur la campagne, des torrents de pluie se mêlaient aux flots de sang humain, les éclairs labouraient le ciel comme les feux des deux armées sillonnaient la terre, les éclats de la foudre se mêlaient aux décharges de l'artillerie, aux fanfares guerrières, aux cris des combattants, aux plaintes des mourants, et la nuit, lorsque le silence et l'immobilité eurent remplacé le bruit et le tumulte, à la lueur des éclairs, les innombrables blessés de l'armée française étaient portés à l'Hôpital-Général, au pied du coteau, tandis que l'armée anglaise, rentrée dans ses murs, encombrait des siens tous les couvents de la ville.

Le lendemain, on commençait les travaux d'un siège qui fut levé précipitamment, lorsque, au lieu de la flotte française que nos pères attendaient comme leur dernière ressource, leur dernière planche de salut, ils virent apparaître dans la rade une escadre anglaise qui, par sa seule

présence, assura pour toujours la domination britannique sur ces vastes et riches contrées.

Et voilà ce qui s'est passé ici il y a près d'un siècle !

***

Aujourd'hui, les drapeaux de la France et de l'Angleterre, unis par des banderolles qui portent les noms de victoires gagnées en commun, flottent amis sur le champ de bataille du 13 septembre et du 20 avril, comme ils flottent sur les mers de l'Europe et sur les rochers de l'antique Chersonèse.

Un gouverneur anglais, dont l'esprit éclairé et le noble cœur ont su comprendre tout ce qu'il y de beau, de religieux, d'humain dans la mission que nous l'avons prié d'accepter, préside à cette apothéose des braves des deux nations. A l'exemple du militaire [1] distingué qui, l'année dernière, était venu rencontrer sur son passage la pompe funèbre que nous fîmes aux braves du vingt-huit avril, et saluer leurs restes de généreuses paroles, des officiers et des soldats anglais, justement impatients du repos qui leur échoit dans ce jour de combat, écoutent avec un religieux silence le récit de cette vieille victoire française, parce qu'ils savent qu'il n'y a que les lâches qui sont jaloux, et que leur nation s'est couverte elle-même de trop de gloire pour avoir peur de la gloire des autres.

Et, en présence de Lady Head et de la moitié la plus intéressante de la société de Québec (la beauté, comme

1. Le général Rowan, le 5 juin 1854, à l'occasion de la cérémonie funèbre par laquelle on donna la sépulture chrétienne aux ossements retrouvés.

toujours, souriant au récit des actions courageuses), en présence du commandant [1] d'une corvette française chargée d'une mission toute pacifique, et de ses marins qui, mille fois les bienvenus parmi nous, sont arrivés ici à temps pour voir de leurs yeux que, si nous avons été longtemps oubliés de la France, nous n'oublions pas ses héros d'autrefois non plus que ceux d'aujourd'hui ; en présence de nos concitoyens anglais, irlandais, écossais, héritiers des vertus des peuples des trois royaumes avec qui nous aimons à fraterniser ; en présence des descendants des Hurons, les fidèles alliés de nos ancêtres, qui donnèrent leur part de sang et cueillirent leur part de gloire sur tous les champs de bataille de l'Amérique, nous, les descendants des miliciens de 1760, nous renfermons dans un même monument [2] les ossements confondus des grenadiers de la reine et des montagnards écossais, qu'un archevêque a bénis sans leur demander à quel culte ils avaient appartenu.

---

1. Le commandant Belvèze, avec l'équipage du premier vaisseau de guerre français qui ait remonté le Saint-Laurent depuis la cession du pays.

2. Le monument, complété par la statue donnée par le prince Napoléon, fut inauguré le 19 octobre 1862. Il consiste dans une colonne de bronze cannelée placée sur un piédestal qui repose lui-même sur une base en pierre. Une statue de Bellone la couronne : elle porte la lance et le bouclier mythologiques et est tournée vers cette partie du champ de bataille qu'occupait l'armée française. Quatre mortiers en bronze sont placés à chaque coin du piédestal. La face qui regarde le chemin de Sainte-Foye porte cette inscription : " Aux Braves de 1760.—Erigé par la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, 1860."—Du côté de la ville, le nom de Murray se lit au-dessus des armes et des emblèmes de l'Angleterre ; du côté de la campagne, celui de Lévis, au-dessus des armes et des emblèmes de la vieille France. En arrière, se trouve un bas-relief représentant le moulin de Dumont et les armes et les emblèmes du Canada. La statue a dix pieds de hauteur, et le monument en a 75 en tout.

Et que ne dira-t-il pas à la postérité ce monument ? Quel enseignement plus profond, quel plus haut tribut à l'héroïsme des temps anciens, à l'union fraternelle du temps présent, à l'oubli des haines passées, au souvenir des gloires qui ne passeront pas !

Ne parlera-t-il pas le même langage éloquent que parle, dans un autre endroit, l'obélisque élevé à la mémoire commune de Wolfe et de Montcalm, par un gouverneur anglais, trop soldat lui-même pour distinguer entre le soldat vainqueur et le soldat vaincu, lorsque tous deux sont morts en héros ?

Ne dira-t-il pas aux Anglais comme aux Français, aux émigrés comme aux natifs, que la fidélité de nos pères pour leur ancien drapeau, nous l'avons montrée pour le nouveau ; que s'ils étaient les hommes de Carillon et des Plaines d'Abraham, nous avons parmi nous les hommes de Lacolle et de Châteauguay, et que nous, les hommes de la nouvelle génération, nous n'avons pas encore dit à l'histoire le dernier mot de notre race ?

Ne dira-t-il pas aux générations futures que le souvenir des grandes actions a beau dormir dans la poussière et l'oubli, il faut qu'un jour, ne fût-ce qu'après un siècle, il se réveille et ressuscite rayonnant d'une splendeur imprévue ?

Ne dira-t-il pas aux hommes trop positifs peut-être de notre époque, qu'après tout l'on ne meurt qu'une seule fois, et que, cette fois-là, il vaut autant mourir écrasé par la mitraille que sous les roues d'un char à vapeur ; que ceux qui agiotaient, qui s'enrichissaient, il y a un siècle, sont morts tout comme ceux qui combattaient ; Bigot et

Duchesneau aussi bien que Montcalm et Lévis, et qu'ils sont oubliés, exécrés, tandis que les pauvres soldats, les pauvres miliciens et les pauvres sauvages du vingt-huit avril reçoivent, après plus d'un siècle, à la face du soleil, l'apothéose la plus magnifique qu'il nous soit possible de leur donner ?

N'enseignera-t-il pas aux peuples de l'avenir que les guerres et les haines d'un siècle sont les amitiés et les alliances d'un autre siècle, que la face des empires change, que les empires eux-mêmes s'écroulent, qu'une seule chose reste debout, la mémoire des braves ?

Ne dira-t-il pas qu'après avoir lutté sur terre et sur mer, dans les arts de la guerre et dans ceux de la paix, dans les sciences où elles ont produit Pascal et Bacon, Newton et Cuvier, Laplace et Herschell, dans les lettres où elles ont placé au faîte de l'intelligence humaine, Bossuet et Milton, Shakespeare et Corneille, Lamartine et Byron, notre ancienne et notre nouvelle mère patrie, désespérant de pouvoir se vaincre l'une l'autre, se sont décidées à dominer réunies le reste du monde ?

Ne dira-t-il pas qu'après l'oubli séculaire de tous les souverains et de tous les gouvernements, le puissant allié de notre gracieuse souveraine, le neveu de l'illustre empereur qui, dans l'universalité de son génie avait réalisé cette parole d'un ancien, *nil humani alienum a me*, [1] au milieu des préoccupations sans nombre d'une époque où se décide le sort de l'Europe et de la civilisation, s'est souvenu d'un million de Français oubliés sous le drapeau britan-

1. Je suis homme, tout ce qui intéresse les hommes m'intéresse. (Térence.)

nique, d'un peuple qui surgit aux yeux de la France comme une apparition d'outre-tombe ?

Et lorsqu'il s'élèvera ce monument, surmonté de la statue que nous irons demander à la France, notre alliée, d'y placer elle-même, ne croyez-vous pas que le vieillard, en s'agenouillant sur la tombe des guerriers ainsi glorifiés, regrettera de n'avoir pas, lui aussi, donné sa vie pour sa patrie ; que le jeune homme se relèvera pour s'élancer plus courageux et plus ferme dans la carrière qu'il aura choisie, et que la mère qui passera près d'ici, tenant son jeune fils par la main, lui fera détourner la tête, de crainte que la fascination de tous ces honneurs rendus au courage, ne l'enlève trop tôt à son amour, pour le jeter sur la voie périlleuse de l'honneur ?

Et ces guerriers eux-mêmes, s'il leur était donné de se lever de leur couche funèbre, et de contempler ce jour aussi pur et brillant qu'il était sombre le jour de leur combat ; ces campagnes aussi riches, aussi heureuses qu'elles étaient alors désertes et dévastées ; cette ville alors en ruines, et qui, florissant aujourd'hui dans les arts et la paix, se répand partout dans la vallée et, déjà, sur le coteau, envahit jusqu'à leur sépulture ; ce bassin splendide, *cet afourc d'eau bel et profond*, comme disait Champlain, aujourd'hui couvert des vaisseaux de toutes les nations, au milieu desquels se trouve enfin un de ces vaisseaux français que nos pères attendaient avec tant d'angoisse à l'heure suprême ; s'il était donné à nos miliciens d'entendre, après un siècle, parler français sur leur tombe ; de voir, comme ils disaient naïvement, de voir *leurs gens*, des unifomes français mêlés à des uniformes anglais pour leur

rendre hommage ; de contempler leur religion et leur nationalité debout encore et respectées à côté de la religion et de la nationalité des conquérants, sous cette domination anglaise qu'ils redoutaient si fort, n'est-il pas vrai qu'ils demanderaient comme une faveur de vivre quelque temps auprès de nous ?

Mais non, guerriers que nous vénérons, vous avez payé votre dette à la patrie, c'est à nous de payer la nôtre. Votre journée est remplie, votre tâche laborieuse et sanglante est terminée, la nôtre à peine commence. Vous vous êtes couchés dans la gloire, ne vous levez pas ! Pour nous, quels que soient nos aspirations, notre dévouement, notre courage, Dieu seul sait où et comment nous nous coucherons. Mais vous, dormez en paix sous les bases de ce monument, entourés de notre vénération, de notre amour, de notre perpétuel enthousiasme....Dormez....jusqu'à ce qu'éclatent dans les airs les sons d'une trompette plus retentissante que celle qui vous sonnait la charge, accompagnée des roulements d'un tonnerre mille fois plus formidable que celui qui célébrait vos glorieuses funérailles ; et alors, tous, Anglais et Français, grenadiers, montagnards, miliciens et sauvages, vous vous lèverez, non pas pour une gloire comme celle que nous, faibles mortels, entreprenons de vous donner, non pas pour une gloire d'un siècle ou de plusieurs siècles, mais pour une gloire sans terme et sans limites, et qui commencera avec la grande revue que Dieu lui-même passera, quand les temps ne seront plus ! [1]

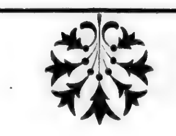
---

1. Ce discours est considéré comme une des plus belles pages de l'éloquence française au XIXe siècle.

QUESTIONS.—Qu'est-ce qu'un discours?—Combien de parties dans un discours?—Quelles sont les différentes espèces de discours?—A quel genre appartient le discours que vous venez de lire?—Quel est le gouverneur qui prit part à la cérémonie de la pose de la première pierre du monument des braves?—En quelle année et par qui fut fondée la Société Saint-Jean-Baptiste?—Quels sont les emblèmes et la devise de la Société Saint-Jean-Baptiste?—Quelles allusions se trouvent dans le premier alinéa?—Quelles sont ces deux races entre lesquelles l'union fraternelle devait un jour régner?—Expliquez "ensevelis dans le drapeau victorieux de l'Angleterre", et, "dans celui qui portait le nom immortel de Carillon".—Quel est ce général d'une bravoure et d'une habileté égales à celles de Montcalm?—Quel est cet ancien qui prétendait faire sortir des légions en frappant du pied la terre?—Qu'était le vieux Caton?—Racontez les victoires de la Monongahéla, du fort George, d'Oswégo et de Carillon.

Quelle est cette forteresse que Murray tenait à conserver? Qu'est-ce qu'une forteresse?—De quelle reine est-il parlé dans le cinquième alinéa de la seconde partie?—Nommez les commandants des différents corps d'armée.—Quels étaient les couvents de Québec à cette époque?—Qu'est-ce qu'un siège?

Quelle heureuse coïncidence est rappelée dans la troisième partie du discours?—Qu'est-ce qu'un monument?—un obélisque?—Quels événements historiques rappellent Lacolle et Châteauguay?—Quel est ce puissant *allié* de notre gracieuse souveraine, dont parle l'orateur?—Comment se termine le discours?—Que pensez-vous de l'éloquence de l'orateur?



AU CAYLA.

Sur la tombe d'Eugénie de Guérin.

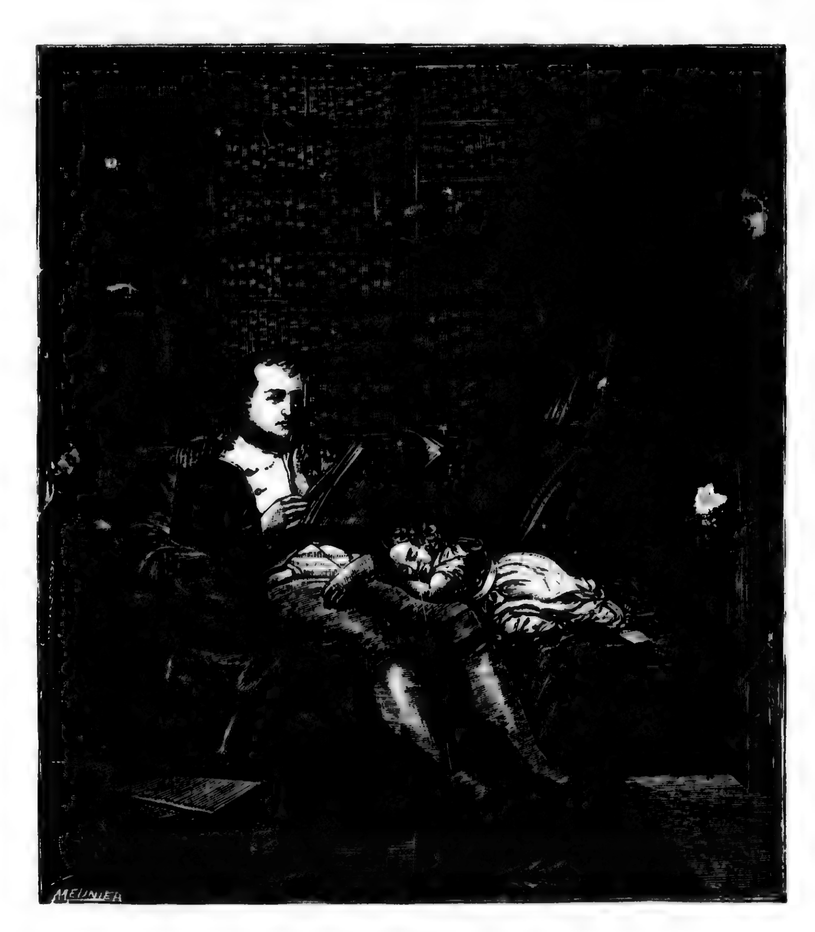
C'est là qu'elle vivait, belle fleur solitaire,
Entre un rayon du ciel et l'ombre du mystère,
Lorsque sur son coteau Dieu la cueillit pour nous.
Sentiers qu'elle foula, vous en souvenez-vous ?
O triste et doux passé ! souvenirs pleins de charmes !
Passant, donne à sa tombe et des chants et des larmes :
Ange, elle a tant prié ! femme, elle a tant souffert !
Parfums, brise des bois, murmures, saint concert,
Vous aviez pour monter l'aile de son génie,
Mais le monde ignorait le secret d'Eugénie :
Elle cachait sa lyre et filait son fuseau.
Du laurier, bien souvent, le glorieux rameau,
En éclairant le front, jette une ombre sur l'âme,
Et Dieu, gardien jaloux de ce doux cœur de femme,
N'a couronné que son tombeau.

MARIE JENNA [1], *Élévations poétiques et religieuses.*

---

1. MLLE MARIE RENARD (1835-1887), connue dans les lettres sous le nom de Marie Jenna, mérite d'occuper une place parmi les femmes poètes de la dernière partie de ce siècle. La noblesse des inspirations, la grâce et l'harmonie du style, quelquefois même l'énergie distinguent ses *Élévations poétiques et religieuses*, et quelques pièces de ses *Poèmes et souvenirs de voyage*. Le sentiment maternel, dans le recueil *Enfants et mères*, est empreint de mélancolie profonde et de religieux héroïsme.

Les compositions de Marie Jenna sont réellement dignes d'être recommandées comme une lecture saine et attachante.



NAPOLÉON II.

I

Mil huit cent onze !—O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui !
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,
Ils se disaient entre eux : " Quelqu'un de grand va naître,
Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui, plus grand que César, plus grand même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ? "

Comme ils parlaient, la nue éclatante et profonde
S'entr'ouvrit, et l'on vit se dresser sur le monde
L'homme prédestiné ;
Et les peuples béants ne purent que se taire,
Car ses deux bras levés présentaient à la terre
Un enfant nouveau-né !

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Eperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime :
" L'avenir ! l'avenir ! l'avenir est à moi ! "

II

Non, l'avenir n'est à personne !
Sire ! l'avenir est à Dieu !
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir ! l'avenir ! mystère !
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,
Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !
De quoi demain sera-t-il fait ?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain, Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone ;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours !

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume ;
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau ;
C'est notre vieille garde au loin jonchant la plaine,
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier ;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons !

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace ;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Etre aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie ;
Mais tu ne prendras pas demain à l Éternel !

III

O revers ! ô leçon !—Quand l'enfant de cet homme
Eut reçu pour hochet la couronne de Rome ;
Lorsqu'on l'eut revêtu d'un nom qui retentit ;
Lorsqu'on eut bien montré son front royal qui tremble
Au peuple émerveillé qu'on puisse tout ensemble
Etre si grand et si petit ;

Quand son père eut pour lui gagné bien des batailles ;
Lorsqu'il eut épaissi de vivantes murailles
Autour du nouveau-né riant sur son chevet ;
Quand ce grand ouvrier, qui savait comme on fonde,
Eut, à coups de cognée, à peu près fait le monde
Selon le songe qu'il rêvait ;

Quand tout fut préparé par les mains paternelles,
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles ;
Lorsqu'on eut de sa vie assuré les relais ;
Quand, pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eut enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais ;

Lorsqu'on eut pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance . . .
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un Cosaque survint qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré !

IV

Oui, l'aigle, un soir, planait aux voûtes éternelles,
Lorsqu'un grand coup de vent lui cassa les deux ailes :
Sa chute fit dans l'air un foudroyant sillon ;
Tous alors sur son nid fondirent pleins de joie ;
Chacun selon ses dents se partagea la proie :
L'Angleterre prit l'aigle, et l'Autriche l'aiglon !

Vous savez ce qu'on fit du géant historique.
Pendant six ans on vit, loin derrière l'Afrique,
Sous le verrou des rois prudents,
—Oh ! n'exilons personne ! oh ! l'exil est impie !—
Cette grande figure en sa cage accroupie,
Ployée, et les genoux aux dents !

Encor si ce banni n'eût rien aimé sur terre ! . . .
Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.
Il aimait son fils, ce vainqueur !
Deux choses lui restaient dans sa cage inféconde,
Le portrait d'un enfant et la carte du monde,
Tout son génie et tout son cœur !

Le soir, quand son regard se perdait dans l'alcôve,
Ce qui se remuait dans cette tête chauve,
Ce que son œil cherchait dans le passé profond,
—Tandis que ses geôliers, sentinelles placées
Pour guetter nuit et jour le vol de ses pensées,
En regardaient passer les ombres sur son front ;—

Ce n'était pas toujours, sire, cette épopée
Que vous aviez naguère écrite avec l'épée,
Arcole, Austerlitz, Montmirail ;
Ni l'apparition des vieilles Pyramides ;
Ni le pacha du Caire et ses chevaux numides
Qui mordaient le vôtre au poitrail ;

Ce n'était pas le bruit de bombe et de mitraille
Que vingt ans sous ses pieds avait fait la bataille
Déchaîné en noirs tourbillons,
Quand son souffle poussait sur cette mer troublée
Les drapeaux frissonnants, penchés dans la mêlée
Comme les mâts des bataillons ;

Non, ce qui l'occupait, c'est l'ombre blonde et rose
D'un bel enfant qui dort la bouche demi-close.
Il pleurait, d'amour éperdu . . .
Sois béni, pauvre enfant, tête aujourd'hui glacée,
Seul être qui pouvais distraire sa pensée
Du trône du monde perdu !

V

Tous deux sont morts.—Seigneur, votre droite est terrible !
Vous avez commencé par le maître invincible,
    Par l'homme triomphant,
Puis vous avez enfin complété l'ossuaire :
Dix ans vous ont suffi pour filer le suaire
    Du père et de l'enfant !

Gloire, jeunesse, orgueil, biens que la tombe emporte !
L'homme voudrait laisser quelque chose à la porte,
    Mais la mort lui dit non !
Chaque élément retourne où tout doit redescendre :
L'air reprend la fumée, et la terre, la cendre,
    L'oubli reprend le nom.

VICTOR HUGO,[1] *Chants du crépuscule*, *V*.

---

1. VICTOR HUGO (1802-1885), poète lyrique, restera avec Lamartine le plus habile maître de notre siècle. Comme Léonard de Vinci, qui regardait tout pour tout dessiner, jusqu'aux rides des vieilles murailles, où il trouvait des airs de tête, des figures étranges, des confusions de bataille, des habillements capricieux, le poète coloriste a tout regardé, pour tout peindre. Il n'y a pas dans la nature, telle qu'il la sent, d'objets inanimés : tout a vie et le sait. Il pense en vers, il est lyrique par nature.

Mais il se mêlera toujours des scrupules à l'admiration pour le grand poète coloriste. *Rayons et Ombres*, ce titre d'un de ses recueils, sera sa devise, si on l'entend non seulement de ces alternatives de tristesse et de joie, de doute et de croyance, d'espoir et de découragement, qui de l'âme du poète se communiquent à la nôtre, mais de ses beautés qui resplendissent comme des rayons, et de ses défauts qui pèsent sur l'esprit comme des ombres : il vise à l'effet par la singularité de l'expression ; ses caractères, ses sentiments manquent de vérité. Cet auteur, si l'on excepte un nombre de pages choisies, *Napoléon II*, par exemple, est funeste à la formation du goût, et dangereux au point de vue moral. Sa foi, qui n'alla jamais jusqu'à la pratique, ne tarda pas à sombrer dans les abîmes du doute ; toutes les erreurs doctrinales sont semées dans ses vers. Plusieurs de ses ouvrages ont encouru très justement la condamnation de l'Église.

L'ATTRAIT DU FOYER.

Il y a entre l'homme et les murs qu'il a longtemps habités mille secrètes intimités. Les murs semblent reconnaître et appeler l'homme, comme l'homme reconnaît et embrasse les murs. Les anciens avaient senti et exprimé ce mystère : ils avaient les dieux lares, la divinité du foyer.

Cette divinité du foyer, les animaux eux-mêmes l'entendent et la sentent; car, au moment où ma vieille jument aperçut, quoique de si haut et de si loin, les tours du château et les grands prés à droite, où elle avait galopé et pâturé tant de fois dans sa jeunesse, un frisson courut en petits plis sur son encolure ; elle tourna ses naseaux à droite et à gauche en flairant le vent, elle rongea du pied le rocher de granit sur lequel je l'avais arrêtée, elle hennit à ses souvenirs d'enfance, et lançant deux ou trois ruades de gaîté à nos chiens sans les atteindre, elle bondit sous moi, essayant de me forcer la main pour s'élancer vers ses chères images.

Je descendis; je l'attachai par la bride lâche à une branche pliante de houx couverte de ses graines de pourpre, pour qu'elle pût brouter à l'aise au pied du buisson, et je m'assis un moment sur la racine du châtaignier, le visage tourné vers ma demeure vide. Le vent du midi avait redoublé d'haleine à mesure que le soleil était monté sous le ciel ; il avait pris les bouffées et les rafales d'une tempête sèche; et depuis que le soleil avait commencé à redescendre vers le couchant, il avait balayé comme un cristal le firmament; il faisait rendre aux bois et même aux

herbes des harmonies mêlées de notes joyeuses et de notes tristes. Il faisait battre les mèches humides de mes cheveux sur mes tempes ; comme il avait autrefois fouetté mes boucles blondes, dans ces mêmes prés, sur mes joues de seize ans.

LAMARTINE.

QUESTIONS.—A quel genre littéraire se rapporte le morceau que vous venez de lire?—Quel est le style de cette narration ?—Qu'est-ce que Lamartine veut prouver ici ?—Comment le prouve-t-il ?—Quelle figure de style remarquez-vous dans la première phrase ?—Que veut dire cette expression : " avaient senti ce mystère ? "—Quel peuple apporta le culte des dieux lares à Rome ?—Et qu'étaient les dieux lares ?—Ne remarquez-vous pas un petit détail qui n'ajoute aucun intérêt ?—N'y a-t-il pas une faute de grammaire dans le dernier alinéa ?—Expliquez les mots bouffées et rafales.—Comment trouvez-vous la dernière phrase ?—A quelle époque parut Lamartine ?



FOYER D'HIVER.

Le soir, en plein hiver, et par un vent de bise,
Tandis que le grésil vient frapper aux carreaux,
Le thé brûlant servi, fermant bien les rideaux,
Il fait bon s'installer près d'un feu qu'on attise.

Les pincettes en main, sous la lampe on devise,
Entre amis, librement,—à côté des berceaux
Où dorment les enfants qui rêvent de cerceaux
Et de biscuits dorés d'une saveur exquise.

Comme la chambre est close ! et que les tristes mois
Passent vite, en parlant des gaîtés d'autrefois,
Ou bien lorsqu'on relit le chef-d'œuvre d'un maître !

On y trouve toujours de nouvelles beautés . . .
Le cœur le plus meurtri se sentirait renaître
Au charme pénétrant de ces intimités.[1]

ALEXANDRE PIÉDAGNEL.[2]

QUESTIONS.—Que veut dire *grelotter ?*—Qu'est-ce que la bise ?—le grésil ?—Qu'entendez-vous par chef-d'œuvre d'un maître ?—Nommez quelques chefs-d'œuvre et leurs auteurs.

---

1. Je lis dans Théophile Gauthier :

Qu'il grêle ! et qu'à grand bruit, sans relâche, la grêle
De grains retentissants fouette la vitre grêle !
Que la bise d'hiver se fatigue à gémir !
Qu'importe ? n'ai-je pas un feu clair dans mon âtre,
Sur mes genoux un chat qui se joue et folâtre,
Un livre pour veiller, un fauteuil pour dormir ?

Oui : mais ce qui gâte ce plaisir, c'est l'idée d'un pauvre qui grelotte au dehors.

2. A. PIÉDAGNEL, poète lyrique du 19e siècle, ami et secrétaire de J. Janin ; il a du naturel, de la grâce et de l'aisance dans ses trois volumes de poésies : *Avril* (1877), *Hier* (1882), *En route* (1885).



ODE DE SA SAINTETÉ LÉON XIII A LA FRANCE.

Vive le Christ qui aime les Francs!

En mémoire du très heureux événement qui amena la nation des Francs, à la suite du roi Clovis, à se consacrer au Christ.

Maître des nations, Dieu se montre soudain
A l'humble qu'il exalte, au puissant qu'il abaisse ;
Il tient du monde entier l'avenir dans sa main
Et le règle dans sa sagesse.

Voyant fuir ses guerriers devant les Allemands,
Clovis ouvre les yeux à la sainte lumière . . .
Il tourne vers le Ciel ses regards suppliants
Et fait au Christ cette prière :

" Jésus ! . . . Dieu que Clotilde invoqua tant de fois,
A l'heure du danger daigne m'être propice ! . . .
Si tu me rends vainqueur, j'obéis à tes lois,
Je me consacre à ton service !. . . "

La peur quitte aussitôt l'âme des guerriers francs ;
Bravant des ennemis et le nombre et la rage,
Pour un nouveau combat ils reforment leurs rangs ;
L'Allemand cède à leur courage.

O Clovis, ô vainqueur, souviens-toi de ton vœu !
Il faut que désormais le Christ soit ton seul maître ;
Reims t'attend, hâte-toi ! . . . Vas-y trouver ton Dieu,
Courbe le front devant son prêtre !

Que vois-je ? De drapeaux l'autel est pavoisé . . .
Le temple s'ouvre aux Francs qui remplissent l'enceinte.
Avec tous ses guerriers Clovis est baptisé,
Tout son peuple reçoit l'eau sainte.

Rome, réjouis-toi ! tous les peuples viendront,
Sauvés par l'Évangile, accroître encor ta gloire.
La France t'offrira les lauriers de son front
Et les palmes de sa victoire.

C'est *mère* qu'elle veut t'appeler désormais . . .
Et toi, tu diras d'elle : *Elle est ma fille aînée !*
Elle te servira sans défaillir jamais
Dans la foi qu'elle t'a donnée !

Que j'aime à voir les noms de ses vaillants soldats
Paraître tour à tour aux pages de l'histoire ! . . .
Mais, tiens le premier rang aux fastes des combats,
Vainqueur d'Astolphe, à toi la gloire !

Au secours des Romains il vole par deux fois,
Deux fois, il a des monts franchi la cime altière ;
Et les nobles cités dont il soutient les droits
Reviennent librement à Pierre !

Je vois le saint tombeau délivré par les preux
Dont la croix du Sauveur décore la poitrine ;
Je vois leurs bataillons s'avancer tout poudreux
Aux plaines de la Palestine.

Puis, c'est une *héroïne*, une *vierge* au bras fort !
Qui donc pénètre au camp de l'ennemi ? C'est elle !
La France va braver la défaite et la mort
En suivant Jeanne la Pucelle !. . .

Viennent les sectateurs de l'odieux Calvin,
Des héros de la foi s'avance la cohorte . . .
L'ennemi sur le trône et l'autel frappe en vain,
Ils sont là pour prêter main-forte !. . .

Mais, où suis-je emporté ? Voici les temps heureux
Qui semblent refleurir . . . la vertu se ranime ;
Reims appelle les Francs, et leur concours pieux
Devient un triomphe unanime !. . .

Prends garde, peuple franc, que l'éclat de ton nom
Ne vienne à s'obscurcir d'aucun nuage sombre ! . . .
Prends garde que l'erreur, comme un fatal poison,
Dans ton cœur ne verse son ombre !

Prends pour ton roi le Christ qui t'a voulu choisir !
Honte à celui qui suit les sectes criminelles . . .
Plus de haine ! . . . En faisceau tâche de réunir
L'essor des forces fraternelles. . .

Votre vie a duré quatorze fois cent ans . . .
Français, ranimez-la près des bords de la Vesle ;
Que dans vos cœurs tout prêts aux généreux élans
S'allume une flamme nouvelle !

Le peuple franc devient chaque jour plus puissant,
Son pied sur tout rivage à laissé son empreinte !
Qu'il favorise au loin, surtout en Orient,
L'expansion de la foi sainte !. . .

Au premier rang la foi du Christ !. . .c'est le bonheur !. . .
Quiconque la rejette appelle la souffrance ! . . .
Ainsi qu'aux temps passés elle reste l'honneur,
La grande gloire de la France !. . .[1]

(Traduit du latin par le R. P. RAPHAEL QUINCENET, O. S. D.)

QUESTIONS.— Qu'est-ce qu'une ode?— Quel doit être le ton de l'ode ?—A quelle espèce d'ode appartient l'ode de Léon XIII ?—Citez quelques modèles d'odes sacrées;—d'odes héroïques.—Quelles sont les variétés de l'ode ?—Nommez quelques poètes lyriques.—A quelle occasion Léon XIII a-t-il composé cette ode ?

1. Cette poésie a été présentée au Souverain Pontife qui l'a lue et a envoyé, *de tout cœur*, à l'auteur, sa bénédiction apostolique (1896).

LA PREMIÈRE NUIT D'EXPOSITION DANS LA NOUVELLE-FRANCE.

C'était le désert fauve en sa splendeur austère ;
Rien n'animait encor le vierge coin de terre
Où Montréal devait plus tard dresser ses tours.
En aval du courant, et suivant les détours
Qui creusent çà et là les rives ombragées,
Sous les feux du midi, trois pirogues chargées
—Près de l'endroit nommé depuis Pied-du-Courant,
Ensemble remontaient les eaux du Saint-Laurent.
Qui côtoyait ainsi les courbes du grand fleuve ?
C'était le fondateur, c'était de Maisonneuve,
Avec de Montmagny, le courageux soldat,
Vimont, l'apôtre saint, fier d'un double mandat,
Et, comme pour dorer cette ère qui commence,
Deux femmes, deux grands cœurs : de la Peltrie et Mance,
Deux âmes à l'affût de tous les dévoûments.

Ils sont accompagnés de laboureurs normands,
De matelots bretons, fiers enfants de la Gaule,
Travailleurs qui devront, le mousquet sur l'épaule,
Le poing à la charrue ou la hache à la main,
S'ouvrir au nouveau monde un si large chemin.

Sur le calme des eaux une voix nous arrive ;
C'est un cantique saint, qu'aux échos de la rive,
Dans l'éclat radieux d'un soleil flamboyant,
La petite flottille envoie en pagayant.
Halte ! a crié quelqu'un.

Et bientôt, sur la berge,
Avec le dôme bleu du ciel nu pour auberge,
Nos voyageurs rendus dressent leur campement.
Puis ensemble à genoux, dans le recueillement,

Rappelant au Très-Haut sa divine promesse,
Naïfs ou fiers chrétiens vont entendre la messe
Au pied d'un tabernacle à la hâte élevé.

" Vous êtes, dit le prêtre, un grain de sénevé
Que Dieu jette aujourd'hui dans la glèbe féconde ;
La plante qui va naître étonnera le monde ;
Car, ne l'oubliez pas, nous sommes en ce lieu
Les instruments choisis du grand œuvre de Dieu ! "
Et pendant que l'Hostie en sa châsse sacrée
Illuminait l'autel de sa blancheur nacrée,
Un long *Pange lingua* s'élevait dans les airs
Vers le Dieu des cités et le Dieu des déserts.
Auprès du drapeau blanc, la sainte Eucharistie
Resta là tout le jour.

La tête appesantie,
—Quand le soleil tomba dans le couchant vermeil,
Nos pieux voyageurs, accablés de sommeil,
Songeaient, prière faite, à chercher sous la tente,
Dans une nuit de paix douce et réconfortante,
Le repos bien gagné qui doit les prémunir
Contre le lourd fardeau des tâches à venir ;
Quand, tout à coup, dans l'ombre éparse des ramées,
Ils virent mille essaims de mouches enflammées,
Qui, croisant à l'envi leur radieux essor,
Comme un jaillissement de gouttelettes d'or,
Ou plutôt comme un flot de flammèches vivantes,
Rayaient l'obscurité de leurs lueurs mouvantes.

Alors chacun se met en chasse ; l'on poursuit
Tous ces points lumineux voltigeant dans la nuit.
Puis, liant à des fils les blondes lucioles,
On en fait des réseaux, flottantes auréoles,
Qu'on suspend sur l'autel en festons étoilés.
Quelques instants plus tard, dans les bivouacs voilés
Par les grands pins versant leurs ombres fraternelles,
Après avoir partout placé des sentinelles,
Près du fleuve roulant son flot silencieux,
La troupe s'endormit sous les regards des cieux.

Et pendant que ces forts, âpres à la corvée,
Voyaient dans leur sommeil grandir l'œuvre rêvée,
Astre pieux trônant dans le calme du soir,
Sur l'autel, dans le pli du drapeau, l'Ostensoir,
Au vol phosphorescent d'étincelles sans nombre,
Ouvrait son nimbe d'or et flamboyait dans l'ombre.

O genèse sublime ! ô spectacle idéal !
Ce fut cette nuit-là que naquit Montréal.

LOUIS FRÉCHETTE, *la Légende d'un peuple.*

LE TRAVAIL ET L'ACTIVITÉ HUMAINE.

(FRAGMENT.)

......Si tout le monde travaillait, aurions-nous vu, verrions-nous encore disparaître les unes après les autres, toutes nos anciennes familles, dont plusieurs avaient des noms historiques ? Lors de la nouvelle phase qui s'ouvrit pour nous après la cession du pays, le peuple dut naturellement jeter les yeux sur les rejetons de ses anciennes familles pour trouver en eux des chefs, des guides dans la nouvelle voie qui se présentait, voie de progrès social, politique et industriel. Il n'avait plus besoin de capitaines pour courir les aventures : le temps de la gloire militaire était passé ; mais il lui fallait des négociants, des chefs d'industrie, des agronomes, des hommes d'État. Combien ont rempli cette mission nationale ?

Les uns ont fui devant le nouveau drapeau arboré sur

nos citadelles; les autres se sont réfugiés dans l'oisiveté de leurs manoirs seigneuriaux ; d'autres ont courtisé le nouveau pouvoir, qui les a négligés, et presque tous ont disparu par la même cause, l'*oisiveté*. Ils ont laissé à lui seul le peuple héréditairement habitué à être gouverné, guidé, mené en tout ; et si lui aussi n'a pas disparu dès la seconde génération, on doit l'attribuer à une protection toute particulière de la Providence, et après elle au dévouement de notre excellent clergé, qui n'a jamais abandonné le peuple, et seul a entretenu, au milieu de lui, le feu sacré sur l'autel national...

C'est une bien étrange aberration de l'esprit humain chez certains peuples et dans certains siècles, que le travail ait été un objet de mépris, tandis que l'oisiveté était préconisée, honorée ; que l'on ait cherché à échapper à l'un, non pas seulement à cause des fatigues qu'il entraîne, mais par une certaine honte qu'on y attachait, tandis que l'on soupirait après l'autre, non pas tant à cause des prétendues douceurs qu'elle procure, que pour l'honneur et la considération dont elle était follement entourée. Cependant si l'homme a été créé pour travailler, celui qui ne travaille pas n'est-il pas en flagrant délit de résistance à la volonté du Créateur, et loin d'avoir droit à nos hommages ne devait-il pas plutôt être un objet de mépris ?

Qu'on ne vienne pas nous dire que certains pères ont laissé suffisamment de bien pour permettre à leurs enfants de vivre sans travailler, de génération en génération. Je verrai bien là pour ces heureux héritiers l'obligation de faire plus de bien à leurs semblables ou de faire de plus grandes choses que le commun des hommes, mais nulle-

ment une exemption du travail, auquel tout est je ne dirai pas condamné,—car je regarde le travail comme le premier titre de noblesse de l'homme,—mais auquel tout homme est obligé par sa nature même. L'homme n'est intelligent que pour cela ; sans le travail, l'intelligence de l'homme ne s'expliquerait pas. La brute, elle, ne travaille pas dans le sens que nous donnons au travail. Quand elle s'est repue, elle reste oisive, et c'est dans l'ordre, car elle n'a plus rien à faire. Pour elle, vivre est tout.

En est-il de même de l'homme ? Quand il a mangé, bu et dormi, a-t-il fait tout ce qu'il peut faire ? Et tant qu'il

---

M. ETIENNE PARENT, journaliste distingué, né à Beauport en 1801, mort à Ottawa en 1874. A 21 ans il était rédacteur en chef du *Canadien*, il en garda la direction jusqu'en 1842. Il fut successivement député, assistant-secrétaire provincial, et sous-secrétaire d'État après la Confédération. M. Parent était un écrivain hors ligne. Personne n'a déployé parmi nous, dans ce métier de la presse, des vues plus larges et plus justes, une perspicacité aussi rarement en défaut, une sagesse aussi profonde. L'inspiration nationale a été égale du premier jour au dernier. Deux œuvres de cet éminent esprit donnent à elles seules une idée exacte de sa rare puissance et de sa haute originalité : *Du prêtre et du spiritualisme ; De l'intelligence dans ses rapports avec la société.* Il y a dans ces deux lectures le résumé d'une constitution sociale admirable, fondée sur les vues les plus neuves et les plus profondes. L'étude sur le *travail et l'activité humaine*, est aussi remarquable par la pensée que par le style.



peut faire quelque chose, a-t-il droit de rester oisif, en supposant même que le bonheur fût là, ce qui est, certes, tout le contraire ? Le bonheur de l'homme sur la terre est dans l'action, dans le travail, dans l'exercice de ses facultés physiques et intellectuelles. Il est dans le travail des jouissances ineffables dont l'oisif ne comprendra jamais les douceurs, lui qui se condamne à n'en plus connaître d'autres que celles de la brute.

Dans ce vaste univers, au milieu de ces myriades de mondes, dont nous occupons un des orbes les moins considérables, Dieu, dans ses décrets impénétrables, nous lève à peine un petit coin du rideau mystérieux qui enveloppe son œuvre ; mais en nous donnant une intelligence capable de pénétrer jusqu'à un certain point dans les secrets de la nature, et de s'élever jusqu'à l'idée de l'Être suprême, il a voulu que l'homme l'étudiât lui-même ainsi que ses œuvres. De plus, en implantant dans le cœur de l'homme le germe de la bienveillance, Dieu a voulu que l'homme fît du bien à ses semblables ; et en lui inspirant le sentiment et l'amour du beau, il a voulu que l'homme cultivât les arts ; il a voulu en un mot que l'homme fût savant, bienfaisant et artiste. Sans cela, le plus bel œuvre du Créateur, l'homme aurait été créé ce qu'il est sans but, sans fin, sans objet. Le travail, l'obligation du travail expliquent seuls la présence de l'homme sur la terre, quant à son existence terrestre.

Etienne Parent.

LA VISITE DE L'ÉVÊQUE.

Le long des bois, le long des côtes,
L'évêque toujours bénissant,
Fait resplendir des Pentecôtes
Dans les ténèbres du présent.

Quittant le village et la grève,
Le laboureur, le marinier,
A leurs durs travaux faisant trêve,
Autour de lui viennent prier.

Parés comme aux jours des dimanches,
Ils vont par les chemins bénis,
Où le printemps met dans les branches
Des fleurs, des concerts et des nids.

Comme eux leur église est en fête,
Et les maisons des alentours,
Depuis la base jusqu'au faîte,
Ont pris leurs plus brillants atours.

Mêlés aux légères guirlandes,
Dans les sentiers, dans le saint lieu,
Feuillage vert et fleurs des landes
Fêtent l'envoyé du bon Dieu.

Pendant la marche triomphale
Qui le conduit jusqu'à l'autel,
Les enfants, troupe virginale,
Font rêver aux anges du ciel.

Et bientôt, de sa voix puissante,
Près de l'autel de Jésus-Christ,
L'évêque en leur âme tremblante
Fait descendre le Saint-Esprit.

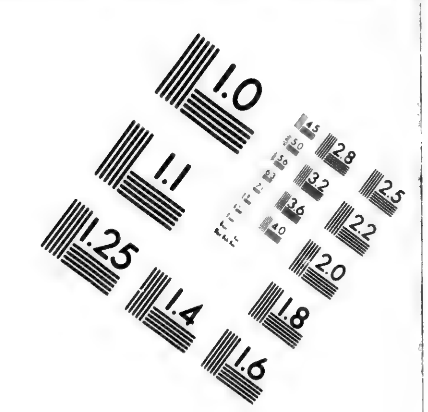
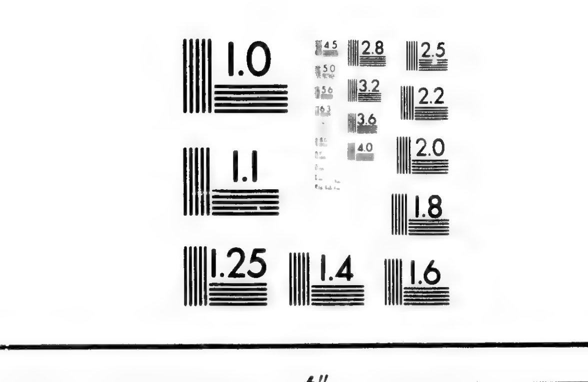
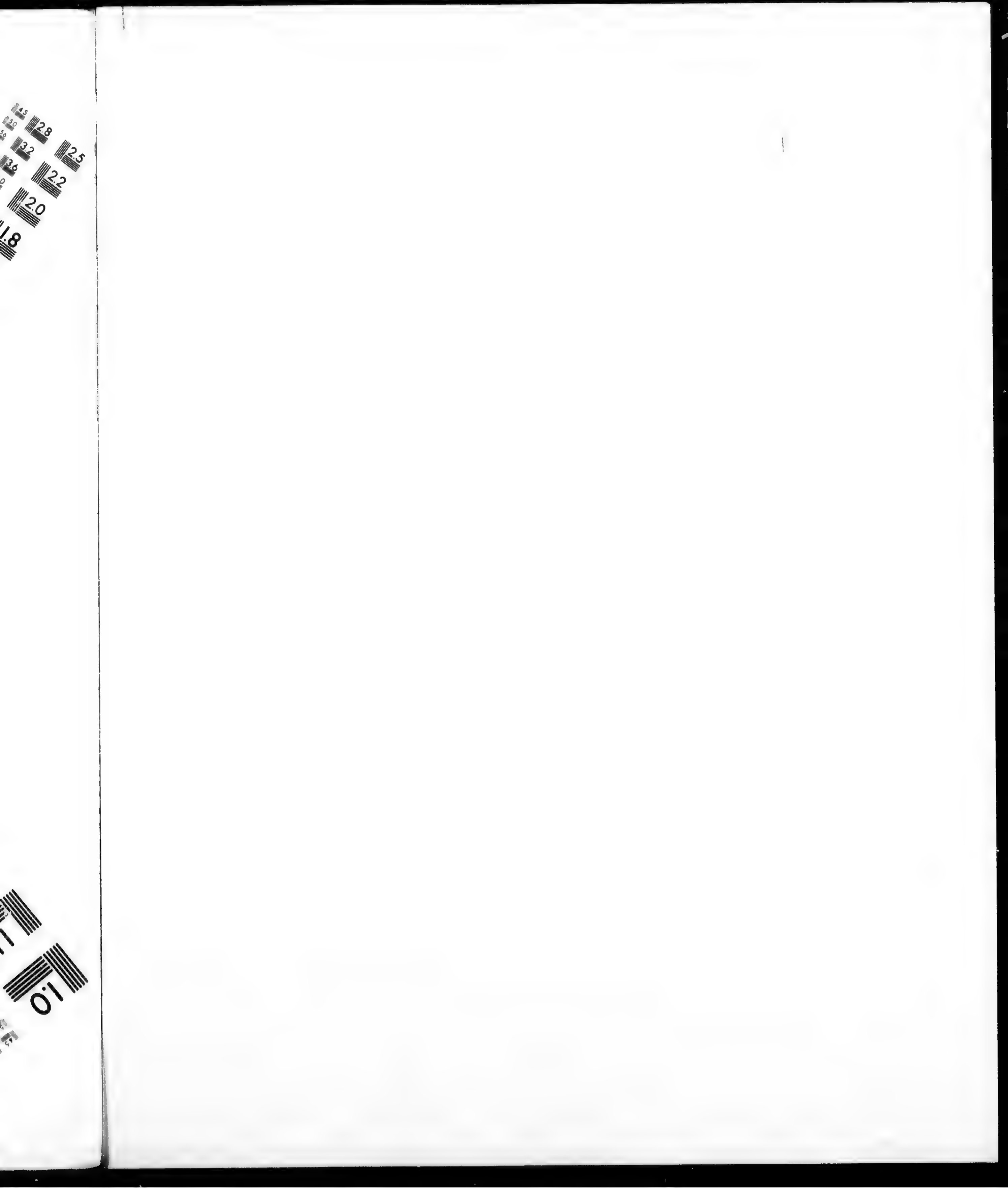


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8

Parmi les troupes enfantines,
Les yeux mouillés, le cœur joyeux,
Au festin des grâces divines,
On voit aussi venir des vieux.

Les petits enfants sont plus sages,
Quand sa main les a caressés :
Il rend le calme aux durs visages
De ceux que la vie a blessés.

On retrouve sous sa parole,
Avec les espoirs de jadis
Et la charité qui console,
La foi qui mène au paradis.

Et lorsque d'autres se flétrissent
Sous le mal au souffle glacé,
On sent que les âmes fleurissent
Partout où l'évêque a passé.



JEANNE D'ARC.

Jeanne est l'héroïne chrétienne par excellence. Ce que les hommes admirent en elle, est ce que Dieu couronne. Voyez-la dès le berceau.

Dans la solitude de ce riant vallon qu'arrose la Meuse, sur l'herbe émaillée des prairies, à l'ombre des saules et des hêtres, alors que ses mains portaient la houlette ou tournaient les fuseaux, sous les ailes d'une mère chaste et pieuse qui, en mêlant les caresses à la leçon, lui avait appris pour toute science à invoquer ce père des hommes qui est aux cieux, à saluer avec l'ange la Vierge pleine de grâce, les commencements de Jeanne la bergère étaient heureux. Dès ses plus jeunes années elle fut immaculée dans sa voie ; l'exquise sensibilité de ce cœur si tendre ne s'épancha jamais que sur des objets innocents ou sacrés, comme ces fontaines qui n'égarent jamais hors de leur lit leurs ondes limpides. Si



ses doigts tressaient en guirlandes les fleurs des champs, c'était pour en couronner l'image chérie de Notre-Dame de l'Ermitage. Elle priait tendrement sous les ombrages du vieux chêne ; mais l'accent religieux des cloches, dont elle aussi, comme le plus célèbre guerrier de notre siècle, ne voulait pas perdre une seule vibration, venait-il frapper son oreille pieuse, ses délices étaient de courir à l'église du village pour y prier encore, y pleurer et se cacher à l'ombre des autels.

Jamais jeunesse ne fut plus pure et plus fervente : innocence de la vie pastorale, paix, silence des vallons, douceur du toit maternel, air embaumé de la maison de Dieu, parfums des campagnes, saintes joies de son matin, vous ne sembliez guère annoncer *les pleurs du soir douloureux de la vie !* La bonté divine aime à ménager le jeune âge ; elle ne jette pas d'ordinaire sur le front de l'aurore, sur ses teintes gracieuses, les noirs nuages de la tempête. Prévoyant un soir si orageux, Dieu prit en pitié Jeanne, sa douce petite créature, et répandit la paix sur son enfance, sur les premières heures du jour de sa vie, par une touchante compensation que le cœur rencontre presque toujours comme une loi providentielle qui le console.

Mais le brillant midi de Jeanne révéla dans cette âme si pure des richesses auxquelles rien ne se compare.

Ardente comme un lion, elle est tendre et sensible comme un agneau. Timide et naïve comme *une pauvre petite bergère qui ne sait A ni B ;* ignorante dans tout le reste, quand le ciel lui a parlé, elle a toute la sublimité du génie, toute l'autorité de l'inspiration. Les chefs de

guerre, assemblés en conseil, se cachent de Jeanne par la conscience de leur infériorité ; et la jeune fille heurtant de sa lance à la porte de la salle, faisait presque pâlir les Gaucourt et les Xaintrailles. "Vous avez été à votre conseil et moi au mien. En mon Dieu, le conseil de Notre-Seigneur est plus sûr et plus habile que le vôtre." Ses manières de dire sont nobles, courtoises, *princières ;* le tutoiement chevaleresque vient à propos se placer sur ses lèvres virginales ; et les plus fiers guerriers, les princes même du sang royal, subissent l'inévitable ascendant de cette parole humaine et surhumaine à la fois. "En avant, gentil duc, à l'assaut ! Ah ! gentil duc, as-tu peur ? ne sais-tu pas que j'ai promis à la duchesse de te ramener sain et sauf ?" C'est au duc d'Alençon qu'elle parle ainsi. Dunois lui-même entend son commandement ; il s'incline et promet humblement d'obéir.

L'idiome de Jeanne n'a point vieilli. Que dis-je ? comme ces teintes de vétusté qui sont un mérite de plus dans certaines merveilles de l'art, il efface la phrase moderne, de jour en jour plus terne et plus pauvre, quoi qu'en puisse dire notre orgueil. Ses répliques étaient vives, justes, animées ; c'étaient des éclairs inattendus ; et s'il est permis de parler ainsi, ses répliques ne souffraient pas de répliques. "Si Dieu est pour nous, lui dit un docteur, à quoi bon les gens d'armes ?—En mon Dieu, répond-elle, les gens d'armes combattront, et Dieu donnera la victoire."

Enfin, jetée au milieu des camps et dans l'arène de la guerre, elle est pieuse et recueillie comme une fille du Carmel. Pour elle, la cellule et l'oratoire sont auprès du champ de bataille. Toutes ses amours sont pour Jésus.

Elle ne l'oublie pas plus dans la poudre brûlante des luttes guerrières qu'au pied des autels, soit que le sacrifice s'offre dans le silence du lieu saint, ou dans la campagne encore humide des gouttes de la nuit. Et là, comme elle redevient petite en présence de son Dieu ! Quel oubli d'elle-même dans l'ivresse des triomphes ! A l'exemple du Sauveur, qu'elle aime si tendrement, elle ne cherche pas sa gloire, mais la gloire de Celui qui l'a envoyée, la gloire de son Roi qui est au ciel, et de son roi aussi qui est sur la terre. Tant de sainteté, jointe à tant de bravoure, exerce une heureuse séduction sur les cœurs. Dunois est chrétien ; La Hire, qui ne blasphème plus, prie à sa façon ; le camp est un temple, et mille guerriers s'écrient : " Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! "

O Dieu, dont les voies sont belles et les sentiers pacifiques, vous qui marchez par un chemin virginal, soyez béni d'être venu à notre aide par des mains si pures et si dignes de vous ; soyez béni d'avoir fait Jeanne si belle, si sainte, si immaculée !

LE CARDINAL PIE, [1] *Éloge de Jeanne d'Arc.*

---

1. MGR EDOUARD PIE (1815-1880) est un des prélats qui ont le plus illustré l'épiscopat contemporain par l'ardeur du zèle, la pureté de la doctrine, l'éloquence et le talent d'écrire. Il fut promu à l'évêché de Poitiers, en 1849, et aux honneurs de la pourpre romaine en 1879. Ecrivain de la meilleure veine, orateur comme il convient à son haut ministère, capable de tous les tons et de toutes les nuances, Mgr Pie, durant un épiscopat de trente années, consacra ces dons splendides à la défense des doctrines catholiques romaines, des droits de l'Église et du Saint-Siège. Ses *Homélies* sont particulièrement célèbres. De tous les prélats contemporains, Mgr Pie est peut-être celui qui rappelle le plus la grande manière de Bossuet.

QUESTIONS.—Quelle était la détresse du royaume de France en 1422?—La France n'avait-elle pas alors de braves généraux?—Parlez de Jeanne d'Arc,—de sa naissance,—de ses voix,—de ses victoires,—de son procès et de sa mort.—Indiquez le nom des lieux qui se rapportent à son histoire.

MOISSON D'ÉPÉES.

Dans un bourg sur la Loire, on conte que naguère
La Pucelle [1] passa sur sa jument de guerre
Et dit aux habitants : " Armez-vous et venez."
Un échevin, [2] suivi de vieillards consternés,
Lui répondit : " Hélas ! pauvres gens que nous sommes !
Les Anglais ont tué les meilleurs de nos hommes.
Hier ils étaient ici. Le cheval de Talbot [3]
Dans le sang de nos fils a rougi son sabot.
Seuls, nous leur survivons, vieux, orphelins et veuves,
Et notre cimetière est planté de croix neuves."

Mais la brave Lorraine, aux regards triomphants,
S'écria : " Venez donc, les vieux et les enfants [4] ! "

L'homme reprit, les yeux aveuglés par les larmes :
" Hélas ! les ennemis ont pris toutes nos armes,
La dague avec l'estoc, [5] les flèches avec l'arc.
Nous voudrions vous suivre, ô bonne Jeanne d'Arc !

---

1. Jeanne d'Arc, brûlée par les Anglais à l'âge de vingt et un ans, 1431.
2. Du latin *scabinus*, juge, officier municipal.
3. Chef anglais qui se signala dans les guerres contre Charles VI et Charles VII. Il fut tué à Castillon (1453).
4. Jeanne n'entend même pas ces paroles découragées : la foi est une certitude.
5. La *dague* est une espèce de poignard ; *estoc*, primitivement *bâton*, puis épée.

Mais nous n'avons plus même un couteau." La Pucelle
Joignit alors les mains, tout en restant en selle,
Et, quand elle eut prié :

Tu m'as bien dit, je crois,
Que votre cimetière était rempli de croix ?
—Je l'ai dit.
—Eh bien donc, allons au cimetière. "

Et la vierge, entraînant la foule tout entière
Où déjà plus d'un front rougissait de remords, [1]
Piqua sa jument blanche, et vint au champ des morts.
Or, monsieur saint Michel [2] exauça la prière
Que murmurait tout bas la naïve guerrière ;
Et quand elle arriva dans le lieu du repos,
Les croix que l'on avait, pour ses nombreux tombeaux,
Faites hâtivement de deux branches coupées, [3]
Par miracle et soudain, devinrent des épées,
Et le soleil brillait sur leurs gardes de fer,
Si bien qu'en ce moment chaque tombe avait l'air,
Avec l'ordre du ciel étant d'intelligence,
De présenter une arme et d'implorer vengeance. [4]

Alors, Jeanne aux chrétiens à ses pieds prosternés,
Répéta simplement :
" Armez-vous et venez !
Car Dieu fera cesser par moi votre souffrance
Et la grande pitié du royaume de France. " [5]

F. Coppée.

---

1. On rougit de n'avoir pas cru la sainte, l'inspirée.
2. C'est le patron des vaillants. Il porte la lance.
3. C'étaient les croix improvisées après le passage de Anglais et leurs chevauchées sanglantes.
4. Il y a là un sens profond. Oui, ce sont les morts qu doivent armer les vivants, les fils des victimes.
5. Le mot est historique.



APPEL DE SAINT JOSEPH.

Dans ces jours où partout j'entends gronder l'orage,
O familles, qui peut vous sauver du malheur ?
Venez ici chercher, à l'abri du naufrage,
Dans un port assuré la paix et le bonheur.

N'avez vous pas appris combien bonne est Marie ?
Combien Jésus est doux aux cœurs unis entre eux ?
Avec eux vous serez ma famille chérie ;
Avec nous, mes enfants, on est toujours heureux.

Chaque soir, en famille, unissant vos prières,
Venez auprès de nous cimenter votre amour.
Pour vous, frères et sœurs, pour vous, pères et mères,
J'ouvrirai les trésors du céleste séjour.

Dieu bénit le foyer qui garde notre image
Comme un *pacte sacré d'éternelle union.*
Il bénit les parents, les enfants de tout âge
Près de nous réunis pour invoquer son nom.

JEANNE D'ARC.

ACTE I — Scène V.

(FRAGMENTS.)

JEANNE.

O maison, humble toit de chaume où l'hirondelle
Vient suspendre son nid à la saison nouvelle ;
Meubles accoutumés, mon rouet, mes fuseaux ;
Fenêtre où de la main j'appelais mes oiseaux ;
Et toi, petit jardin, sous l'ombre de l'église ;
Fête de mon enfance, éden, terre promise,
Où j'ai passé des jours si calmes et si doux,
Ce Dieu voudra-t-il donc me séparer de vous ?
Toujours cette terreur ! toujours cette pensée
Présente à mon esprit, aussitôt que chassée !
Je retiens mon haleine et je crains d'écouter,
Et je crois que toujours les voix vont éclater !
Non ! tout se tait ! tout dort ! Oui, Dieu seul est le maître !
Hélas ! ma pauvre mère ! . . . elle en mourrait peut être !
Ah ! le sommeil me fuit ! . . . Quel frisson a passé
Dans mon cœur ?. . . . .
. . . .
Seigneur Dieu tout-puissant, j'implore ta bonté :
Laisse, laisse ma vie en son obscurité,
Et daigne rejeter, par une marque insigne,
Ce fardeau trop pesant sur une autre plus digne . . .

ACTE II — Scène VIII.

Dieu le veut !

Cri sacré qui faisais frissonner l'oriflamme
Sur le chemin du Christ que nous allions venger,
Rends la force à nos bras, rends l'espoir à notre âme,
Affranchis cette terre, et chasse l'étranger !

Dieu le veut ! lève-toi, pauvre France meurtrie !
Sous un rayon du ciel je lis dans l'inconnu ;
Nous te délivrerons, sainte mère Patrie !
Tes malheurs sont passés et ton jour est venu !

Dieu le veut ! Donnons-nous, Français, et Dieu se donne !
Sous nos pieds frémissants le sol même s'émeut.
Crimes et lâchetés sont absous, Dieu pardonne.
La patrie est en nons. Dieu le veut ! Dieu le veut !

ACTE IV — Scène VI.

(Le roi prend l'épée, en touche les épaules de Jeanne agenouillée.)

Noble, relève toi ! . . . Prends place dans nos rangs,
Sois égale aux meilleurs, dépasse les plus grands !
Par la mort affranchis et libres de leurs maîtres,
Jusque dans leur tombeau j'anoblis tes ancêtres.
Les lis avec l'épée orneront ton blason.
Et, par un privilège unique, ta maison
Verra les femmes même, éternisant sa trace,
Transmettre la noblesse à tous ceux de ta race ! . . .
Ton rang n'aura de pair que celui des Valois !
Que puis-je encor ? J'ai fait ce que peuvent les rois !

JEANNE.

C'est trop, sire ! . . . Et pourtant j'espère davantage.

LE ROI.

Parle ! . . .

JEANNE.

Si je ne puis revoir mon cher village,
Je voudrais lui laisser au moins un souvenir.
Faites-moi cette grâce encor qu'à l'avenir
Il soit exempt d'impôt, charge parfois cruelle.

. . . .

LE ROI.

Il suffit ! . . . Que ton vœu, Jeanne, soit exaucé !

Extrait du drame de *Jeanne d'Arc* par JULES BARBIER.[1]

QUESTIONS.—A quel genre de poésie appartient l'extrait que vous venez de lire?—La poésie dramatique est-elle cultivée au 19e siècle?—La tragédie contemporaine a-t-elle le caractère de la tragédie de l'antiquité et de celle du grand siècle?—En quoi diffère-t-elle?—Nommez quelques poètes tragiques du 19e siècle.—Nommez les principales œuvres dramatiques de Voltaire.—La plupart des pièces du théâtre moderne peuvent-elles être jouées sans danger pour la morale?—Quel auteur et quelles pièces font exception en honorant la scène française?—Que savez-vous de Jules Barbier?—Qu'est-ce que l'opéra? Quels sont les genres de l'opéra français?—Qu'est-ce que l'opéra comique?—Qui a introduit l'opéra en France?—Nommez quelques auteurs d'opéras français,—quelques auteurs d'opéras comiques.

---

1. JULES BARBIER est un littérateur d'un rare mérite. Son style est toujours aisé et coulant, sa versification colorée. Il est l'auteur de quelques opéras comiques et du drame de *Jeanne d'Arc* qui reçut la musique de Gounod.

MARTHE ET MARIE.

Elles étaient deux sœurs : Marthe aux cheveux châtains,
Et Marie aux yeux clairs, plus jeune, rose et blonde ;
Et Celui qui devait léguer l'amour au monde
Etait le guide sûr de ces cœurs incertains.

Marthe, tout orgueilleuse, était la ménagère,
Les soins et les soucis donnant l'autorité.
L'autre, offrant un secours chaque fois écarté,
Dans sa propre maison semblait une étrangère.

Or, Marthe ayant reçu Jésus dans sa maison,
Marie, aux pieds du Maître assise, écoute et songe,
Et Lui, par des discours qu'elle-même prolonge,
Forme attentivement sa naïve raison.

— " Maître, dis-moi, crois-tu que mon âme est gâtée ?
C'est ta brebis perdue ? . . . Oh ! si c'était cela,
Je la ferais pour toi légère . . . porte-la ! "
Et sans fin elle boit la parole écoutée.

Marthe, le ton grondeur, le visage un peu sombre,
Jalouse quand sa sœur veut sa part de travail,
Maîtresse en tout, s'acharne au plus petit détail,
Comptant sans fin des plats dont elle sait le nombre.

— Oh ! Maître, dit Marie, oh ! que tu parles bien
Des lys vêtus de soie et des douces colombes !
Dis-moi, tu seras là, quand s'ouvriront les tombes ?
Alors, si je te vois, je ne craindrai plus rien ! "

Un jour, tournant les yeux vers sa blonde cadette,
Irritée à la voir se plaire aux chers discours :
— " Tu ne fais rien, quand moi je travaille toujours,
Dit Marthe. Il serait temps de me payer ta dette. "

— " Viens écouter comme elle et te repose un peu, '
Dit Jésus. — " Commandez, dit Marthe, qu'elle m'aide.
Or l'irritation la fit paraître laide,
Et par l'entêtement elle déplut au Dieu.

— " Marthe, Marthe, dit-il, laisse ta pauvre tâche ;
Ta sœur veut bien la faire et tu m'écouteras . . . "
Mais Marthe répondit : " J'aime occuper mes bras.
Ma maison est trop grande et mon cœur n'est point lâche. "

Voyant son injustice, il répondit encor :
— " La part que se choisit Marie est la meilleure.
Et tandis que, tout bas, la petite sœur pleure,
Jésus, posant sa main sur les beaux cheveux d'or :

— " Cette meilleure part ne peut plus être ôtée
A l'enfant qui me cherche et qui veut mes leçons . . . "
Et pensive, Marie, avec de doux frissons,
Boit, les yeux sur Jésus, la parole écoutée.

JEAN AICARD. [1]

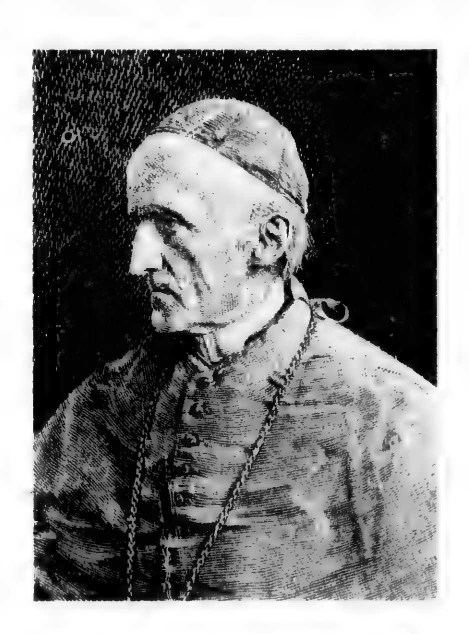
---

1. JEAN AICARD (1848). Né à Toulon, il se fit rapidement connaître par ses œuvres que couronna plusieurs fois l'Académie française, entre autres les *Jeunes croyantes*, les *Poèmes de Provence*, la *Chanson de l'Enfant*, *Miette et Noré*. Ses chants ont de la verve, de la force, de l'éclat, de la chaleur et de l'émotion.



LE CARDINAL MANNING.[1]

C'était, il y a quelques jours, à Londres. Sept cents policiers, avec le silence et la gravité qui les caractérisent là-bas, contenaient une foule immense,—des milliers et des milliers d'hommes,—qui défilait devant le lit d'un mort, et ne commettait d'autre délit que de déchiqueter les rideaux du lit mortuaire pour en garder précieusement les morceaux. Puis, le lendemain, deux cent mille hommes suivaient le cercueil de ce mort si populaire, à travers les rues de la grande ville profondément émue, et le journal de la Cité, ce fameux *Times* qui ne se pique pas d'enthousiasme, écrivait en ce même jour que "rarement on avait vu une manifestation si extraordinaire de respect et d'affection à l'égard d'un homme public."



Quel était donc "l'homme public" qui, dans cette capitale du mercantilisme, dans cette forteresse du protestan-

1. Le cardinal HENRY EDWARD MANNING, archevêque de Westminster, est mort le 14 janvier 1892, âgé de 84 ans.

tisme, avait conservé, au delà de la mort, le privilège d'une aussi étonnante et aussi rare popularité ?......

C'était un cardinal de l'Eglise romaine, dont on eût insulté le cercueil, il y a cinquante ans; c'était un archevêque catholique; c'était l'archevêque de Westminster, c'est-à-dire de Londres.

C'était Son Eminence le cardinal Manning.

Le temps est bien loin où le rétablissement de la hiérarchie catholique en Angleterre,—un des coups d'État les plus admirables de Pie IX,—arrachait des cris de rage à l'*Église établie* et provoquait une sorte d'émeute dans les rangs de l'anglicanisme affolé.

Le temps est bien loin où le pauvre O'Connell égrenait son chapelet en silence, sur un banc du Parlement où il était enveloppé de mépris, dédaigné, seul.

Non, non: la pourpre cardinalice est aujourd'hui saluée dans les pays qui passaient légitimement pour les plus "antiromains", et l'on se rappelle encore avec quels transports fut accueilli, à New-York, le cardinal Gibbons. Un cardinal américain ! Les marchands de Chicago, eux-mêmes, en ont été presque orgueilleux.

Le cardinal Manning, que les Anglais n'ont pas tenu en moindre estime, n'a pas été inférieur à ce qu'on espérait de lui. C'est beaucoup dire en peu de mots.

Il était né le 15 juillet 1808, à Todderidge, dans le comté de Hertford, et c'était le fils d'un membre du Parlement. Famille anglicane, fils anglican. Après avoir fait ses premières études au collège de Hanon, il les compléta, en 1827, à Oxford. Rien ne faisait pressentir en lui la pourpre future, et il se jeta, avec une certaine ardeur,

dans le clergé de l'Église officielle. Ce fut un *clergyman* absolument accompli, et il fut placé de bonne heure à la tête de la paroisse de Lavington, au comté de Sussex. Il parlait, dès lors, avec une facilité et une élévation remarquables, et ses sermons furent célèbres. En 1840, il fut, aux applaudissements de tous, promu à l'archidiaconé de Chichester, et l'on discernait déjà en lui les linéaments d'un évêque, qui ferait prochainement honneur à la chrétienté anglaise, lorsque.....

Il y a de ces coups de foudre qui terrassent un saint Paul et l'abattent soudain aux pieds de la Vérité triomphante; mais toutes les conversions n'ont pas la même physionomie, et, si j'ose ainsi parler, le même style. Avant d'entrer à pleines voiles dans le magnifique océan de l'Église catholique, le jeune archidiacre de Chichester dut passer par l'utile détroit du *Puseyisme*. Le puseyisme (ainsi nommé de son créateur, l'excellent docteur Pusey) n'était qu'un soupir vers le catholicisme, mais un soupir qui fut entendu de Dieu. Les puseyistes faisaient tous les jours un pas vers la véritable Église. Ils lui empruntaient jusqu'à ses croyances les plus controversées, jusqu'aux menus détails de sa liturgie. Il y avait cependant un dernier pas qu'ils ne voulaient point, qu'ils n'osaient pas faire. Manning le fit, et, d'un bond, se précipita dans la Vérité. C'était en 1851.

De grands esprits avaient été envoyés d'en haut, qui étaient les hérauts, les *præcones* de la véritable Église : ils s'appelaient Wiseman, Newman, Faber. Manning fit partie de cette phalange, qui a remporté ici-bas de plus belles victoires que la phalange macédonienne, et a laissé dans

le monde de plus nobles souvenirs et des traces plus durables.

C'est des mains du cardinal Wiseman que l'illustre converti voulut recevoir la prêtrise. Puis, ayant assez de modestie pour se persuader que sa théologie n'était pas encore suffisamment assurée, il se fit de nouveau étudiant et alla humblement demander des leçons aux maîtres qui enseignent à Rome. Il était de retour à Londres en 1854, et fut bientôt nommé prévôt du chapitre de Westminster. A la mort du cardinal Wiseman, en 1865, il fut désigné par le cri public comme pasteur de la ville immense. Il ne lui manquait que la pourpre romaine, et le Pape, dix ans après, la jeta sur ses épaules. Cardinal-prêtre "du titre des saints André et Grégoire, au mont Cœlius," Mgr Manning prit place, en 1875, dans le Sacré Collège.

Au concile de 1870, Mgr Manning s'était révélé comme un des plus enthousiastes défenseurs de l'Unité menacée, et s'était pris d'amour pour ce beau dogme de l'Infaillibilité pontificale. Ce n'est pas là, cependant, qu'est sa véritable et profonde originalité. Mgr Manning est un des premiers évêques de la sainte Église qui aient eu l'intelligence de la question sociale. C'est en quoi consiste son génie ; c'est le secret de sa gloire.

" **Il a eu socialement pitié de l'ouvrier.**" On pourrait graver ces mots sur sa tombe, et ce serait pour lui la plus belle de toutes les épitaphes, comme la plus véridique de toutes les oraisons funèbres.

LÉON GAUTIER.

QUESTIONS.—Donnez l'étymologie du mot "cardinal."—Combien de cardinaux doivent composer le Sacré Collège?—En combien d'ordres sont-ils partagés?—Quelle différence entre les cardinaux-prêtres et les cardinaux-évêques?—Que savez-vous de Londres?—Que veut dire "là-bas"?—Qu'est-ce qu'un "homme public"?—Pourquoi dit-on que Londres est la capitale du "mercantilisme" et du "protestantisme"?—Que désigne-t-on par l' "Église établie"?—Rappelez quelques faits remarquables du pontificat de Pie IX. — Que savez-vous de O'Connell?—Que dites-vous de ces expressions: "enveloppé de mépris," "pourpre cardinalice saluée"?—Quel fut le premier cardinal aux États-Unis?—Où demeurait-il?—Où réside le cardinal Gibbons?—Que savez-vous de la religion anglicane?—Par quoi Oxford est-elle remarquable?— Qu'est-ce que le puseyisme?— Qu'étaient Wiseman,— Newman,— Faber?—Pourquoi rappeler ici la phalange macédonienne?—Où fut tenu le concile de 1870?— et comment fut-il interrompu?—Qu'entendez-vous par l'infaillibilité pontificale?

LE POÈTE MOURANT.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine; [1]
Ma vie en longs soupirs s'échappe à chaque haleine;
Ni larmes, ni regrets ne peuvent l'arrêter:
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure, [2]
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure.
Faut-il gémir? faut-il chanter?

---

1. Le poète se met lui-même en scène. Souffrant de la poitrine dans une de ses excursions en Italie, il se crut sérieusement menacé de la mort, mais il se portait assez bien pour produire une des plus belles pièces dont puisse se glorifier la poésie moderne. Les autres pièces les plus célèbres des *Nouvelles méditations* sont: *le Passé*, *Sapho*, *Bonaparte*, *les Étoiles*, *la Solitude*, *les Préludes*, *le Crucifix*.

2. Ce vers étonne un peu. L'aile de la mort *frappe* la dernière heure du poète *sur l'airain qui le pleure*; il y a là un assemblage d'expressions qui déconcertent.

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre ; [1]
Chantons, puisque la mort, comme au cygne m'inspire,
Au bord de l'autre monde, un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie :
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux !

La lyre en se brisant jette un son plus sublime ;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer :
Le cygne voit le ciel à son heure dernière :
L'homme seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure ?
Un soleil, un soleil, une heure et puis une heure ;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit ;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève :
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour ; puis vient la nuit.

Ah ! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écouler son espoir !
Pour moi qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poète est semblable aux oiseaux de passage
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent point sur les rameaux des bois ;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

---

1. Pas un mot dans cette strophe qui ne soit éminemment poétique. Celle qui suit est plus belle encore, et il faudrait s'exclamer sur chaque expression.

. . . .

. . . .

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre ;
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre ;
D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent, dans le secret de l'ombre et du silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance,
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre ;
L'horizon est plus vaste, et l'âme, plus légère,
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme : [1]
Celui des séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

LAMARTINE.

QUESTIONS.—A quel genre de poésie appartient cette pièce ? —et à quel volume ?—Quelles sont les pièces les plus célèbres des *Nouvelles méditations ?* — Citez les vers qui vous plaisent davantage.—Relevez les légères taches que l'on découvre en cette ode.

---

1. On ne comprend pas bien l'emploi qui est fait du mot luth dans cette strophe : *Le luth des séraphins va frémir* sous les doigts du poète.

A. M. DE FONTANES.[1]

(FRAGMENT.)

ROME, 10 janvier 1804.

Je suis retourné hier au Colisée pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect ; j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi des herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge ; on ne m'a point répondu ; l'ermite y est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon solitaire, des chagrins récents ont redoublé pour moi la tristesse de ce lieu : j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur.

C'est ainsi, mon très cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant ; l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre, il va sur les ruines des

---

1. LOUIS DE FONTANES (1757-1821) s'attacha de bonne heure à Napoléon Ier. Au milieu de ses fonctions officielles, il ne cessa de cultiver les lettres. "Fontanes, dit Nettement, puise à deux sources : c'est l'élève d'Homère, de Virgile et d'Horace, avec un tour d'esprit et de phrase qui ne sent pas l'imitation ; c'est aussi le disciple de la Bible et de l'Évangile. Il y a en lui comme un doux et dernier reflet de la littérature de Racine, et comme une aurore un peu pâle d'une littérature nouvelle ; son talent porte tantôt la trace de la mélancolie antique, tantôt celle de la rêverie moderne."

empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris. Ce qui achève de rendre notre vie le *songe d'une ombre*, c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est, comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre.

On m'a montré à Portici un morceau de cendre du Vésuve, friable au toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompéia : c'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, *cendre et poussière*.

CHATEAUBRIAND.

LA CONSCIENCE.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : " Couchons-nous sur la terre et dormons. "
Caïn ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
" Je suis trop près, " dit-il, avec un tremblement.

Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
" Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes."
Et comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.
" Cachez-moi ! " cria-t-il ; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond :
" Étends de ce côté la toile de la tente."
Et l'on développa la muraille flottante ;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb :
" Vous ne voyez plus rien ?" dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de son fils, douce comme l'aurore ;
Et Caïn répondit : " Je vois cet œil encore ! "
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria : " Je saurai bien construire une barrière. "
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit : " Cet œil me regarde toujours ! "
Hénoch dit : " Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle.
Sur la porte on grava : " Défense à Dieu d'entrer . . . "
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre ;
Et lui restait lugubre et hagard. " O mon père !
L'œil a-t-il disparu ? " dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit : " Non, il est toujours là. "
Alors il dit : " Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;

Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. "
On fit donc une fosse, et Caïn dit : " C'est bien ! "
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

VICTOR HUGO.

EXPLICATIONS.—*Au milieu des tempêtes:* les tempêtes que Jéhovah, dans sa colère, avait excitées; il y avait aussi des tempêtes, c'est-à-dire de terribles agitations, dans l'âme de Caïn.

Se fut enfui : Caïn avait fui quand Jéhovah l'avait maudit pour le meurtre de son frère Abel.—*L'homme sombre :* Caïn est sombre comme la nuit, car son âme est dans les ténèbres de la tristesse et du remords.—Il frémit *aux bruits*, parce qu'il craint une main vengeresse ; il est *furtif*, comme un homme qui se cache.—On appelle *grève* une plage couverte de sable, sur le bord de la mer.—*Le pays qui depuis fut Assur*, c'est l'Assyrie, où fut fondé l'empire dont Ninive était la capitale.

Ses fils regardaient trembler l'aïeul : ce vers est remarquable de beauté ; il peint bien l'étonnement mêlé de crainte des enfants à la vue de leur aïeul effrayé.—*Muraille flottante :* métaphore signifiant *la toile de la tente.*

RÉSUMÉ.—Après le meurtre de son frère Abel, Caïn s'éloigne avec sa famille. Ayant levé la tête, il croit apercevoir au ciel un œil qui le regarde, il veut le fuir, mais ni le temps, ni la distance ni les ténèbres même du tombeau ne peuvent le délivrer de cet œil vengeur, image du remords qui tourmente le criminel.



ORIGINE DE LA DÉVOTION A LA SAINTE FAMILLE EN CANADA.

En 1659, arrivaient à Ville-Marie avec deux autres prêtres de Saint-Sulpice, M. Le Maistre et M. Vignal, les trois *premières hospitalières* de Saint-Joseph, de la Flèche, les sœurs de Brésoles, Macé et Maillet. Le même navire ramenait à Ville-Marie la vénérable mère Bourgeoys, accompagnée de trois auxiliaires, les sœurs Chatel, Crolo et Raisin.

Pour protéger contre les incursions continuelles des Iroquois la colonie de Ville-Marie, que les associés avaient consacrée à la Sainte Famille et mise sous la protection spéciale de Marie, M. de Maisonneuve, chargé de la garde et de la défense de cette même île, avait d'abord établi une confrérie militaire de 72 colons ; mais, en 1663, ayant appris que les sauvages avaient résolu de tenter un effort suprême pour détruire de fond en comble la colonie, M. de Maisonneuve proposa aux habitants d'en former une nouvelle, sous le nom de *Milice de la Sainte-Famille de Jésus, Marie et Joseph.*

L'ordonnance du gouverneur fut proclamée, le 28 janvier 1663, à l'issue de la grand'messe ; quatre jours après, le 1er février, 140 miliciens avaient répondu à l'appel et formaient un camp volant divisé en vingt escouades de sept hommes chacune.

Mme d'Ailleboust devint, peu de temps après, l'instrument dont la Providence voulut se servir pour répandre dans tout le pays la dévotion envers la Sainte Famille.

“ Pendant que j'étais à Ville-Marie, dit le P. Chaumonot, *cette dame eut la pensée* de trouver quelque puissant et efficace moyen de réformer les familles chrétiennes sur le modèle de la Sainte Famille, en instituant une société ou confrérie où l'on fût instruit de la manière dont on pourrait imiter Jésus, Marie et Joseph : les hommes imitant saint Joseph, les femmes, la très Sainte Vierge, et les enfants, l'Enfant Jésus.”

Il est à remarquer que Mme d'Ailleboust, avec son mari, faisait partie de la Société de Notre-Dame de Montréal, avant son départ de France ; elle en connaissait par conséquent les intentions, ainsi que les vues de M. Olier sur la Sainte Famille ; et elle cherchait à répandre cette dévotion parmi les personnes du monde.

Enfin, l'acte d'association fut signé, le 31 juillet 1663, par M. Souart, le P. Chaumonot, les sœurs Macé, Bourgeoys et Crolo, Mme d'Ailleboust et Mlle Mance.

Dieu montra, par des événements merveilleux qu'il n'est pas possible de rapporter ici, combien il agréait cette dévotion, laquelle se répandit bientôt dans tout le Canada ; la vénérable Mère Marie de l'Incarnation écrivait en effet, au mois d'août de l'année suivante : “ Tout le pays a une dévotion très grande à la Sainte Famille.”

Depuis ce moment commencèrent à se propager dans *tout le pays* diverses associations pieuses, formées sur le modèle de celle de Ville-Marie.

Madame d'Ailleboust, cédant aux instances qui lui furent faites, alla se fixer à Québec, dans l'unique dessein de diriger l'association des dames de cette ville et leur en communiquer le véritable esprit.

L'essai tenté à Québec dépassa toutes les espérances : en quelques mois un grand nombre de personnes de toutes conditions, sollicitèrent l'honneur d'être admises dans l'association, qui fut alors canoniquement érigée par Mgr de Laval.

Le 4 mars 1665, ce vénérable prélat publia un mandement, afin d'exciter les pasteurs et les fidèles "à l'établissement, au progrès et à la perfection de ces assemblées" en l'honneur de Jésus, Marie, Joseph.

Il approuva les règlements de la confrérie et fit publier, sous le nom de *Catéchisme de la Sainte-Famille*, une instruction par demandes et par réponses, sur les vertus de Jésus, Marie, Joseph.

Une fête en l'honneur de la Sainte Famille, fixée d'abord au second dimanche après l'Épiphanie, et puis au troisième après Pâques,—une messe et un office propres ne contribuèrent pas peu à maintenir dans tout le pays la dévotion à la Sainte Famille.

Aujourd'hui cette fête, naguère encore particulière au Canada, est devenue, par la volonté de S. S. Léon XIII, une solennité de l'Église catholique.

Bulletin Eucharistique.

QUESTIONS.—Qu'était Ville-Marie en 1659?—A qui appartenait alors l'île de Montréal?—En quelle année Montréal fut-il cédé au Séminaire de Paris?—et en quelle année, à la maison de Saint-Sulpice de Montréal?—Que savez-vous de la compagnie de Saint-Sulpice?—M. Le Maistre et M. Vignal ne furent-ils pas victimes de la cruauté des Iroquois?—Par qui fut fondé l'Hôtel-Dieu de Montréal?— Qui a écrit l'histoire de Mlle Mance?—Depuis combien d'années la vénérable Mère Bourgeoys était-elle à Ville-Marie?—Qu'est-ce qu'une colonie?—Quelle différence entre colon, cultivateur, agriculteur?—Qu'était M. de Maisonneuve?—Que savez-vous de M. d'Ailleboust?—de Mgr de Laval?



A SON ÉMINENCE LE CARDINAL TASCHEREAU.

A L'OCCASION DE SON JUBILÉ SACERDOTAL
23 AOUT 1892.

J'aime les grands soleils couchants ;
Ils baignent le ciel et la terre
D'une mélancolie austère
Qui rend leurs charmes plus touchants.

Et leur lumière est si sereine !
Leurs calmes rayons sont si doux !
Mille voix chantent dans la plaine :
Soleils divins, réchauffez-nous !

Longtemps même avant qu'il s'incline
Pour disparaître à l'horizon,
Le vieux soleil sur la colline
Fait tressaillir chaque buisson.

Tout être en effet se rappelle
Qu'il tient de lui tous ses bonheurs.
La fleur lui dit : Si je suis belle,
Je te dois mes riches couleurs.

Le lac reprend : Si ma surface
A reflété les feux du ciel,
Soleil béni, je t'en rends grâce,
Je suis ton miroir éternel.

Le chêne à son tour lui murmure :
Ma sève est le sang du soleil :
Sur la harpe de ma ramure
Je pleure à ton déclin vermeil.

La nature en chantant l'astre qui la féconde,
La nature voudrait consoler son amant.
Elle dit au soleil : Rayonne sur le monde,
Répands la vie ici, la joie au firmament.

***

Ainsi du grand prélat que la patrie acclame,
L'astre toujours aimé penche vers son couchant,
Vers lui plus que jamais se retourne chaque âme :
Car l'approche du soir rend l'astre plus touchant.

Oui, chaque âme vers lui se retourne : on devine
Quel murmure d'amour va rendre chaque voix.
J'écoute . . . , et pour bénir cet astre qui s'incline,
Voici les mille échos qui chantent à la fois.

Des collèges battus, tourmentés par l'orage,
Pleins d'espoir maintenant, redisent au vieillard :
Si nous avons été préservés du naufrage,
C'est toi qui dissipas les horreurs du brouillard.

L'Église et la Patrie ! Elles sont sœurs jumelles ;
Elles doivent marcher dans un même chemin.
Grâce à toi, Taschereau, grâce à toi, chantent-elles,
Si nous marchons d'accord et la main dans la main.

Dans nos grandes forêts cent paroisses nouvelles,
Écloses sur le sol au souffle du prélat,
Le cœur plein de son nom, chantent dans leurs chapelles :
Gloire à lui ! gloire à son ardent apostolat !

. . . .

***

Voyez cette montagne aux allures géantes :
Imposante et sévère elle apparaît là-bas.
Mais approchez ; marchez sous ses voûtes riantes :
Des eaux vives, des chants, des fleurs à chaque pas.

La montagne, il est vrai, de neige se couronne,
Mais son flanc généreux recèle un feu latent.
Qu'importe si la foudre à son heure y résonne,
Tous les oiseaux du ciel y vivent en chantant.

Ainsi nous apparaît ce Cardinal austère :
Pour détruire le mal, il tient la foudre en mains ;
Pour les mystiques fleurs de son divin parterre,
Pour chaque âme, il devient le plus doux des humains.

Car cet homme rigide, à l'œil un peu sévère,
Il a de ces élans dont on demeure épris :
Fort comme un diamant, tendre comme une mère,
Il règne sur les cœurs comme sur les esprits.

. . . .

Éminence, pardonne.—Au réveil de l'aurore,
Quand l'univers redit son hymne solennel,
Pour répondre à son chant tout le ciel se colore,
Et Dieu, pour écouter, se penche au bord du ciel.

Si la patrie émue à genoux te vénère ;
Si sa poitrine éclate en hymnes triomphants,
Pardonne à ton pays de t'aimer comme un père,
Et laisse déborder le cœur de tes enfants.

L'Église avec amour, l'Église avec ivresse,
Rappelant les bienfaits de son royal pasteur,
Pour toi demande au ciel une verte vieillesse,
Pour toi demande à Dieu de longs jours de bonheur !

M. L'ABBÉ APOLLINAIRE GINGRAS, L. D.

QUESTIONS.—En quelle année Mgr Taschereau fut-il créé Cardinal ?—Qu'est-ce qu'un jubilé sacerdotal ?—A quel genre appartient le morceau que vous venez de lire ?—Quel est l'objet de la poésie lyrique ?—La mesure et le nombre des vers qui entrent dans les stances sont-ils soumis à des règles fixes ?—Quels sont les caractères généraux de l'ode ?—Citez les strophes que vous préférez, et motivez votre choix.

LA VÉNÉRABLE MÈRE MARIE DE L'INCARNATION.

L'Italie est comme la terre classique de la poésie et des arts ; l'Espagne possède au plus haut degré le génie de la résistance et du combat ; mais la France se distingue entre toutes les nations par son ardeur et son apostolat. A ce titre, il lui appartenait de donner à l'Église la mystique apôtre.

Aussi voyez quel feu nouveau s'est allumé dans le cœur de Marie de l'Incarnation, cette contemplative qui semblerait, par les grâces qu'elle a reçues, devoir être seulement appelée à entretenir de pieux colloques avec le divin

Époux. Il lui faut des âmes, des âmes nombreuses ; plus que cela encore, des peuples entiers à conquérir à Jésus-Christ. L'enceinte de son cloître est trop étroite pour son zèle. Elle s'écrie constamment au fond de son cœur : Qui me donnera des ailes pour voler jusqu'aux plages lointaines qui sont au delà des océans, pour pénétrer jusque dans les bois, aux bords des lacs, dans les grottes profondes ou les cabanes où habitent les sauvages les plus féroces et les plus indomptés ? Jour et nuit, elle pousse vers Dieu des cris semblables. Elle ne peut plus contenir, dans le fond de son cœur, les ardeurs apostoliques qui le dévorent. Vainement lui dit-on de tous côtés que son sexe ne saurait lui permettre un tel apostolat, qu'elle ne pourrait abandonner une seconde fois son fils. Non ! non ! il faut qu'elle aille vers ces peuples qui ne connaissent point encore le nom de Jésus-Christ. Elle veut suivre les messagers de la bonne nouvelle, partager leurs travaux et leurs souffrances, au besoin verser son sang comme eux, pour l'Époux sacré de son cœur. Ces tourments durent plusieurs années. Le divin Époux sommeille au fond de cette âme et ne semble point entendre ses cris et ses appels réitérés.

Enfin, un jour, une voix se fait entendre. Marie de l'Incarnation l'a reconnue, c'est la voix du Père céleste lui-même. "Demande-moi, dit-il, par le Cœur sacré de mon Fils !" A ces mots, tous ses transports s'apaisent. Elle prie par le Cœur sacré de Jésus, et aussitôt dans une vision des plus élevées, Dieu lui montre le pays où il va l'envoyer bientôt : c'est la terre lointaine du Canada. O admirables desseins de la Providence sur cette terre privilégiée ! La France ne connaissait pas encore la dévotion

au sacré Cœur de Jésus, et déjà, par une révélation spéciale et authentique, bien antérieure à toutes celles qui furent faites plus tard à la bienheureuse Marguerite-Marie, les tendresses et les prévenances du Cœur sacré de Jésus pour le Canada sont clairement manifestées.

L'abbé LÉON CHAPOT,

Histoire de la vénérable Mère Marie de l'Incarnation.

LA PIE VOLEUSE.

(*Traduit de Longfellow.*)

Sous le ciel africain, dans une ville antique,
On voyait autrefois, sur la place publique,
Une haute colonne au piédestal d'airain
Qu'avait fait élever un puissant souverain,
Et sur cette colonne une statue en pierre
Figurait la justice impartiale et fière ;
Une large balance, un glaive menaçant
Étaient ses attributs, et disaient au passant
Que dans cette cité la suprême justice
De l'opprimé toujours était la protectrice.
Cependant la balance, au fond de ses plateaux,
Voyait, chaque printemps, bien des petits oiseaux
Bâtir leurs nids moelleux en chantant et sans craindre
Le glaive flamboyant qui semblait les atteindre.
Mais petit à petit se corrompit la loi :
Aux misères du pauvre on n'ajouta plus foi,
Et le faible, sans cesse en butte à l'ironie,
Dut subir du plus fort la lâche tyrannie.
On afficha le vice, et chaque tribunal
Outragea l'innocence et protégea le mal.

Un jour il arriva que certaine duchesse
Perdit un collier neuf d'une grande richesse ;
N'ayant pu le trouver elle voulut, du moins,
Venger avec éclat et sa perte et ses soins.

Elle accusa de vol, en face de la ville,
Une pauvre orpheline, une pieuse fille,
Qui depuis de longs jours la servait humblement.
Le procès, pour la forme, eut lieu bien promptement.
Et le juge pervers condamna la servante
A mourir au gibet d'une mort infamante.
Autour de l'échafaud on vit les curieux,
Pressés, impatients, inonder tous les lieux.
La jeune fille vint, calme mais abattue,
Subir son triste sort au pied de la statue.
Le bourreau la saisit. Au moment solennel
Où son âme montait vers le juge éternel,
Un orage mugit : l'impitoyable foudre
Ébranle la colonne et la réduit en poudre,
Et la balance tombe avec un sourd fracas.
Or dans un des plateaux qui se brisent en bas,
On voit un nid brillant . . . c'était un nid de pie
Dans lequel s'enlaçait avec coquetterie,
Parmi les brins de foin le collier précieux ! . . .
C'est ainsi qu'éclata la justice des cieux !

L.-P. LEMAY. [1]

---

1. LÉON-PAMPHILE LEMAY est né à Lotbinière en 1837. Son œuvre poétique est considérable : traduction en vers de l'*Évangéline* de Longfellow; un poème héroïque, *Tonkourou ;* un volume de fables; poésies diverses : *Petits poèmes*, etc.

ADRESSE JUBILAIRE

DE NN. SS. LES ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES DE LA PROVINCE CIVILE DE QUÉBEC

A sa très gracieuse et souveraine majesté **VICTORIA**, *reine d'Angleterre et d'Irlande, impératrice des Indes, etc., etc.*

QU'IL PLAISE A VOTRE MAJESTÉ.

Le Dieu qui gouverne l'univers et qui délègue aux rois de la terre une partie de sa puissance, met parfois sur les trônes des souveraines à qui Il daigne communiquer un rayon de sa sagesse et un reflet de sa bonté. Il allume dans leur cœur l'amour de la justice; Il y sème le germe des plus belles vertus domestiques aussi bien que des hautes qualités nécessaires à ceux qui doivent commander; Il remplit leur âme du plus pur dévouement aux intérêts et aux besoins de leurs sujets; et Il en fait ainsi de nobles instruments de ses desseins paternels pour le bonheur des peuples.

Madame,

Voilà quel a été le dessein du Maître Suprême le jour déjà éloigné de soixante années, où Il lui plut d'appeler au trône de l'Empire Britannique Votre Gracieuse et Illustre Majesté. Du lointain pays qu'arrose le Gange et dont naguères vous fûtes proclamée la puissante Impéra-

trice, des rivages et des plaines immenses de l'Amérique septentrionale, jusqu'à ces Iles Britanniques, votre première et plus brillante couronne, c'est là le cri unanime, spontané, qui s'échappe aujourd'hui de cent millions de poitrines. Vos fidèles sujets, répandus sur les cinq continents comme sur les îles des mers les plus reculées, entonnent, avec un filial et patriotique orgueil, comme une prière vers le ciel et un hommage vers le trône, cette acclamation solennelle qui résume les sentiments les plus chers de leurs cœurs : *God save the Queen !* Dieu conserve et protège la femme admirable qui, depuis soixante ans, au milieu des autres monarques, brille par la bonté, par la sagesse, par la vertu ! Dieu conserve et protège l'épouse modèle, la mère dévouée, qui, au sein des pompes et des grandeurs inséparables de la royauté, a su donner l'exemple des vertus domestiques les plus rares et les plus pures ! Dieu conserve et protège celle qui depuis tant et de si longues années, assise sur l'un des plus beaux trônes du monde, gouverne, aimée et vénérée de tous, autant par l'ascendant de la vertu que par la sagesse du conseil, des peuples si divers et par la langue, et par la race, et par la religion.

Nous venons prendre part à cet immense et magnifique concert, nous les représentants de l'Église catholique de la province de Québec, l'un des joyaux de votre riche couronne. Au nom de cette Église nous sommes heureux de mêler, à la voix de tous vos sujets, notre voix d'évêques, chefs spirituels du peuple canadien-français catholique, mais en même temps loyaux sujets de Votre Majesté.

C'est un bonheur pour nous de reconnaître que la Pro-

vidence en prolongeant d'une façon exceptionnelle la durée de votre carrière royale, atteste visiblement l'amour qu'Elle porte à l'illustre nation anglaise. C'est un bonheur pour nous et pour toute l'Église catholique de la province de Québec, dont nous sommes les fidèles interprètes, d'apporter au pied de votre trône l'hommage de notre attachement et l'assurance de nos vœux les plus ardents pour que le Dieu tout-puissant accorde encore à Votre Majesté, pour le bonheur de toutes les parties de son immense royaume, de longues et pacifiques années.

Détachés jadis de notre ancienne mère patrie, cette France de nos pères que nous aimons encore d'un amour filial, nous avons trouvé, à l'ombre du drapeau britannique, la protection à laquelle nous donnait droit notre titre de premiers colons de ce pays. Le changement d'allégeance ne pouvait s'accomplir sans de grandes difficultés, de pénibles efforts et des conflits sérieux. Mais Dieu qui pour les grandes épreuves tient en réserve de grandes consolations, a su mettre sur le trône d'Angleterre une reine aux vues larges, au cœur noble et généreux, qui, en respectant nos droits nationaux et religieux, nous a donné à maintes reprises les marques les moins équivoques de sa sympathie et de son affection. Nous pourrions en citer un grand nombre : qu'il nous suffise de mentionner la charte vraiment royale accordée par Votre Majesté à une institution catholique, l'Université Laval ; la sanction donnée de votre main royale au jugement de votre Honorable Conseil Privé qui reconnaît à la minorité catholique du Manitoba le droit de faire instruire ses enfants dans des écoles catholiques séparées ; enfin les attentions sympathiques et si délicates

dont Votre Majesté a entouré un premier ministre catholique du Dominion, mort foudroyé sur les marches mêmes du trône de sa Souveraine.

Ces faits particuliers, comme tant d'autres d'un caractère plus général, sont profondément gravés dans notre souvenir. Et si nous aimons à les rappeler, à l'occasion de ce jubilé qui suscite des réjouissances si sincères dans cette province française et catholique, c'est qu'ils contribuent, comme il est juste, à entretenir dans le cœur de notre peuple, cette loyauté franche et entière à la couronne britannique que nos vénérables prédécesseurs lui inculquèrent si fortement lors de la cession du pays à l'Angleterre, et qui depuis n'a pas subi la moindre altération.

La loyauté de nos pères est parfaitement connue à Votre Majesté. Notre histoire en fait foi, et des faits éclatants la proclament.

En 1775, Franklin, l'illustre inventeur du paratonnerre, vint au Canada avec la mission d'enrôler dans le mouvement de la rébellion américaine la colonie canadienne. Franklin avait bien pu, par la force de son génie, faire dévier les éclats de la foudre ; il fut impuissant, grâce à la ferme attitude de l'épiscopat canadien, à faire dévier les Canadiens-Français de leur loyal attachement à l'Angleterre, leur nouvelle mère patrie.

En 1812, lorsque l'illustre de Salaberry et ses braves allèrent se battre à Châteauguay pour défendre le drapeau britannique devenu notre drapeau, ils emportèrent avec eux sur le champ de la victoire les bénédictions du clergé canadien dont le cœur vibrait des plus purs sentiments de dévouement à la couronne d'Angleterre.

En 1837, lorsque quelques-uns de nos compatriotes, aigris par une oppression injuste dont le Trône lui-même n'était nullement responsable, essayèrent de soulever la colonie entière et de l'entraîner dans la rébellion, nos prédécesseurs, et à leur tête l'illustre Mgr Lartigue, élevèrent la voix, bravèrent les préjugés populaires et, par l'ascendant de leur autorité, parvinrent à maintenir la masse du peuple dans le sentier du devoir.

Madame,

Tels étaient les sentiments, tels furent les actes de nos prédécesseurs et du peuple confié à leur sollicitude. Nous avons recueilli ces traditions et nous voulons les suivre. Nous prêchons au peuple canadien-français cette même loyauté envers le pouvoir établi. Nous le faisons par devoir, sans doute, et parce que c'est l'enseignement même de l'Église catholique, notre mère. Mais à l'accomplissement du devoir s'ajoute un sentiment profond de joie et de bonheur, lorsque le pouvoir légitime, dont la source première est Dieu lui-même, s'incarne dans une souveraine dont les vertus privées et publiques égalent la grâce et la majesté.

Aussi, Madame, à l'occasion de ce mémorable jubilé, élevant vers le ciel des mains suppliantes, nous faisons des vœux et des prières pour que le Dieu de toute bonté, qui a déjà comblé votre règne de tant et si précieuses faveurs, accorde encore de longues années à une souveraine aimée dont le nom retentit aujourd'hui, avec les acclamations les plus enthousiastes, d'une extrémité à l'autre d'un immense empire. Empruntant les paroles

mêmes que la liturgie catholique met sur nos lèvres dans nos offices publics les plus solennels, nous disons avec bonheur, unis de cœur et d'âme avec notre peuple, comme un témoignage de notre attachement loyal et affectueux à Votre Auguste Personne : *Domine, salvum fac Regem.* Seigneur, prenez sous votre garde et conduisez dans les voies de la justice et du salut la femme exemplaire qui, depuis soixante ans, fidèle à ses devoirs de reine, d'épouse, de mère, fait la gloire et le bonheur d'un grand peuple, en même temps qu'elle présente au monde entier un modèle accompli des qualités et des vertus qui font les souverains chéris de Dieu et des hommes.

Juin 1897.

JÉSUS-CHRIST ROI DES CŒURS.

Il y a un homme dont l'amour garde la tombe ; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie, qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes ; qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux

de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts.

Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet; et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine, et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations.

Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre, et cet homme, c'est vous, ô Jésus! qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour, et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même, et que je ne me connaissais pas.

Qui donc est aimé des grands hommes? Qui dans la guerre? est-ce Alexandre, César, Charlemagne? Qui dans la sagesse? est-ce Aristote ou Platon? Qui est aimé des

grands hommes? Qui? Nommez-m'en un seul; nommez-moi un homme mort qui ait laissé l'amour sur son tombeau. Mahomet est vénéré des musulmans; il n'est point aimé. Jamais un sentiment d'amour n'a effleuré le cœur du musulman répétant sa maxime: " Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète." Un seul homme a rendu tous les siècles tributaires envers lui d'un amour qui ne s'éteint pas; roi des intelligences, Jésus-Christ est encore le roi des cœurs, et par une grâce confirmatrice de celle qui n'appartient qu'à lui, il a donné à ses saints le privilège de produire aussi dans la mémoire des hommes un souvenir pieux et constant.

LACORDAIRE,[1]

Conférence sur l'établissement du règne de J.-C., 1846.

QUESTIONS.—A quel genre appartient le morceau que vous venez de lire?—Définissez l'éloquence.—Nommez quelques orateurs célèbres en indiquant l'espèce d'éloquence qu'ils ont illustrée.—Que remarquez-vous dans le discours de Lacordaire " Jésus-Christ roi des cœurs "?—Où Lacordaire prêchait-il cette conférence, et à quelle époque?—Qui était alors archevêque de Paris?—Quel événement politique eut lieu en France en 185[illegible]?—Quelles doctrines menaçaient la religion à l'époque de Lacordaire?—Qu'est-ce qui caractérise l'éloquence de Lacordaire?—Quelle gloire publique couronna la vie de Lacordaire?—Nommez quelques-uns des amis et des admirateurs de Lacordaire qui siégaient alors à l'Académie française.

---

1. LACORDAIRE (1802-1861) s'est immortalisé par ses *conférences*. La religion se voyait menacée alors par les doctrines les plus audacieuses: l'Église avait à confondre l'orgueil du rationalisme. Telle fut la tâche de Lacordaire, et son succès fut immense. Tout est neuf dans cet orateur, le talent aussi bien que la situation. Ne le jugeons pas d'après les exigences ordinaires; son éloquence est d'un genre à part qui ne pouvait convenir qu'à ce genre libre et hardi. S'il a la spontanéité et l'éclat des grands improvisateurs, il en a aussi les inégalités. Il étonne, il éblouit, mais sa pensée ne supporte pas toujours l'épreuve de la réflexion. Tel qu'il est, il restera une sublime originalité.

A LA PATRIE.

Ce nom de la patrie, il résonne en mon cœur *comme les pas connus ou la voix d'un ami.* Il y a des moments où je ne puis le prononcer sans me sentir ému jusqu'aux larmes : j'ai toujours plaint les exilés.

Je t'aime, " ô Canada, plus beau qu'un rayon de l'aurore," j'aime ton fleuve-roi, tes grands lacs, ton sol fertile, ton ciel bleu. Et comment ne pas t'aimer, cher pays qui m'as donné mon berceau, ma famille, mes bienfaiteurs et mes amis ? Je t'aime, lorsque tes campagnes ont revêtu leur robe de verdure, lorsque tes jardins sont en fleurs, lorsque tes forêts d'érables sont pleines de vie, de gaieté, de mystères, de parfums et de chansons. Je t'aime encore, lorsque tes arbres se dépouillent de leurs feuilles, lorsque tout repose dans tes prés, lorsque l'hiver a jeté sur toi son immense linceul.

Je connais ces pays tant vantés où les myrtes fleurissent, où l'oiseau, dit-on, est plus léger et la brise plus douce ; j'ai passé des jours tranquilles sur cette plage *où la mer de Sorrente déroule ses flots bleus au pied de l'oranger ;* j'ai vu Gênes la *Superbe*, et la radieuse Florence, et Venise la reine de l'Adriatique ; plus d'une fois, j'ai contemplé la belle Naples tout étincelante des feux du soleil couchant ; j'ai vogué sur les ondes azurées du lac de Genève ; notre *doulce* France m'a charmé ; mes pas ont foulé le sol béni de Rome, et j'en ai tressailli d'un indicible bonheur... Mais tous ces grandioses spectacles, tous ces immortels souvenirs, toute cette poésie sublime, toute cette nature enchante-

resse, ce n'était pas toi, ô ma patrie ! et je n'ai pas cessé un seul instant de te garder la première place dans mon enthousiasme et dans mon admiration.

O Dieu, qui selon votre bon plaisir faites les patries grandes et glorieuses ; vous qui assignez à chacune sa place au soleil des nations, jetez sur notre Canada un regard de complaisance et d'amour, et donnez-lui des jours prospères.

Tous les peuples, je le sais, vous appartiennent, ils naissent à votre appel, vous les tenez dans votre main toute-puissante, et quand vous vous retirez d'eux, il faut qu'ils meurent.

Mais il en est qui sont plus spécialement l'objet de votre tendresse et de vos bienfaits. Vous entourez leur berceau d'une sollicitude toute maternelle, vous vous les consacrez en quelque sorte, vous leur distribuez avec une admirable sagesse les prospérités et les épreuves, afin que leurs regards et leurs cœurs demeurent toujours tournés vers vous.

Tel fut le peuple d'Israël destiné à donner au monde le Rédempteur.

Que n'avez-vous point fait pour lui ? Après l'avoir soustrait à la servitude de l'Égypte, vous vous constituez son guide à travers les périls et les tristesses du désert. Vous êtes vraiment son docteur, son législateur, son maître et son vengeur. Pour l'instruire, vous lui envoyez des prophètes, et, pour le gouverner, vous lui choisissez des rois selon votre cœur. Se montre-t-il reconnaissant et fidèle ? Vous le récompensez. S'égare-t-il ? Vous le redressez aussitôt. " Je serai ton Dieu, lui aviez-vous dit, et tu seras mon peuple." Grandes et consolantes paroles ! Israël pou-

vait-il les oublier ? Les pères devaient les rappeler avec émotion à leurs fils ; et David, chantant sur sa harpe ces cantiques inspirés, dans lesquels l'amour du sol natal ne se séparait pas de l'amour de la religion, s'écriait : " Jérusalem, louange au Seigneur ! Sion, remercie ton Dieu, car il n'a pas traité avec la même miséricorde toutes les patries ! "

O Canada, ces chants enthousiastes du roi-prophète ne te conviennent-ils pas à merveille

Est-il une nation qui puisse se glorifier d'une origine plus belle et plus pure que la tienne ? D'où te vinrent en effet tes fondateurs ? N'est-ce pas de ce royaume auquel l'univers décernait le titre de très chrétien ? Choisis entre mille, ils s'élancèrent vers tes solitudes immenses ; et tu sais avec quel courage et quelle générosité d'apôtres. Depuis ce moment, as-tu cessé d'être comblé des célestes faveurs ? Ah ! trois siècles sont là pour affirmer le contraire.

En un jour de lugubre mémoire, il est vrai, Dieu permit que tu fusses séparé de la France, mais n'était-ce point pour que tu ne te séparasses pas de lui ? Il veillait alors sur toi comme toujours. En changeant de drapeau, tu n'as changé ni de sentiments, ni de langage ; ta foi est demeurée vierge ; tu as su maintenir tes libertés saintes et conserver les glorieuses traditions des ancêtres.

Que ton avenir, ô mon pays, soit digne d'un si noble passé ! Oui, qu'elle te soit chère à jamais cette religion divine qui protégea ton berceau ! Ne la laisse ni s'affaiblir, ni diminuer en toi. Ne l'oublie point : c'est à l'ombre de la croix que tu as pris naissance.

Mgr Bruchési.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE ET HYGIÈNE.

De l'étude de l'économie domestique.

L'économie domestique est la science de la direction d'un ménage, d'une famille. Il ne faut pas croire que le mot *économie* soit pris ici au sens d'épargne, et qu'il signifie seulement l'art de dépenser aussi peu que possible. La signification de ce mot est beaucoup plus large. De même qu'on dit d'un homme d'État : "Il connaît l'économie politique," c'est-à-dire l'art de diriger une nation, un État,—de même on dit d'une bonne ménagère : "Elle connaît l'économie domestique," c'est-à-dire les meilleurs moyens à employer pour conduire son ménage avec habileté, sagesse et raison.

Beaucoup de personnes prétendent, bien à tort, qu'il n'est nullement nécessaire, qu'il n'est pas même utile d'étudier spécialement l'économie domestique lorsqu'on est sur les bancs de l'école. "L'école, disent-elles, doit enseigner à lire, à écrire, à compter et beaucoup d'autres choses encore qu'on demande dans les examens ou qui peuvent servir dans diverses professions. Mais une jeune fille n'apprendra bien qu'auprès de sa mère et dans sa famille, l'art de diriger un ménage."

A cela on répond que toutes les jeunes filles n'ont pas une mère qui ait la capacité ou les loisirs nécessaires pour l'instruire là-dessus. Il y a même des jeunes filles qui, au temps où elles quitteront la classe, n'auront auprès d'elles personne pour leur donner ces bonnes leçons. Faudra-t-il donc qu'elles restent ignorantes sur ces choses si utiles ? Faudra-t-il qu'elles soient à jamais privées de ces renseignements dont profiterait toute la famille ? Non, assurément. Voilà pourquoi, dans les écoles de jeunes filles, on enseigne l'économie domestique.

Les notions que fournit l'économie domestique sont très diverses. Voici d'abord ce qui se rapporte au *ménage*, c'est-à-dire à l'installation d'une maison, à l'entretien et au nettoyage des meubles, planchers, literie, rideaux, etc... Voici ensuite des indications précieuses sur les moyens de laver, coudre et raccommoder le linge et les vêtements. Enfin voici des recettes pour préparer avec économie les aliments de la famille, de manière que l'appétit de tous soit satisfait, et pour que se réparent le mieux possible les forces des travailleurs ou des malades. Ce n'est pas tout : l'économie domestique dit ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter pour se bien porter, pour prévenir bien des maladies, que l'hygiène, la tempérance, la sobriété, la propreté éloignent souvent de nous.

Nous le voyons, elle est très vaste, cette science modeste autant qu'utile de l'économie domestique, et que nous serions bien maladroits si, par je ne sais quel sot amour-propre, nous prétendions n'avoir nul besoin de l'étudier.

Il y a encore une raison—et la plus sérieuse de toutes—qui doit nous inviter à nous y appliquer : c'est que l'*éco-*

nomie domestique est une science de bonté et de charité. Toutes les autres études, histoire, mathématiques, physique, chimie, etc., peuvent être des sciences égoïstes, c'est-à-dire récréant notre intelligence sans la préoccuper d'autrui ; mais celle-ci ne peut s'exercer que par amour du prochain et spécialement par amour et dévouement pour notre famille. Jamais une bonne ménagère ne se donnerait autant de peine que vous la voyez s'en donner, si elle ne travaillait pour le bonheur de ceux qui lui sont chers. Jamais elle ne s'appliquerait aussi bien à l'épargne de tous les instants, à des nettoyages ennuyeux, à des coutures fastidieuses, si elle n'était soutenue par ces deux pensées : " Je veux rendre heureux ceux qui m'entourent." " En travaillant ainsi, je remplis le premier devoir pour lequel Dieu m'a mise sur la terre. Je pratique une des vertus qui lui sont le plus agréables dans une femme, c'est-à-dire la simplicité de cœur, qui fait que l'on s'attache sans discuter à la tâche journalière et qu'on la remplit avec exactitude sous le regard de Celui qui nous l'a tracée."

Voilà ce que c'est que l'économie domestique, et comment il faut en comprendre l'étude pour en retirer les fruits de bien-être matériel et de noble sagesse qu'elle donne à qui la considère comme un complément d'études chrétiennes.

Lorsque Notre-Seigneur, visitant Marthe et Marie, semblait blâmer Marthe de s'occuper d'autre chose que de sa divine parole, il ne méprisait point cependant les soins matériels ; mais il voulait nous faire entendre que ceux-ci ne valent que par la piété qui les dirige et les religieux sentiments qu'ils éveillent en nous.

QUESTIONS.—Qu'est-ce que l'économie domestique?—Les notions qu'elle nous fournit nous sont-elles bien utiles?—N'y a-t-il pas des personnes qui prétendent qu'elle ne peut être enseignée à l'école?—Que peut-on répondre à cela?—Enumérez rapidement les notions que fournit l'économie domestique.—Quelle est, de toutes les raisons, la meilleure à donner pour faire comprendre la haute valeur morale de cette étude?

Aphorismes d'hygiène.

Que l'homme de bureau, le savant qui médite, le prêtre qui prie, la vierge du monastère, ne s'abusent pas sur les dangers d'une vie trop sédentaire!

Que leur demeure soit aérée, leur nourriture légère et frugale;

Que leur chambre soit à l'abri de l'humidité, et qu'aucun lien ne gêne les articulations;

La musique, le chant, les plaisirs de la conversation reposent et soulagent la tête;

Promenez-vous après vos repas et n'oubliez jamais que l'hypocondrie est fille de la solitude.

Le cerveau est le siège des organes qui produisent les qualités morales et les facultés intellectuelles. O vous dont l'existence n'est presque qu'intellectuelle, redoutez une érection permanente du cerveau!

Que de gens qui languissent d'une vanité blessée, d'une prétention déçue, d'une ambition rentrée, d'une excellence évanouie, etc., etc.!

La vanité blessée fit mourir Racine, rendit Pope hargneux, Virgile hypocondriaque; elle fit tomber Hogarth en démence, et Swift en imbécillité, etc.

Les passions sont à la fois le mobile de nos actions et le fléau de la vie : la modération est celui de la force et de la sagesse.

Chaque profession doit suivre un régime particulier : il faut une nourriture solide à la main qui travaille ; il en faut une délicate et peu substantielle à la main qui écrit, à celle qui éternise sur la toile des traits passagers et chéris. Il faut une plus grande quantité de nourriture aux jeunes gens qu'aux hommes d'un âge moyen, et surtout qu'aux vieillards. Les digestions sont d'autant plus actives que le corps prend d'accroissement.

Dans presque toutes les situations de la vie, l'exercice pris jusqu'à la provocation d'une légère sueur, les frictions répétées jusqu'à ce que la peau rougisse, et les vêtements qui facilitent la transpiration produisent les plus heureux résultats.

L'homme doit se mouvoir et souvent changer de place. " Quand je considère le physique de l'homme, disait le grand Frédéric, je suis tenté de croire que la nature nous a faits plutôt pour l'état de postillon que pour l'état de savant. "

Il est des exemples de longévité dans toutes les classes, dans tous les rangs, dans toutes les professions. Ceux qui ont ainsi prolongé leur existence ont souvent différé de mœurs, d'habitudes, de régime diététique ; mais tous ont été d'accord sur un seul point : c'est de se lever de bonne heure, et de respirer l'air embaumé du soleil levant.

Paracelse, qui portait au pommeau de son épée une panacée contre la mort, fut frappé à quarante ans. La panacée universelle est d'user de tout avec modération.

Repoussez surtout les idées sombres et mélancoliques. La douce et consolante espérance est le vrai chemin du bonheur et surtout de la santé.

La prolongation de la vie humaine est donc proportionnée à la modération des actes et des passions de l'homme. Tempérance, propreté, exercice fréquent, sobriété, gaieté, respiration d'un air pur, quelques voyages, séjour à la campagne, abstinence de liqueurs spiritueuses, modération en travaux, en nourriture, en plaisirs, en repos; point de colère, elle n'est bonne à rien; réserve dans l'usage des médicaments pharmaceutiques internes, et surtout la paix du cœur; tels sont les moyens de vivre plus longtemps.

AUDIN-ROUVIÈRE.

L'AIR.

Importance de l'air pur.

L'air est un gaz invisible qui nous entoure de toutes parts et qui nous est absolument nécessaire pour vivre : privé d'air, l'homme ne tarderait pas à mourir au bout de quelques instants.

Ce gaz est également indispensable aux animaux ainsi qu'aux végétaux.

C'est l'oxygène que l'air contient qui est indispensable à la vie ; or, par la respiration nous transformons cet oxygène en acide carbonique, qui est irrespirable : de là, la nécessité

de renouveler l'air afin que nous ayons toujours la provision d'oxygène dont nous avons besoin. C'est pour cela que dans une pièce habitée par un certain nombre de personnes, dans une salle de classe, par exemple, la ventilation doit être établie de façon que l'air du dehors vienne remplacer celui de la salle en fournissant à chaque élève une quantité d'oxygène à peu près équivalente à celle qu'il absorbe.

Pour que nous ayons la quantité d'oxygène qui nous est nécessaire, nous devons donc renouveler le plus souvent possible l'air que nous respirons dans nos appartements. C'est pourquoi, dès le matin, il faut ouvrir les portes et les fenêtres de sa chambre à coucher (en évitant, bien entendu, de se placer dans les courants d'air) pour remplacer par un air frais et vivifiant celui qui a été vicié pendant la nuit par la respiration.

Et ce n'est pas seulement la chambre qu'on doit aérer, mais le lit et tout ce qui le compose : draps, couvertures, matelas, etc., que l'on déplace afin de les exposer le plus possible à l'air.

Devoirs de la bonne ménagère.

On croit généralement qu'il est très difficile d'être une bonne ménagère et que, pour devenir telle, il faut posséder des qualités ou acquérir des vertus toutes spéciales. Il n'en est rien. Pour être bonne ménagère, il suffit de pratiquer les devoirs généraux de toute femme qui a, dans

cette vie, à remplir une tâche dont l'accomplissement parfait lui méritera des récompenses dans l'autre monde.

Ces devoirs sont au nombre de quatre : la ponctualité, l'ordre, l'économie dans les dépenses, l'épargne. Ajoutons qu'il est encore du devoir d'une ménagère de remplir sa besogne journalière avec bonne humeur, ce qui augmentera le bonheur de sa famille.

La *ponctualité* consiste à faire un travail à l'instant convenable et pour le moment qui convient. Par exemple, une bonne ménagère passe en revue les vêtements d'hiver de la famille vers la fin de l'automne, et n'attend pas que les grands froids aient commencé pour s'occuper de ce soin. Elle se lève assez tôt pour avoir le temps d'aller au marché et de préparer les repas pour l'heure dite, etc., etc. Le manque de ponctualité en ces diverses circonstances peut devenir très préjudiciable aux personnes de la famille qui ne disposeraient que de peu de temps pour s'occuper d'eux-mêmes ou pour prendre leurs repas.

L'*ordre* est d'une nécessité absolue pour toute ménagère, qu'elle soit riche, qu'elle soit pauvre. Il ne consiste pas seulement à bien ranger chez soi tous les objets mobiliers, le linge, les vêtements, etc., mais encore à bien distribuer le temps dont on dispose. Pour cela, il faut prévoir ce que l'on a à faire, et exécuter ensuite en temps opportun ce que l'on a prévu. On travaille avec désordre quand on quitte une occupation pour une autre, avant que l'on ait achevé ce que l'on faisait tout d'abord. On manque d'ordre lorsqu'on ne remet pas les choses à leur place aussitôt qu'on s'en est servi ; ou encore lorsqu'on ne cherche pas à se

rendre compte, la plume à la main, de ses recettes et de ses dépenses pour les bien équilibrer.

L'*économie* s'impose à une bonne ménagère. L'économie s'exerce en toute occasion. En cuisine, par exemple, en n'employant pas plus de beurre qu'il ne faut pour cuire les mets, en ne laissant perdre aucun reste, etc... C'est encore de l'économie que de raccommoder un vêtement aussitôt qu'il en a besoin, sans attendre qu'il soit irrémédiablement déchiré, ou encore de soigner de très près les meubles de la maison, de les cirer, de les frotter pour les entretenir afin d'en prolonger la durée.

Mais c'est surtout dans les dépenses nécessaires que s'exerce l'économie d'une maîtresse de maison. Elle n'épargne pas sa peine quand il s'agit d'aller de magasin en magasin pour acheter à meilleur marché ce dont elle a besoin; et surtout elle évite les dépenses inutiles, les colifichets de coquetterie, les bibelots qui encombrent un appartement et qui ne représentent jamais en valeur réelle ce qu'ils ont coûté comme argent. Que de familles ont été ruinées par les sottes dépenses ou la prodigalité inutile de la ménagère!

Enfin une bonne maîtresse de maison doit considérer l'*épargne* comme un grand devoir. Et c'en est un, en effet, surtout à notre époque où le travail du lendemain n'est pas toujours assuré, même au plus méritant des travailleurs. Oui, épargner est un devoir social autant qu'un devoir de famille.

La bonne mère de famille donnera donc l'exemple de l'épargne en prélevant chaque semaine, chaque mois, sur les salaires de ceux qui travaillent, une somme plus ou

moins forte, mais toujours précieuse qu'elle placera à la caisse d'épargne. N'y pourrait-elle mettre que quelques cents par semaine, à peine quelques dollars par mois, elle remplirait son devoir en le faisant, car elle donnerait ainsi à chacun l'habitude et l'exemple de l'épargne.

Vous avez souvent entendu dire que rien n'est plus agréable à rencontrer que la vertu aimable chez une personne.

Cela s'applique exactement aux devoirs, aux vertus de la bonne ménagère. Une maîtresse de maison qui remplit son devoir avec entrain et bonne humeur est un trésor. Son exemple donne du courage à ceux qui seraient près d'en manquer; elle est comme le rayon de soleil qui illumine une demeure; elle est à la fois la gaieté et la force, la joie qui fait sourire et la raison qui rend honnêtes et bons ceux qui ont le bonheur de vivre auprès d'elle.

QUESTIONS.—Est-il bien difficile d'être une bonne ménagère?—Quels sont les principaux devoirs d'une bonne ménagère? — En quoi consiste la ponctualité? Donnez-en des exemples.—L'ordre est-il bien nécessaire? En quoi consiste-t-il? Quels rapports a-t-il avec la prévoyance? Donnez des exemples d'ordre.—Comment peut s'exercer l'économie d'une bonne ménagère?—L'épargne est-elle un devoir de famille? Est-elle un devoir social? Pourquoi faut-il ne pas craindre de mettre de côté même les plus petites sommes?—La bonne humeur habituelle d'une maîtresse de maison n'a-t-elle pas d'excellents résultats?

L'eau potable.

On dit qu'une eau est potable lorsqu'elle peut servir de boisson journalière sans qu'il résulte de son emploi aucun trouble dans les fonctions de la vie. Une eau n'est potable que si elle est limpide, aérée, tiède en hiver, fraîche en été ; que si elle renferme des sels minéraux en petite quantité et contient le moins possible de matériaux organiques qui favoriseraient sa putréfaction. On la reconnaît aux caractères suivants : elle est sans odeur, a une saveur agréable, cuit bien les légumes, dissout le savon sans former de grumeaux, et ne laisse qu'un léger résidu par l'évaporation.

L'eau de pluie est la meilleure des eaux potables ; mais elle doit être recueillie en rase campagne dans des vases d'un grand diamètre, et quelques moments après la chute des premières ondées. En réalité, c'est principalement de l'eau de puits et de source qu'on se sert. Elle présente généralement les qualités de l'eau potable. Cependant elle peut, pour des causes particulières, être tout à fait délétère. C'est ce qui arriverait si des infiltrations amenaient dans le réservoir des eaux chargées de débris végétaux ou animaux en décomposition.

Sē servir d'eaux contaminées, c'est s'exposer aux plus graves dangers ; les épidémies, les fièvres les plus pernicieuses, le choléra sont presque toujours amenés par l'emploi d'eaux impures. Aussi doit-on, quand on a le moindre doute, avoir recours au filtre, c'est-à-dire faire passer l'eau sur des corps (sable et charbon par exemple) dont les pores sont assez petits pour arrêter les particules étrangères

qu'elle tiendrait en suspension, et la débarrasser de la mauvaise odeur qu'elle pourrait avoir. Ces précautions s'imposent surtout en temps d'épidémie. Toutes les eaux dont on se sert alors doivent être filtrées et par suite débarrassées de ce qui pourrait contribuer à amener la maladie.

A. PIERRE, A. MINET.

Inconvénients des brouillards et de l'humidité.

Influence du froid sur la santé.

Les brouillards sont malsains. L'air, quand il est trop humide, c'est-à-dire qu'il contient beaucoup de vapeur d'eau, exerce une fâcheuse influence sur la santé, surtout en hiver ; l'humidité persistante ramollit le corps et empêche l'évaporation des liquides de la peau, ce qui produit des malaises et même des maladies.

C'est pour cela qu'il est prudent de ne pas s'exposer à l'action de l'humidité et, autant que possible, de ne pas sortir le matin avant que le brouillard soit dissipé.

Les habitations humides sont très malsaines et occasionnent certaines maladies telles que les rhumatismes, l'anémie et la phtisie.

Le froid, surtout quand il est sec et qu'il n'est pas excessif, raffermit les tissus et exerce une action heureuse sur la santé, parce que sous son influence nos organes fonctionnent mieux ; il excite l'homme au travail et le

porte à se livrer aux exercices musculaires, ce qui est, d'ailleurs, le meilleur moyen à employer pour le combattre.

Mais il a aussi des inconvénients, entre autres celui de causer des rhumes. C'est surtout le refroidissement qui occasionne le rhume, auquel d'ordinaire, on n'attache pas assez d'importance. Un rhume négligé peut tomber sur la poitrine, comme on dit, c'est-à-dire dégénérer en fluxion de poitrine, maladie qui est très grave. Si le rhume est léger, on le guérit en provoquant la transpiration par une boisson chaude que l'on prend en se couchant.

Un froid excessif peut produire l'asphyxie en arrêtant la circulation du sang. Dans ce cas, il faut rétablir la chaleur lentement en frottant le corps avec de la neige ou de l'eau froide. Mais on doit avoir bien soin de ne pas mettre le malade auprès du feu : on le ferait mourir.

Au point de vue de la salubrité de l'air, la neige a la même utilité que la pluie parce que, comme cette dernière, elle entraîne avec elle en tombant toutes les poussières malsaines qu'elle rencontre dans l'atmosphère.

La glace est utilisée pour combattre l'excès de chaleur qui se manifeste dans certaines maladies, mais c'est le médecin qui en prescrit l'emploi.

O. PAVETTE.

Entretien de la maison.

Deux choses retiennent les gens au logis, et font aimer le foyer domestique : les qualités aimables de celle qui doit en être l'âme, l'art et le soin avec lesquels elle forme et entretient ce foyer.

L'élégance ou la commodité d'un appartement ne consiste pas dans sa richesse, mais bien dans le goût avec lequel il est arrangé, et plus encore dans l'ordre, la propreté et l'harmonie qu'on y fait régner. C'est donc avec raison qu'une femme est jugée d'après la tenue de sa maison : qu'elle ait ou non des domestiques, c'est elle qu'on rendra responsable du désordre ou du défaut de propreté qu'on pourrait y remarquer.

Semblable à une bonne fée, la propreté transforme et embellit tout ce qu'elle touche ; aussi les jeunes filles ne devraient-elles rien négliger pour acquérir une qualité qui leur sera si utile et contribuera si puissamment au bonheur domestique.

MLLE WIRTH.

Le chauffage.

Pour chauffer les appartements, on brûle différents combustibles, dont les principaux sont : le bois, la houille ou charbon de terre, le coke, la tourbe, etc. On emploie aussi,

mais plutôt pour la cuisson des aliments, certains liquides tels que l'alcool, le pétrole, et même des gaz, comme le gaz d'éclairage.

Les appareils de chauffage les plus employés sont les poêles et les calorifères.

Le poêle est l'appareil le plus simple et en même temps le plus économique, parce qu'il produit beaucoup de chaleur, qui se répand dans toute la chambre. Mais il a des inconvénients. D'abord, s'il est en fonte, il dégage des odeurs désagréables ; ensuite il expose à des maladies, qui peuvent être graves, ceux qui sont obligés de sortir, attendu qu'ils passent brusquement d'une température très élevée à une température très basse ; enfin il occasionne des maux de tête, parce que les couches d'air les plus chaudes sont justement celles qui se trouvent en contact avec la partie supérieure du corps ; et, de plus, si le tirage est mal établi, il produit, surtout pendant la nuit, des cas d'asphyxie, comme cela arrive assez souvent. Il y en a aussi un autre, mais qu'il est facile d'éviter quand on le connaît, et que voici. Toute la chaleur du poêle et des tuyaux rayonne dans la pièce et dessèche l'air, de sorte que celui-ci devient insalubre : on y remédie aisément en plaçant sur le poêle un vase assez large rempli d'eau, dont la vapeur rend à l'air le degré d'humidité qui est nécessaire.

Le poêle a encore un inconvénient au point de vue de l'aération des appartements : c'est qu'il ventile mal. Il est dangereux de fermer complètement la clef du poêle, parce que l'on s'expose à être asphyxié par les gaz délétères, qui sont alors renvoyés dans la chambre.

Les calorifères sont destinés à chauffer, avec un seul foyer, de grands espaces ou un grand nombre de pièces, au moyen de conduits ou tuyaux convenablement disposés ; c'est le mode de chauffage le meilleur de tous. Les calorifères conduisent de l'air chaud, de l'eau chaude ou de la vapeur.

O. PAVETTE.

TEMPÉRATURE.

Préceptes hygiéniques.

Pendant les chaleurs, s'abstenir de travaux manuels qui exigent un grand déploiement de force musculaire.

S'abstenir de marche au milieu du jour, mais consacrer à ces exercices le soir et le matin.

Ne se livrer qu'à un exercice modéré pour éviter les sueurs abondantes qui épuisent les forces.

Pendant les chaleurs intenses, faire la sieste au milieu de la journée.

S'abriter la tête contre l'action des rayons solaires.

Porter des vêtements légers, amples et de couleur claire.

User d'une nourriture et de boissons peu abondantes et légèrement stimulantes.

Pratiquer une ventilation qui apporte au contact du corps de l'air non saturé d'humidité, à moins que cette humidité ne soit au-dessous de la température atmosphérique.

Faire un fréquent usage, surtout le matin, de bains frais ou d'ablutions et d'affusions froides.

Pendant le froid, lutter contre l'abaissement de la température par l'exercice, une alimentation substantielle, les vêtements et le chauffage.

Pendant le froid intense, se garder du repos et d'une alimentation insuffisante.

En garantir toutes les parties du corps, surtout les extrémités, par des vêtements appropriés.

Se garder d'en faire disparaître les effets par une brusque élévation de température ; mais y rappeler peu à peu la chaleur.

Eviter avec soin le froid humide, surtout lorsqu'il est associé à l'absence de lumière solaire. Alors il favorise le développement de la scrofule et de la phtisie pulmonaire.

Pendant la jeunesse et l'âge adulte s'abstenir de vêtements trop chauds, afin de s'endurcir aux intempéries et aux rigueurs du climat.

Pendant la vieillesse porter des vêtements chauds, qui mettent suffisamment à l'abri du froid et des vicissitudes atmosphériques.

Adapter la nature des vêtements aux variations atmosphériques et à la température de la saison.

Dans la saison froide et variable, porter des vêtements de laine étroits superposés, dont on peut augmenter ou diminuer le nombre à volonté.

Ne modifier la nature des vêtements qu'aux époques de l'année où la chaleur et le froid sont stables et bien établis.

DR L.-A. RAIMBERT.

Les petits nettoyages de chaque jour.

Une maison n'est bien tenue que si, chaque jour, on a le soin d'en nettoyer à fond une partie et de nettoyer plus sommairement, mais de manière suffisante, l'ensemble des pièces de l'appartement.

Quand on se borne à faire un sérieux nettoyage de temps en temps, l'appartement reste malpropre de nombreux jours en attendant la date fixée. Il est donc plus raisonnable de distribuer dans l'espace d'une ou deux semaines tout le travail, et d'établir un ordre à suivre pour les nettoyages journaliers. Par exemple, dans un petit ménage, on peut organiser la besogne de la manière suivante :

Lundi.—Nettoyage à fond de la chambre à coucher.

Mardi.—Nettoyage à fond de la salle à manger.

Mercredi.—Escaliers, couloirs.

Jeudi.—Cuisine.

Vendredi.—Autres chambres.

Samedi.—Salon.

Pour faire un nettoyage à fond, on lave le plancher ; on lave les vitres et les boiseries, après avoir épousseté les murs, les tableaux, etc. On fait briller les objets en cuivre, flambeaux, lampes, etc...contenus dans la pièce dont on s'occupe.

Quand c'est une chambre à coucher que l'on *fait* à fond, on bat la literie : matelas, oreillers, tapis, qu'on expose au grand air si c'est possible ; on secoue également les draps, les couvertures, les rideaux ; on balaie sous tous les meubles, on essuie les moindres objets, les plus petits bibelots.

Quand on *fait* à fond la salle à manger, on renouvelle les papiers qui garnissent les étagères intérieures des buffets, après en avoir bien épousseté les tablettes.

Outre ces nettoyages qui se renouvellent chaque semaine, il y a ceux de chaque jour. Ce sont le balayage et l'époussetage, l'entretien du poêle ou du calorifère, de l'évier, de la batterie de cuisine, le lavage de la vaisselle, des objets servant à la toilette.

Pour bien balayer, on traîne le balai sur le plancher, mais on ne donne pas des coups sur celui-ci, ce qui soulève et fait voler la poussière un peu partout.

Pour épousseter convenablement, il ne faut pas non plus donner des coups rapides avec le plumeau, car on ne ferait que déplacer la poussière. Il faut traîner le plumeau sur les meubles de manière que la poussière se prenne et demeure entre les barbes des plumes; on achève ensuite en essuyant avec un torchon doux.

On entretient en bon état le poêle de la cuisine, à l'aide d'un chiffon enduit d'une pâte formée avec de l'huile de lin et de la mine de plomb.

L'évier est rendu propre à l'aide de sable fin qu'on frotte sur la pierre avec une brosse trempée dans de l'eau de savon.

Si l'on a une batterie de cuisine en cuivre, on doit l'entretenir en grande propreté avec beaucoup plus de soin qu'une batterie en fer battu, à cause des dangers que présente le cuivre. Celui-ci est maintenu en bon état avec du tripoli ou de l'eau de cuivre. Le fer battu est rendu brillant avec du sable fin, puis du blanc d'Espagne (qui n'est autre que de la craie).

On lave la vaisselle avec de l'eau *non bouillante* dans laquelle on a mis fondre quelque peu de savon. On a soin de ne plonger les assiettes et les plats dans l'eau chaude qu'après les avoir débarrassés, à l'aide d'un couteau, des débris qu'ils contiennent, qu'on a remportés de la table et qui doivent être jetés à part, afin que l'eau de la vaisselle se maintienne à peu près claire jusqu'à la fin de l'opération.

Les objets servant à la toilette, cuvettes, pots à l'eau et autres objets de porcelaine, doivent être nettoyés chaque matin. Le mieux serait que chaque personne prît elle-même ce soin, ce qui est l'affaire de quelques minutes, et qui simplifie considérablement la tâche de la maîtresse de maison. On passe de l'eau claire dans la cuvette où l'on s'est lavé les mains, on l'essuie avec la serviette à toilette, ainsi que le pot à l'eau, extérieurement et intérieurement. On lave et on essuie de même le porte-brosses, le porte-savon, le verre qui sert au nettoyage des dents. Quant aux peignes, on les entretient toujours en bon état si, du premier jour où on les emploie, on a le soin de les savonner et de les rincer à l'eau claire chaque matin, après s'en être servi. Mais, s'ils nécessitent un plus profond nettoyage, on les fera tremper dans de l'eau aiguisée d'un peu d'alcali, et d'eux-mêmes, presque sans qu'on ait à s'en occuper, ils deviendront propres.

QUESTIONS.—Que faut-il faire pour avoir une maison bien tenue?—Pourquoi faut-il que, chaque jour, on fasse le nettoyage *à fond* d'une pièce?—Comment fait-on un nettoyage *à fond?*—Comment *fait-on* une chambre?—une salle à manger, une cuisine, *à fond?*—Comment balaye-t-on bien?—Comment faut-il épousseter?—Comment nettoie-t-on le fourneau, l'évier, la batterie de cuisine?—Comment lave-t-on la vaisselle?—Quand et comment faut-il nettoyer les objets de la table à toilette?

Les épidémies et les maladies contagieuses.

Il est certaines précautions qu'il faut prendre pendant les épidémies ou quand on soigne des personnes affectées de maladies contagieuses, comme le croup, la fièvre typhoïde, le choléra, etc.

Les maladies contagieuses se communiquent surtout par le contact ; le premier soin à prendre est d'éviter de toucher sans nécessité le malade ou les effets qui ont pu être imprégnés du virus contagieux. On détruira ces objets autant que possible, ou tout au moins on les purifiera en les lavant avec de l'eau et du vinaigre, en les faisant passer à la vapeur du soufre, à la lessive ou dans de l'eau chlorurée. Cette précaution doit s'étendre aux linges, aux vêtements et aux ustensiles qui ont servi au malade.

Pendant le cours de la maladie, tous ceux qui soigneront le malade devront avoir l'attention de se laver souvent les mains, la figure et le cou avec de l'eau acidulée par du citron ou du vinaigre; ils se rinceront la bouche et se gargariseront de temps à autre avec de l'eau acidulée ou goudronnée, ou encore avec de l'eau dans laquelle on aura mis quelques gouttes de vinaigre camphré. Ils ne s'approcheront jamais trop près de la bouche du malade, pour ne pas respirer son haleine, et éloigneront de leur visage les linges sales ou les vases qu'ils transporteront. Il est très utile de jeter sur les déjections une petite tasse à café de chlorure de chaux en poudre.

Les gardes-malades sortiront de temps en temps de la chambre du malade pour respirer un air plus pur, ne serait-ce que quelques minutes. Le matin, ils n'y entreront

pas sans avoir pris quelque nourriture, ou au moins sans s'être gargarisés avec de l'eau acidulée. Ils ne mangeront pas dans la chambre du malade et ne boiront pas d'eau qui y a séjourné ; ils pourront prendre une ou deux tasses de café noir dans la journée.

Nous ne devons pas embrasser les enfants atteints du croup.

Dans un temps d'épidémie, il est bon de ne rien changer dans ses habitudes ni dans son régime, s'ils sont bons et convenables. Les soins de propreté sont les premiers dont on doive s'occuper. Commencez donc par faire disparaître de vos habitations toutes les causes d'insalubrité, telles que les fumiers, les tas d'ordures ; balayez et lavez vos cours, vos allées, vos ruisseaux, dans lesquels les immondices, en séjournant, deviennent autant de foyers d'infection. Renouvelez l'air de vos chambres, arrosez-les trois fois par jour avec de l'eau acidulée, phéniquée ou chlorurée. Frictionnez-vous le corps matin et soir avec une flanelle imbibée d'eau de Cologne, d'eau-de-vie ou d'alcool camphré.

Dans ces temps terribles où chacun tremble pour sa vie, il ne faut commettre aucun excès et se retremper le moral dans le courage naturel à l'homme et dans la pensée de la Providence. Pour cela, il faut voir la maladie de près et se familiariser en quelque sorte avec elle ; s'occuper par le travail, par la lecture ; enfin, remplir son temps de telle manière que l'image de l'épidémie et de la mort ne soit pas à chaque instant présente à l'imagination. On n'ignore pas que la peur est une prédisposition, même physique, à la maladie. Elle affaiblit, elle énerve ; avoir peur, c'est vouloir être malade.

CLARISSE JURANVILLE.

Les désinfectants.

Le chlore, par suite de sa grande affinité pour l'hydrogène, qu'il enlève à la plupart des substances organiques, est éminemment propre à détruire les émanations malsaines. On l'emploie pour désinfecter les salles d'hôpitaux et les chambres de malades, particulièrement dans le cas de maladies épidémiques ou contagieuses.

Comme le chlore est lui-même dangereux à respirer, on doit s'attacher à en régler le dégagement, de manière que, tout en détruisant les miasmes dispersés dans l'air, il ne puisse cependant gêner en rien les malades. On emploie avec succès, dans ce but, le chlorure de chaux.

Quand on soigne des personnes atteintes de maladies contagieuses, on arrose la chambre deux ou trois fois par jour avec de l'eau dans laquelle on met une petite quantité de chlorure de chaux. Il est bon aussi de se laver les mains dans cette solution.

Quand il y a un mort dans un appartement, on verse de temps à autre du chlorure de chaux dans une assiette et on le laisse évaporer.

Découvert depuis quelques années dans le goudron de houille, l'acide phénique est un excellent désinfectant ; il n'est pas maniable à l'état pur, et ce n'est pas sous cette forme qu'on doit se le procurer. Il se vend le plus souvent en flacons, sous le nom de *phénol*. Pour l'assainissement des habitations, on en mélange deux à trois cuillerées par pinte d'eau, et on arrose avec ce liquide ; il peut servir également à laver les linges, les vases, etc. Si l'on ne veut pas

humecter les parquets ou les tapis des chambres, on répand de la sciure de bois ou du sable imprégné de phénol. On peut encore faire bouillir du phénol dans l'appartement, ou mettre sur un meuble une assiette à moitié remplie de cette substance, qui se volatilisera et assainira l'air.

Aujourd'hui les médecins recommandent comme désinfectants : le sulfate de cuivre, le chlorure de zinc et l'acide borique.

CLARISSE JURANVILLE.

Le repassage du linge.

Voici notre linge lavé, séché et *contre-plié*, [1] comme disent les blanchisseuses. Il nous faut le repasser, mais il est bien entendu qu'avant cette opération il aura été visité et raccommodé.

Nous procédons d'abord au triage du linge : *linge plat*, c'est-à-dire qui sera repassé sans être empesé, et *linge empesé*.

Si le linge est trop sec, ce qui arrive parfois en été lorsqu'il sèche vite, au grand soleil, on prend les *pièces* une à une, on les étend sur une table *très propre* et on les asperge du bout des doigts avec de l'eau froide également très propre. On les roule ensuite de manière que l'humidité se conserve bien jusqu'au moment du repassage.

---

1. *Contre-plier* le linge, c'est le plier sommairement quand il est sec, ou presque sec, de manière qu'il soit plus aisé à ranger en bon ordre et plus facile à entasser dans un petit espace avant le repassage.

On prépare ensuite l'amidon pour le linge à empeser. Pour un pot d'eau, on prend à peu près deux cuillerées et demie d'amidon qu'on fait fondre dans l'eau froide. On place alors sur le feu la casserole le contenant, et on le fait cuire en tournant toujours avec une cuiller en bois, comme si on faisait une crème. L'amidon épaissit. Lorsqu'il est arrivé à la consistance qu'on désire, c'est-à-dire un peu comme de la colle de pâte, on le retire du feu et on l'éclaircit avec de l'eau tiède, de manière à le rendre assez liquide pour pouvoir y tremper le linge.

Si l'on veut donner au linge beaucoup de brillant et de glacé, on ajoute à l'empois, pendant qu'il cuit, un petit morceau de bougie de première qualité. L'acide stéarique contenu dans la bougie a la propriété de faire briller les objets qu'il enduit, comme s'ils étaient cirés.

Le linge est trempé dans l'amidon pièce par pièce. Chacune d'elles est ensuite tordue, et elles sont pliées dans des torchons ou des essuie-mains jusqu'à ce qu'elles soient assez pénétrées par l'humidité pour être repassées.

La table à repasser est ensuite préparée. Sur une table assez large et longue, on étend une couverture de laine ou de coton qu'on recouvre d'une toile blanche. La table doit être *habillée*, c'est-à-dire que l'étoffe ou les étoffes superposées dont elle est enveloppée doivent être munies sur leurs bords de longs cordons qui, en dessous de la table, se rattachent les uns aux autres et tendent ainsi parfaitement les enveloppes de toile.

A droite se placent l'appui pour le fer, un chiffon très propre pour l'essuyer, un peu de cire vierge enfermée dans un morceau de toile blanche, et que l'on passe sur le fer

pour le bien polir, quand on le retire du feu, avant de le passer sur le linge. C'est après cette opération que le fer est essuyé, car il faut n'y laisser aucune trace de cet enduit.

Quand on repasse, on commence généralement par le linge plat, parce qu'il est le plus abondant, le plus encombrant. Chaque pièce est prise séparément, étendue sur la table de repassage autant à plat que possible. On promène alors le fer sur la partie à plat, *dans le sens du fil*, en ayant soin, si l'étoffe est froncée, de pousser fortement le fer jusqu'à l'extrémité des fronces, afin que la partie la plus étroite de l'instrument fouille les fronces dans toute leur profondeur.

Le repassage étant fini, on plie l'objet selon le modèle qu'on a sous les yeux. Chaque maîtresse de maison adopte un modèle qui convient à l'armoire à linge dont elle dispose.

Règle générale : le linge qui a des parties brodées doit être plié de manière que la broderie soit dessus ou tout au moins bien apparente.

Quand on repasse du linge empesé dont certaines portions ne le sont pas, comme les chemises d'homme, par exemple, ce sont les parties non empesées qu'on repasse les premières. On termine par les plus délicates.

Les volants se repassent dans le sens de *leur hauteur*, afin que le fer pénètre bien dans la profondeur des fronces. Les volants ou objets à plis plats et couchés, sont repassés à plat quand du bout des doigts on a formé les plis.

Le repassage se fait toujours *à l'endroit*, c'est aussi ce qui rend cette opération difficile à mener à bien, car le

moindre tâtonnement, la moindre faute se marquent sur le linge.

Un conseil utile : choisir des fers plutôt un peu lourds, ils repassent mieux et l'effort à faire pour les soulever est compensé par l'excellence du travail que l'on obtient.

Au fur et à mesure que le linge est repassé, on le pose sur une table, sur un lit, dans un endroit parfaitement propre et à l'abri de la poussière. On le range dans l'armoire quand tout est terminé, ou chaque soir, si le repassage dure plusieurs jours.

QUESTIONS.—Quelle précaution prend-on quand le linge est lavé et sec ?—Qu'est-ce que *contre-plier* le linge ?—Que fait-on si le linge est trop sec ?—Comment prépare-t-on l'amidon cru ?—Comment le fait-on cuire ?—Qu'y ajoute-t-on pour qu'il rende le linge plus ferme et plus brillant ?—Comment trempe-t-on le linge dans l'amidon ?—Le repasse-t-on aussitôt ?—Comment prépare-t-on la table à repassage ?—Quels sont les objets, autres que les fers, qui doivent se trouver sur la table à repasser ?—Dites comment on repasse.—Comment repasse-t-on les volants ?—le linge à plis ?

Hygiène professionnelle.

La plupart des professions, soit par la nature du travail et des attitudes que celui-ci impose, soit par le milieu dans lequel ceux qui les excercent sont obligés de vivre, soit par les matières qu'ils mettent en œuvre, ont une influence considérable sur la santé. Le but de l'hygiène professionnelle est d'étudier cette influence et de rechercher les moyens d'en atténuer les effets quand elle est défavorable.

La plupart des professions manuelles exposent à des accidents, à des lésions traumatiques, à du surmenage

physique. On sait quelle est la fréquence des accidents dans tous les grands chantiers de terrassements, dans tous les ateliers où l'on emploie des machines.

Les ouvriers qui travaillent dans l'eau ou dans les lieux humides sont presque tous rhumatisants. Les varices des membres inférieurs sont fréquents dans les métiers où la station debout est obligatoire. En revanche les professions sédentaires dans un air confiné, et les industries qui donnent lieu au dégagement de certaines poussières, provoquent les affections chroniques des voies respiratoires.

Mais les industries dans lesquelles on emploie ce qu'on appelle à si juste titre les *grands poisons industriels*, le plomb, l'arsenic, le mercure, etc., exercent une influence encore plus directe, et provoquent des affections qui, plus que toutes autres, méritent le nom d'affections professionnelles.

Donc, parmi les professions, les plus insalubres sont celles qui se rattachent à la grande industrie. Et les conditions sanitaires résultent non seulement du genre de vie, mais encore du taux plus ou moins élevé du salaire et de la quantité du travail que l'ouvrier doit fournir.

L'alimentation défectueuse, l'insalubrité du logement sont en partie la conséquenee de l'insuffisance du salaire, mais bien souvent elles sont dues à l'incurie, au défaut d'esprit de conduite et d'économie de l'ouvrier lui-même. C'est dans le goût de l'épargne, dans le développement de l'instruction et de l'éducation morale, dans la construction de logements sains, propres et gais, qu'il faut surtout chercher le remède à la plupart des misères sociales.

Dr Guiraud.

Le budget d'une bonne ménagère.

La comptabilité domestique.

Il est impossible à toute personne ayant à gérer des intérêts financiers de le faire avec sagesse et habileté, si elle ne voit pas clairement ce qu'il lui est possible ou impossible d'accomplir avec les sommes dont elle dispose.

Considérer les sommes *probables* qu'on aura à toucher dans un temps déterminé et considérer les *dépenses probables* qui s'imposeront ; étudier le moyen de faire face aux secondes à l'aide des premières, voilà sommairement ce qui s'appelle établir un *budget.*

Le budget d'un ménage est donc le tableau approximatif des dépenses et des recettes de ce ménage.

Une bonne ménagère a le soin d'inscrire avec la plus grande ponctualité ses recettes et ses dépenses journalières. Pourquoi ? dira-t-on.

—Parce que c'est là un principe d'ordre d'où découlent une foule de conséquences importantes.

En effet, il ne suffit pas d'être pleine de bonne volonté pour faire tout ce que l'on désire. On aura beau être résolue à mettre de côté chaque mois, chaque semaine, une somme déterminée, il y a tout lieu d'affirmer qu'on n'y arrivera pas si, en déterminant cette somme, on n'a pas calculé de très près avec les impérieuses nécessités du moment. Par conséquent, il faut inscrire sur un cahier spécial, et chaque jour, les dépenses que l'on fait, en réaliser le total chaque semaine ou chaque mois, comparer

ce total à celui qu'on avait prévu en dressant le petit budget annuel et, de la sorte, on saura si l'on est dans la bonne voie, s'il y a des dépenses qu'on doit diminuer et s'il est possible de faire ou d'augmenter les économies destinées à grossir la petite épargne.

On inscrit ses dépenses pour un autre motif : c'est afin d'avoir l'esprit tranquille sur l'emploi de l'argent disponible, dont la masse diminue au jour le jour. Il n'y a pas une maîtresse de maison qui, une fois ou l'autre, ne se soit écriée : " Mais qu'ai-je bien pu faire de mon argent aujourd'hui ? Voilà que j'ai changé un billet de vingt dollars, de dix dollars, de cinq dollars, ce matin, et il ne m'en reste plus rien ce soir."

Elle prend la plume, elle appelle sa mémoire à son secours, elle inscrit toutes les menues sommes qu'elle a dépensées et elle en fait le total : 20 dollars, 10 dollars ou 5 dollars ; voilà ce qu'elle trouve et elle est rassurée : elle n'a rien perdu, il ne lui a été rien dérobé.

Il faut inscrire nos dépenses en détail parce que, lorsque par nécessité ou de bonne volonté, nous voulons faire des économies, il faut que nous sachions sur quelles sortes de dépenses nous pouvons faire porter la réduction. Quand on dit d'une manière vague et générale : " Il me faut réduire mes dépenses," on est encore loin de le faire. Mais on en est tout près quand on ajoute : " C'est mon loyer ou les frais de mon entretien que je veux diminuer." Alors les efforts se concentrent sur ce point unique, et l'on arrive à un bon résultat.

Cette troisième considération nous amène à conclure qu'il faut non seulement inscrire nos dépenses journalières,

mais que nous devons encore les détailler à part, par espèces et par genres. Ainsi on aura :

1° Loyer, impôts, assurances ;
2° Nourriture ;
3° Chauffage et éclairage ;
4° Entretien de la maison ;
5° Entretien des personnes ;
6° Blanchissage ;
7° Frais divers.

On divisera en sept parties un petit cahier, correspondant à ces sept titres, et on établira au jour le jour la liste de ces sept espèces de dépenses.

Mais pour cela, un autre cahier sera nécessaire : c'est celui sur lequel on inscrira les dépenses de chaque jour tous les soirs avant d'aller se reposer. Ce livre, qui existe dans la grande comptabilité commerciale comme dans celle des particuliers, peut s'appeler *journal*, *brouillon* ou *brouillard*. C'est de lui que l'on se sert pour reconnaître les dépenses en détail et les reporter sur leurs listes respectives.

A ces deux cahiers, le *Journal* et le cahier du *Détail des dépenses*, on en ajoutera un troisième qui pourra n'être le plus souvent qu'un tout petit carnet : celui des *Recettes et Épargne*, où l'on marquera les sommes reçues et celles qu'on met de côté, à la Caisse d'Épargne ou ailleurs.

QUESTIONS.—Pourquoi est-il nécessaire de se rendre un compte exact des recettes et des dépenses d'un ménage ?—Qu'est-ce que : *établir un budget ?*—Qu'est-ce que le budget ?—Pourquoi devons-nous inscrire régulièrement nos dépenses ?—Quelles sont les conséquences les plus importantes de la *comptabilité domestique ?*—Sur quel livre inscrit-on d'abord les dépenses ?—Comment les inscrit-on ?—Sous combien de titres se groupent les dépenses d'un ménage ?

Travail intellectuel et manuel.

L'exercice des facultés intellectuelles, l'éducation et l'instruction qui en dérivent, rendent l'homme meilleur ; la paresse et l'oisiveté sont, au contraire, des causes de déchéance des facultés morales et des forces du corps ; elles engendrent l'ennui qui empoisonne l'existence et conduisent souvent à une vie de désordre et d'immoralité. Laissez-moi par quelques citations vous démontrer l'utilité du travail et le danger du désœuvrement.

Le célèbre chirurgien anglais Astley Cooper qu'un travail opiniâtre avait élevé de la condition la plus humble à la renommée, aux honneurs et à la fortune, s'étant retiré dans un splendide domaine, avant l'âge de la retraite, fut atteint de dégoût de la vie et d'idées de suicide engendrées par le désœuvrement. Il ne s'en délivra qu'en se remettant au travail et à la clientèle.

Le marquis de Spinola, capitaine fameux au service de l'Espagne au XVIe siècle, demandait un jour à sir Horace Vère de quoi son frère était mort : " De n'avoir rien à faire," répondit celui-ci.— Hélas ! s'écria Spinola, c'est bien assez pour tuer n'importe qui."

Un grand seigneur se plaignait à son fermier de s'ennuyer à mourir. " C'est qu'il est trop souvent dimanche pour vous," répondit ce dernier.

Soyez persuadés, en effet, comme l'a dit le philosophe scythe Bion, " que personne n'a plus de peine que celui qui n'en veut prendre aucune."

Le travail du corps et de l'esprit est donc indispensable au maintien de la santé ; mais il entraîne une consommation de forces vitales qui amène bientôt le besoin de leur réparation. C'est par le repos et par le sommeil, qu'elle s'effectue.

Ne remarque-t-on pas qu'après un travail assidu et prolongé la tête devient pesante, les idées sont moins vives et moins nettes, les yeux se fatiguent et on éprouve un sentiment général de lassitude.

Il en est de même après un exercice violent ou de longue durée, après un travail manuel énergique et soutenu : les membres deviennent douloureux, les forces s'épuisent et un besoin de repos se fait sentir.

Il importe donc de suspendre de temps en temps, ou d'une manière périodique, l'exercice de l'intelligence et l'exercice des muscles pour réparer les forces épuisées, et de les faire succéder l'un à l'autre, de telle sorte que le repos intellectuel coïncide avec l'activité musculaire, et vice versa. C'est dans ce but que les classes et les études sont séparées par des récréations pendant lesquelles l'esprit, délivré de toute contrainte et de toute application, se repose et les membres se livrent à des exercices variés.

DR L.-A. RAIMBERT.

Conseils d'un poète à une jeune fille.

Y a-t-il sur la terre un être plus aimé, plus choyé, j'allais dire plus gâté que la jeune fille ? Elle ne trouve devant elle que des personnes disposées à lui être agréables ; mais, en retour de tant d'attentions, on voudrait la voir parfaite, et les plus grands écrivains se sont plu à lui donner des conseils. V. Hugo lui recommande de travailler, de rester pure, d'être calme, joyeuse et bonne.

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière,
Qui dit tout bas : " Travaille ! " Oh ! crois-la ! Dieu, vois-tu,
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles : la vertu, qui fait la gaîté douce,
Et la gaîté, qui rend charmante la vertu !

Sois pure sous les cieux ! comme l'onde et l'aurore,
Comme le joyeux nid, comme la tour sonore,
Comme la gerbe blonde, amour du moissonneur,
Comme l'astre incliné, comme la fleur penchante,
Comme tout ce qui rit, comme tout ce qui chante,
Comme tout ce qui dort dans la paix du Seigneur !

Sois calme. Le repos va du cœur au visage ;
La tranquillité fait la majesté du sage.
Sois joyeuse. La foi vit sans l'austérité ;
Un des reflets du ciel, c'est le rire des femmes ;
La joie est la chaleur qui jette dans les âmes
Cette clarté d'en haut qu'on nomme vérité.

Sois bonne. La bonté contient les autres choses.
Le Seigneur indulgent sur qui tu te reposes
Compose de bonté le penseur fraternel.
La bonté, c'est le fond des natures augustes.
D'une seule vertu Dieu fait le cœur des justes
Comme d'un seul saphir la coupole du ciel.

Ainsi, tu resteras, comme un lis, comme un cygne,
Blanche entre les fronts purs marqués d'un divin signe ;
Et tu seras de ceux qui, sans peur, sans ennuis,
Des saintes actions amassant la richesse,
Rangent leur barque au port, leur vie à la sagesse,
Et, priant tous les soirs, dorment toutes les nuits !

V. Hugo.



TABLE DES MATIÈRES.

MORCEAUX CHOISIS.

(*Les titres des morceaux en vers sont imprimés en italique.*)

ECONOMIE DOMESTIQUE ET HYGIÈNE.

